



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

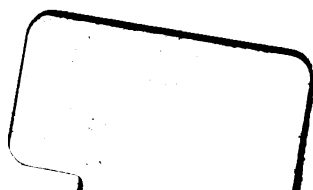
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

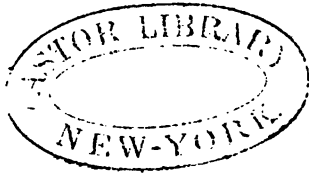
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



MAC
Series

**BIBLIOTHÈQUE
ACADÉMIQUE.**



TOME V.^e DE LA COLLECTION.



BIBLIOTHÈQUE ACADÉMIQUE,

OU

*Choix fait par une Société de Gens-de-Lettres,
de différens Mémoires des Académies fran-
çaises et étrangères, la plupart traduits,
pour la première fois, du Latin, de l'Italien,
de l'Anglais, etc.*

Mis en ordre par ^{Autre} A. SÉRIEYS, Censeur au Lycée
impérial de Douai, Professeur d'Histoire, et Secré-
taire de la Faculté des lettres, à l'Académie de cette
ville.

Dédié à S. M. JOACHIM NAPOLEON,
Roi des deux-Siciles.

TOME II.

Contenant les Mémoires sur l'Histoire moderne.

A PARIS,

Chez DELACOUR, Imprimeur - Libraire, rue J.-J.
Rousseau, n°. 14, vis-à-vis la Poste aux Lettres.



ROY W. WILSON
ALLEN
VIRGIL

HISTOIRE

MODERNE.

LES ORIGINES RUSSES (1),

Par Th. Sig. BAYER (2).

AVANT l'empereur *Michel*, fils de *Théophile* et de *Théodora*, les écrivains de Bysance

(1) Acad. de Pétersb., 1736, trad. du lat. pour la première fois.

Quand le 8^e. vol. des *Mémoires de l'Acad. de Pétersb.*, où se trouve cette dissertation, parut, il fut dédié par *M. Goldbach*, professeur à Pétersbourg, et membre de l'Académie, au malheureux petit empereur *Jwan*, dont le nom a figuré si peu de temps sur les monnaies russes. Les premiers exemplaires sortis de Russie contenaient cette dédicace; mais elle fut supprimée après la mort de ce prince, ainsi que les monnaies où était son empreinte. (*Noté manuscrite de M. de Paulmy.*)

(2) *Bayer*, dans ce Mémoire, relève une erreur bien singulière échappée au *P. Boar*, qui a traduit
Tome II. Hist. mod. I

avaient plusieurs fois parlé des nations Sclavonnés, mais jamais ils n'avaient fait mention des Russes, quoique dans les Annales de France (*), de S. Bertin, il soit dit, comme je le démontrerai, que la nation *Rosch* envoya pour la première fois des ambassadeurs à Constantinople auprès de l'empereur *Théophile*. C'est ce qui a donné lieu à l'historiographe anonyme russe d'avancer que l'on entendit parler pour la première fois du nom *Russe*, sous l'empereur *Michel*, indiction 15^e. Cette indiction marquait deux années 862 et 867; (on sait que les Russes dans leurs indictions et leur système chronologique, suivent l'usage des *Bysantins*), de manière que la 15^e. indiction vient des kalendes de

Théophane, auteur qui fait partie de l'histoire *Bizantine*. En effet, il rapporte qu'en l'année 752 l'empereur *Constantin Copronyme* attaqua des vaisseaux russes, qui avaient passé la mer Noire à l'embouchure du Danube. Le P. Boar a mal entendu ce passage grec; car ce n'est pas sur des vaisseaux russes que l'empereur s'embarqua, mais sur des vaisseaux peints en rouge, pour aller de la mer Rouge à l'embouchure du Danube faire la guerre aux Barbares. (Note manuscrite de M. de Pahleny).

(*) Voyez la Notice sur ces *Annales*, à la fin de ce *Mémoire*.

septembre des années précédentes ; cependant cet historiographe est plutôt en vue la fin de l'an 866 et la plus grande partie de l'an 867, que l'an 862, puisque c'est à cette époque qu'il attribue la première expédition des Russes ; et s'il se trompe, cette erreur est fort légère, ainsi que je le prouverai par la suite.

Des Russes prétendent avoir trouvé chez les Grecs l'origine de leur nation. Nous considérons ce qu'ils ont dit là-dessus comme erroné et peu propre à nous éclairer. Mon intention n'est point de rapporter aux Russes ce qui est relatif aux Slavons ; c'est le nom Russe que je cherche. Ceux qui prétendent l'avoir trouvé chez les Grecs, le font remonter à la plus haute antiquité. Je réfuterai à cette occasion certains passages de *Théophane* de Byssance, et une erreur grossière de *Nicéphore Grégoras*.

Théophane prétend qu'en 752, la 53^e. année du règne de *Constantin Copronyme*, cet empereur avait une flotte de trois mille petites embarcations, et lui-même se prépara pour entrer dans le *Danube* contre la flotte des Russes (1). C'est ainsi du moins que *Jacques*

(1) Pag. 376.

Gour traduit en latin *Théophane*. En lisant ce passage, qui ne s'attendrait pas à une guerre contre les Russes, à un combat naval contre eux; et même à une origine plus ancienne que celle qu'on veut leur trouver chez les Grecs? Mais *Théophane* n'a pas dit un mot des Russes: son entrée dans le Danube avait pour objet les Bulgares, voisins de ce fleuve; et les mots grecs, mal rendus en latin par *Russis Chelandiis*, signifient que ces bâtimens étaient peints en rouge, conformément à l'expression grecque, *Roussia Chelandia*. *Tertullien*, *Hérodote* et plusieurs autres parlent de cet usage comme d'un objet constant : *Rubrica pictæ omnes veterum naves fuerunt*. Tous les vaisseaux des anciens étaient peints en rouge; ceux des empereurs de Constantinople étaient ornés de coussins et de tapisseries de pourpre. Le chronographe Russe est tombé dans une erreur semblable, lorsqu'il dit que l'apôtre *saint André* avoit depuis long-temps baptisé les Russes, et qu'*Antipater*, évêque de Russie, avoit été au premier concile d'Antioche, et y avoit souscrit à la condamnation de l'hérésie de *Paul* de *Samosate*. Je parlerai premièrement de *saint André*:

Hippolyte, disciple de *saint Irénée*, est le

premier qui ait avancé que *saint André* avait prêché parmi les Scythes et les Thraces : *Origène*, qui vivait presque de son temps, en convient dans *Eusèbe* pour les Scythes ; d'autres y ajoutent l'Achaïe. *Saint Jérôme*, *Grégoire de Naziance*, et *Ponce-Paulin* paraissent n'avoir pas connaissance qu'il ait été dans la Scythie ; car, en parlant de la propagation de la religion chrétienne parmi les nations, ils ne donnent à *saint André* que l'Achaïe ou l'Épire ; *Sophronius* y ajoute ensuite les Sogdiens et les Saques, et *Dorothee*, tout le rivage de la mer, la Bithynie, le Pont, la Thrace et la Scythie ; le *Ménologe* de l'empereur *Basil* rapporte presque les mêmes paroles ; enfin, *Nicéphore Calliste* y renferme de front presque tout le septentrion et l'orient, la Capadoce, la Galatie, la Bithynie, les Antropophages, les déserts de la Scythie, le Pont-Euxin, la mer Caspienne, les provinces adjacentes à ces mers jusqu'au nord et au midi, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et l'Achaïe.

Je n'éleve aucun doute sur la Thrace, sans m'appuyer cependant de l'opinion de *Siméon Logothète*, qui rapporte qu'on trouva auprès de Bysance, dans une partie de chasse, un autel qui fut présenté à l'empereur, avec cette

inscription : « Voici le saint autel que l'apôtre *saint André* a consacré à *Michel*, empereur de l'Orient. » Je passe également sur la Scythie, puisqu'il en est parlé dans *Hippolyte et Origène*, dont le témoignage doit faire autorité, vu qu'ils vivaient presque dans ce temps-là. Mais pour éviter l'ambiguïté de ce mot, nous devons considérer de quelle Scythie et de quels peuples ils ont parlé. Je veux bien que *saint André* soit allé dans la Thrace et chez les peuples qui l'avoisinent; mais du Danube au Borysthène, il n'y avait presque point de Scythes, si ce n'est en très-petit nombre, mêlé avec les Gethes qui occupaient le pays. Je ne prétends pas que les Seythes n'ont pas occupé les régions que ce fleuve arrose vers sa source; mais qui pourra me prouver que *saint André* l'ait remonté, ou même passé? Et qui me démontrera que les Russes habitaient alors les rives du Borysthène? tandis qu'il m'est facile de prouver que d'autres peuples en étaient en possession sous l'empire de *Tibère*.

Quant à cet Antipater qui s'était trouvé au concile d'Antioche, sous le titre d'évêque des Russes, en 363, comme le porte une des signatures de ce concile, c'est une erreur de mots; c'est le nom d'une ville de Cilicie, près

de l'Issus, comme le témoignent *Strabon*, *Ptolomée*, *Athénée*, *Plin*, *Cédre* et *Zonaras*. Selon eux et selon *Etienne* de Bysance, cette ville s'écrivait *Rôsos*, *Rôsios* et *Rôseus*. Il y avait aussi une ville de *Rûsion* en Thrace, auprès de la mer Egée; le grammairien *Syn-cédème* en place une autre dans la province de Rhodope. D'autres ont observé que, dans le concile tenu contre *Photius*, il y avait un évêque qui s'intitulait *Jean*, par la miséricorde de Dieu, archevêque de *Russie*; mais il existe deux catalogues des villes qui ont changé de noms, et qu'*Anselme Banduri* a donnés dans son Empire Oriental, où se trouve *Rûsion*, et *Rhusium*. Il vaudrait autant chercher les Russes en France, que dans les écrivains Grecs, s'il fallait s'astreindre à cette analogie; car dans ce concile et dans d'autres tenus en France, on trouve un évêque *Ruténien*, qui signifie *Rasse* en latin; mais *Hardouin* a observé que *Quintianus Rutenus* était évêque de Rhodéz, c'est-à-dire, *Rutenus*.

Nicéphore Grégoras, dans son *Origine des Dignités*, dit que *Rosicus* reçut de *Constantin-le-Grand* la préfecture du palais de Constantinople. *Ducange*, si profond dans les antiquités, traite de contes bleus la plupart

de ces conjectures. Qu'avant l'année 1352, temps pendant lequel *Grégoras* écrivait, il y ait eu un *Rosicus* ou *Russicas*, revêtu d'une dignité dans le palais, cela ne prouve rien en faveur des Russes, dit le célèbre *Ducange* dans les Monumens Grecs et Latins; car je ne trouve nulle part, ajoute-t-il, que les princes Russes aient rempli ces fonctions à Constantinople, ou qu'ils aient été soumis à l'Empire Grec. Ce *Rhosicus* ne peut être que le chef d'une ville de Cilicie, parcequ'alors il y avait dans ces cantons plusieurs petits princes qui tenaient leurs titres et leur pouvoir de la cour de Constantinople.

Le long silence qu'ont tenu les écrivains de Bysance sur le nom *Rossicus*, peut avoir deux causes : la première, fondée sur l'opinion des Russes, et la seconde, sur un raisonnement qui n'est pas absurde. Les Russes prétendent que vers le temps de l'empereur *Michel*, il y eut un *Ruris* qui se mit à la tête du gouvernement, qu'il donna son nom à une partie des Slavons, qui dès-lors furent appelés Russes. En adoptant cette supposition, on est fondé à dire que les Bysantins n'ont pu le connaître avant qu'il eût existé. Mais je prouverai que le nom et le gouvernement russe remontent

au-delà de l'empereur *Michel* ; ainsi je m'en tiens à l'autre cause. Le peuple Russe était séparé de Constantinople par trop d'autres peuples , pour qu'on pût y avoir connaissance de ses affaires ; mais lorsqu'il commença à s'élever , à commercer sur la mer Noire , même à faire la guerre à Constantinople , alors le nom Russe fut connu dans cette ville , et des monumens l'attestèrent à la postérité. L'empereur *Constantin Porphyrogénète* sentit la nécessité d'envoyer dans la Chersonnèse et chez les peuples voisins du Pont ainsi que vers le Septentrion , pour en connaître la situation , les mœurs et les desseins ; il en fit de même à l'égard des Russes. Avant cet empereur , jusqu'aux derniers temps de l'empereur *Michel* , Constantinople était plongée dans une si grande ignorance , qu'à peine y savait-on lire et écrire. *Bardas César* ayant fondé un gymnase , appela le peuple à l'étude des lettres qui avaient disparu. Cependant on ne trouve depuis cette époque jusqu'à l'empereur *Constantin* , aucun historien sur qui l'on puisse compter ; et ceux que cet empereur encouragea , aida de ses conseils , sont d'un esprit si puéril , qu'il est difficile de ne pas en rougir. On trouve aussi qu'ils se plaignent qu'un profond oubli avait comme enseveli la plupart des

plus grands événemens qui les avaient précédés ; aussi depuis l'année 805 jusqu'en 963 , c'est-à-dire , depuis la mort de *Théophane* de Bysance , jusqu'à celle de *Romain Porphyrogénète* , il n'y a rien dans les histoires bysantines que quelques faits épars et défigurés ; à peine trouve-t-on les noms de quelques écrivains ; encore sont-ils si pauvres , qu'on croirait qu'ils manquaient tout à la fois des choses et des mots pour les exprimer. *Georges Cédrené* , après les temps de *Romain Porphyrogénète* , commence un peu à s'élever ; après lui viennent des écrivains assez bons. Les choses étant ainsi , le nom Russe a bien pu ne pas être ignoré à Constantinople avant l'empereur *Michel* , et cependant retomber en oubli par la faute des écrivains.

Je suis bien éloigné aussi de me ranger du côté de ceux qui cherchent le nom de Russe dans les anciens écrits des Romains. J'en vois plusieurs qu'il est inutile de nommer , qui placent les Russes , *Rutenos* , dans la Gaule , même sous *Jules César* , *Saxon* le grammairien et les autres écrivains de ces temps-là , pour affecter une érudition puérile , donnent souvent le nom de Russes à ce peuple gaulois , appelé Ruthène. Deux interprètes latins dans le *Marcus Paulus* ,

vénitien , ont écrit ce mot de deux manières. *Muller* le rend par *Ruchenes*, et *François Pe-puria* , dominicain de Bologne, par *Ruthènes*: peut-être est-ce une méprise qui vient de la confusion des lettres dans le manuscrit. Comme *Muller* est entre les mains de tout le monde , je ne citerai que le dernier , dont voici la traduction (1).

« La plus grande province des Ruthènes est située au Pôle ; les peuples de cette terre sont chrétiens , et conservent le rit grec dans les offices ecclésiastiques. Ils sont tous blancs , et d'une grande beauté, ayant les cheveux blonds; ils sont tributaires du roi des Tartares, auxquels ils confinent vers l'Orient. Ils ont une grande abondance de peaux d'hermines , de zibelines , de renards , de marthes , et beaucoup de mines d'argent. Le pays est extrêmement froid et s'étend jusqu'à l'Océan. Il y a quelques îles dans cette mer , dans lesquelles on trouve des faucons sauvages en abondance , qu'on envoie en différens pays. »

Que par ce passage on entende les Russes et qu'on les confonde avec les Ruthènes , soit pour le nom, mais jamais par la chose; person-

(1) L. III. , c. L.

ne , parmi les Grecs , n'a fait mention des Ruthènes ; ce qui est une preuve que le nom est d'origine gauloise , ainsi que l'attestent *Plin*e et *Jules César*. Il faut bien se garder de confondre un peuple d'Aquitaine avec le peuple Russe.

Quelle sera donc l'origine de la nation Russe ? C'est ce qu'il faut considérer maintenant , et rendre aussi probable qu'il me sera possible. Premièrement , ceux qui ont donné le nom de Russe aux Moscovites , se sont appuyés de *Moschius* , philosophe de Sidon. Ce serait introduire *Bacchus* sur la Seine , enseignant l'art des vers aux nymphes et aux satyres à pieds de chèvre. Mais que dirai-je de ce *Beroce* de Viterbe , que l'on cite aussi , qui fait venir de *Saturne* , roi de Babylone , *Moscus* et *Magog* avec leurs colonies ? D'autres vont chercher dans *Hérodote* , *Xénophon* , *Strabon* , les *Mosynéques* , les *Mosques* et les *Mésèques* de la Bible , pour en faire les patriarches russes. Il y a deux siècles que cette opinion a passé des Polonais à l'auteur du *Synopseos* , ou abrégé de l'Histoire Russe , imprimée en Sclavon , plusieurs années auparavant à Kiew. Bochart , homme d'un très-grand esprit , est tombé dans cette erreur ; et parceque le prophète *Ezéchiel*

parle de *Gog*, prince *Rosch*, de *Mesech*, et de *Tubal*, on s'est persuadé que *Slosch* signifie les Russes, *Mesech*, les *Moses*, et *Thubal* ceux de *Tobolso*. A la vérité, je vois bien dans *Ezéchiél* un prince *Rosch*, ou de l'*Araxa*, un *Mesech*, prince des *Mosynèques* et des *Moses* dans le *Caucase*; qu'ensuite les *Tibarènes* viennent de *Tubal*, cela ne fait rien à nos Russes, pas plus qu'*Ezéchiél* pour changer le *Caucase* d'autrefois dans celui d'aujourd'hui. C'est de nos *Scythes* qu'on peut apprendre quel état était alors l'état, puisque les paroles d'*Ezéchiél* ne conviennent à aucun temps, à aucune circonstance, mieux qu'à l'irruption des *Scythes* dans l'*Asie supérieure* et dans la *Palestine*, et aux grandes calamités de ces deux empires. Mais on nous accorde que long-temps après, les *Mosques* et les *Tibarènes* se renfermèrent dans le *Caucase*, qu'ils en sortirent ensuite pour fonder l'*Empire Moscique* et l'*Empire* de *Tubal* auprès du fleuve *Thobol*. Le croira qui voudra, pourvu qu'on me permette de ne pas le croire.

Je dirai comment on est tombé dans cette erreur. On a cru long-temps que les Russes avaient pris le nom de *Moscovites*, de *Moscow* leur capitale; c'est une erreur que l'E-

rope doit aux Polonais ; c'est aussi parcequ'on trouve les Mosques dans le Caucase : selon d'anciens écrivains , ce nom a paru plus élégant , en raison de sa vétusté. C'était au moins une introduction au règne des conjectures. Cependant les Grecs et les Romains qui font souvent mention du nom Russe , ne parlent jamais du nom Mosque ou Moscovite , si ce n'est vers l'an 1149 , lorsque *Georges Longue-main* , fils de *Vladimir* , fit bâtir Moscow , et même encore plus tard , quand , après avoir consolidé le grand duché de Moscovie , les forces russes commencèrent à s'élever. La ville n'a pas pris son nom du fleuve qui l'arrose , car il s'appelait autrefois Smorodine ; c'est d'un vieux monastère , appelé Moskoï ; ce mot vient de *mas* et *musik* , dont la signification est homme , comme si l'on disait le siège des hommes. Ainsi , il n'y a pas plus de raison d'appeler Moscovites la nation Russe , que de donner le nom spécial de Français aux Parisiens. Il vaut beaucoup mieux abandonner ces conjectures ; car le nom de Moscovite est si inconnu au peuple Russe , pour signifier tout le corps de la nation , qu'il en est , on ne peut pas plus ridicule.

- Examinons l'opinion des Grecs , qui font

descendre les Russes de la nation Scythe : mais que dirai-je à présent de ces Scythes ? Le continuateur de *Théophraste* de Bysance, *Cédre* et *Zonaras* les confondent avec les Russes , et les placent sous le pôle Arctique. *Rosgens Scythica ad arctoum Taurum*. *Michel Glycas* , *Jean Cinnamus* parlent également des Scythes qui sont Russes , et des Russes qui sont Scythes. Ce sont les Tauro-Scythes et la Thauro-Scythie. *Nassir Eddin* assigne Cujabah pour la métropole des Russes ; *Plubbege* la nomme Caja. Ils ne disent point que la Cujavie est en Pologne , mais que Kiew est en Russie. Selon *Nicetas Choniates* , la Galicie est une des provinces Russes dont on appelle les habitans des Scythes hyperboréens. Le Russe , dit *Nicetas Paphlagon* , peuple Scythe très-cruel et très-sanguinaire. Il paraît que les écrivains de ces temps avaient pris à tâche de remplacer la pureté et la dignité de l'éloquence grecque par des noms dont s'étaient servis des auteurs anciens ; et comme *Hérodote* avait relégué les Scythes jusque dans le nord , ils se faisaient un plaisir de l'imiter dans ses expressions , croyaient avoir bien parlé , lorsqu'ils disaient les Scythes ; de là vient que pour ces Grecs les Scythes , les Cimmeriens , les Huns ,

les Arabes, les Slaves, les Getes, les Pazinacites, les Uziens, les Germains et tant d'autres, n'étaient qu'une seule et même nation. *Anastase* le Sinaïte dit que les anciens étendaient la Scythie dans toute la latitude septentrionale, où sont les Goths et les Danois. Si le nom Scythe est celui du genre humain, il faudra bien que les Russes soient aussi des Scythes. Si toutefois ceux-ci n'ont formé qu'un peuple médiocre, pourrions-nous ne pas rougir de rapporter à une même origine tant de peuples si différens, plus encore dans leur mœurs, leur caractère, que dans leurs climats ?

Pourquoi les Russes sont-ils appelés Tauro-Scythes ? *Hérodote* a placé dans la Chersonnèse les *Tauriens*, qu'il a distingué des Scythes, parcequ'ils y étaient plus anciens, et qu'ils appartenaient peut-être à la nation Cimmérienne. Cependant le même *Hérodote* montre que les Scythes ont aussi habité la Tauride ; c'est pourquoi les Grecs ont donné le nom de Tauro-Scythes aux Scythes de la Chersonnèse, qu'ils nomment indifféremment Scythes-Tauriens, comme le dit *Arrian* dans le *Périple du Pont-Euxin* ; c'est là qu'a commencé l'erreur et qu'elle s'est étendue jusque dans tout le septentrion ; car quelques-

uns,

uns, trompés par la ressemblance des noms, ont placé dans le nord le mont Taurus, qui est en Asie, et conséquemment une nation Taurique sur cette montagne. *Eusthathe* de Thessalonique croit avoir trouvé dans *Hérodote* ce mont Taurus au septentrion ; car après avoir dit qu'il était différent de celui d'Asie, il ajoute : on donne le nom de Scythes aux Tauro-Scythes qui y vivent, à cause du mont Taurus qui s'y trouve, et qu'*Hérodote* a connu, quand il a fait l'énumération des montagnes Tauriques ou Scythiques. Jusqu'où la Grèce mensongère n'a-t-elle pas porté l'audace en géographie ?

Hérodote, après avoir dit très-souvent que toute la Scythie était un pays de plaines, parle des montagnes septentrionales qui s'étendent bien loin au delà du Volga. Il ne donne aucun nom à celles qui sont proches de la Sibérie : ce sont les monts Riphées des Grecs du moyen âge, aujourd'hui les monts Vergats. Ces mêmes Grecs, d'après l'autorité d'*Hérodote*, n'en ont pas moins transporté le mont Taurus en Scythie, et d'autres, encore plus hardis, l'ont roulé, de leur propre mouvement, jusqu'au Nord, au delà des sources du Borysthène ; c'est là que *Claude Ptolomée* nous peint les monts Alaniques. Les monts Car-

pathes ont eu leur Taurus, et même les Alpes n'en ont pas été privées, puisque *Polybe* y a placé en différens endroits Taurinus ou Tauriscus. Aussi *Constantin Manassès* s'étend beaucoup sur les Tauro-Scythes qui, du temps de l'empereur *Héraclius*, vinrent avec une flotte assiéger Constantinople; mais *Théophane* de Bysance nous apprend que ce furent les Abares qui descendirent le Danube et vinrent assiéger cette ville.

Voilà donc le mont Taurus de *Manassès* dans les monts Carpathes; et comme la nature n'a point élevé de montagnes vers le Borysthène, ceux qui y ont placé les Russes ou Tauro-Scythes, y en ont créé comme par une espèce de magie. Abandonnons ces hommes vains et téméraires à leurs opinions.

Un auteur inconnu a dit, dans la vie de *Romain Lacapène*, que les Russes descendaient des Francs par les Dromites. *Anselme Bandure*, dans son *Empire Oriental*, rapporte, à ce sujet, ce fragment de *Siméon Logothète*: « les Russes, dit-il, sont appelés Dromites, (conformément au nom de la chose que ce mot exprime). » Ce mot Russe vient de *Ros*, homme fort et courageux, dont les conseils et les avertissemens agissaient sur ceux

qui les écoutaient, comme s'ils eussent été sous l'inspiration d'un dieu, en sorte qu'ils sortaient des combats vainqueurs de leurs ennemis. On leur a donné le nom de Dromites à cause de la rapidité de leur course; mais ils tirent leur origine des Francs.

J'aurais cru que les Grecs, accoutumés à donner indistinctement le nom de Russes aux Tauro-Scythes, et se rappelant que *Polybe* avait placé dans les Alpes un mont Taurus et un peuple Taurien, auraient ajouté que les Francs étaient sortis de ces Alpes, afin de conserver quelque raison d'analogie : ils ne l'ont pas fait ; j'en dirai le motif en trois mots ; ignorance entière de la géographie ; car ces Grecs appelaient France une grande partie de l'Europe, surtout celle où la langue germanique était en usage ; et comme la maison royale des Russes venait des Normands, et qu'à la Cour et dans les armées russes il y avait beaucoup de Varages, qui étaient des Scandinaves, des Normands, des Danois, et qu'en outre il y avait beaucoup de Scandinaves mêlés aux Slaves, dont la langue avait beaucoup de rapport à celle des Francs, il en est résulté qu'à Constantinople on crut que les Russes

venaient des Francs, c'est-à-dire, des Scandinaves.

Nous touchons de plus près aux origines Russes. J'ai dit ailleurs qu'avant les Slaves, un corps de Finnois habitait les terres qui étaient au septentrion ; j'en ai dit les raisons. Cependant je n'assure point qu'il n'y avait pas de Goths parmi ces Finnois ; car j'ai démontré ailleurs que les Gètes avaient d'abord communiqué avec les Thraces au-dessus de la Macédoine jusqu'au Danube, et touchant à l'ouest des autres peuples de la Germanie ; et que du temps d'*Auguste* et même un peu avant lui, ils avaient passé le Danube et s'étaient avancés jusqu'au Borysthène ; suivent enfin les temps où ils régnèrent au loin sur les rives du Volga. Nous savons d'*Amméin Marcellin* qu'ils furent chassés par les Huns. Je sais aussi qu'une grande partie d'entre eux se répandirent dans la Germanie, la Gaule, l'Italie et l'Espagne ; cependant je crois encore plus qu'il s'en réfugia un grand nombre vers le Nord et même dans la Scandinavie. Il s'en faut bien que les anciens auteurs de la Scandinavie, qui n'avaient pas encore vu *Jornandès*, aient donné la Scandinavie comme la mère nour-

ricière des nations d'où sortirent ces Goths , si célèbres dans toute l'Europe. Ce ne sont point des Aborigènes qu'ils parlent, mais bien plutôt des étrangers qui, chassés par d'autres peuples , vinrent s'y établir ; selon ces anciens auteurs , le nom des Goths fut connu dans la Scandinavie postérieurement à ces temps gothiques : les Slaves après eux commencèrent à paraître.

Les Slaves habitèrent plus au midi, jusqu'à ce qu'ils s'emparèrent, par le même droit que les Gètes , des régions septentrionales. Ainsi les Slaves supérieurs ou septentrionaux s'étant mêlés aux Gètes et aux Finnois , se donnèrent des rois de la nation Gète, et de cette dispersion est venu le nom Rossique ou Russe. Ces Slaves , dispersés et comme disséminés , incorporés à d'autres nations , ne formant qu'un corps social sous un seul roi, firent de grandes choses, et après avoir subjugué les autres Slaves , ils occupèrent Kiew avec la plus grande partie du Borysthène. Les autres Slaves ne s'accordant pas avec les Gètes chez qui ils avaient pris leurs rois , ceux de Novogorod , après avoir chassé le leur , se choisirent *Gostomyle* , comme l'attestent des monumens russes , slavon d'origine , ainsi

que l'indique ce nom. D'autres Russes se donnèrent à d'autres princes. Il arriva que sous le règne de ce *Gostomyle*, ils furent exposés à plusieurs divisions intestines, dont il était comme l'auteur; alors le peuple de Novogorod se rappela du roi qu'il avait chassé et se donna à *Ruric*, issu de ce sang royal : ce fut vers l'an 862. *Oleg* fut tuteur d'*Igor*, fils de *Ruric*. Il réclama et prit Kiew, qu'avaient enlevée *Oscold* et *Dirus*, princes de la nation Scandinave, pendant les derniers troubles qui agitèrent les Russes; dès lors fut réuni tout ce qui avait appartenu auparavant au royaume et au nom de Russie.

Nous apprenons de *Snorro Starlac* et autres, qu'avant *Ruric*, la très-illustre maison des *Skioldungore* et autres avaient donné des rois aux Russes. Le nom Russe est encore plus ancien que *Ruric*, puisqu'en 864 et 865, les habitans de Kiew, qui alors n'étaient pas soumis à *Ruric*, firent une entreprise contre Constantinople, et que ce nom y était déjà assez célèbre, pour que le peuple y fût mentionné sous le nom de Russe. Voyez à cet égard *Nicétas* de Paphlagonie, contemporain et témoin, afin de ne pas croire que les autres qui ont paru plus tard, ont abusé d'un nom plus récent.

Nous avons aussi le témoignage du patriarche *Photius*, relativement à cette expédition. « Les Russes, dit-il dans une épître circulaire, qui ont subjugué une infinité de peuples, et dont l'orgueil en est devenu plus grand, ont attaqué l'Empire Romain. » Quel témoignage peut être plus considérable ! Tant des grandes choses n'ont pu se faire qu'avec beaucoup de temps. Je vais en donner une autre preuve, tirée des Annales de France de St. Bertin ; elle est digne d'être tracée sur une table d'or, tant ce passage me paraît important (1) : l'époque est de 839. *Théophile*, père de l'empereur *Michel*, régnait alors à Constantinople, et *Louis* le débonnaire en France.

« L'empereur *Théophile*, dit l'anonyme, envoya aussi, avec ses ambassadeurs, à *Louis* le débonnaire, des personnes qui se disaient de la nation Russe, *Rhos*. Chakan, qui en était le roi, les lui avait envoyés, assurait-il, en signe d'amitié. Il demandait dans sa lettre, que l'empereur eût la bonté de leur permettre de retourner, et de leur procurer les secours dont ils auraient besoin dans tout son Empire, vu que les chemins par lesquels

(1) Duchesn., tom. III, pag. 185.

ils étaient venus jusqu'à lui à Constantinople , dépendaient des nations barbares , et horriblement cruelles , et que dans la crainte de les exposer , il ne voulut point qu'ils reprissent les mêmes chemins. L'empereur d'Orient s'étant informé avec plus de soin du sujet de leur voyage , il trouva qu'ils étaient de la nation des Suéones (1) , et croyant qu'ils étaient venus plutôt comme espions , qu'en signe d'amitié , il avait jugé à propos de les retenir , jusqu'à ce qu'il pût s'assurer du véritable motif de leur voyage. L'empereur d'Occident fit répondre par ses envoyés , que s'il les trouvait fidèles , il voulût bien leur permettre de retourner dans leur patrie , en leur procurant les secours nécessaires pour cet objet ; que , s'il en était autrement , il les remit à ses envoyés , afin qu'il jugeât par lui-même ce qu'il aurait à décerner contre eux. »

Ces annales ne font point mention de ce qu'ils devinrent. Voilà donc le nom russe connu en 839 , et 23 ans avant *Ruric*. Nous voyons le roi de cette nation porter le titre de Chakan , à l'imitation des Chazars et des Turcs ; tant il montrait déjà de majesté ! car ce nom dans l'O-

(1) Les Suéones occupaient à peu près ce qui fait aujourd'hui la Suède.

rient répond au *Basileus* ou empereur des Grecs à Constantinople, à ceux d'Auguste et d'empereur à Rome, ou de roi des rois, et de grand roi chez les Parthes et les Perses. Enfin, nous avons la preuve manifeste que les Russes tenaient leurs rois des Varages ou Scandinaves, dont *Ruric* est sorti. Il n'est déjà plus étonnant que les Lithuaniens donnent le nom de *Guday* à la Russie, celui de *Gudas* aux Russes, par allusion aux mots Gothie et Goths, et que les Finnois appellent les Suédois Rossalin ou peuple Russe, car *Alain* signifie peuple; c'est que les Finnois se rappellent sans doute que les Russes ont régné sur eux, en prenant des rois dans la nation Scandinave; comme dans *Constantin Porphyrogénète*, les noms russes diffèrent des noms slaves, et que l'on connaît encore de nos jours ces derniers, il s'ensuit que les noms russes des peuples, et plus au nord jusqu'à Novogorod, sont plus scandinaves; d'où il est facile de concevoir qu'il reste encore dans ces régions quelque usage de la langue scandinave ou gothique. Les écrits des anciens historiens du nord diffèrent de ceux d'*Olaus-le-Grand*, *Rudbeque*, *Perinskiold* et *Saxon* le grammairien, et par-là même acquièrent pour nous une autorité fondée sur ces préjugés; c'est

pourquoi je m'en servirai ailleurs pour prouver que l'auguste maison de Russie était entée sur celle des *Skioldung*, long-temps avant celle de Ruric, et que par-là il est probable qu'on peut la faire remonter jusqu'à la naissance de J. C.

J'ai dit plus haut que les Slaves se rapprochant peu à peu du nord, sans toutefois y occuper des régions contiguës, vivaient dispersés parmi les autres peuples, et que de cette dispersion on les avait appelés Russes. *Luitprand*, pour avoir entendu des Grecs à Constantinople prononcer le mot de *couleur de rouge*, crut qu'ils voulaient parler des Russes. On serait aussi fondé à dériver leur origine de *Hross*, qui en islandais signifie cheval, ainsi que chez les Teutons. Mais le nom *Rossie* existait avant que les Slaves et les Russes eussent fréquenté les Grecs. Les Scandinaves et les Russes se sont bien moins vantés d'une gloire équestre, que de celle qu'ils obtenaient dans un combat naval ou avec leur infanterie. Le nom Russe était ignoré chez les Scandinaves; comment auraient-ils donné ce nom aux Russes? C'est une des raisons pour que j'adopte l'opinion de quelques écrivains Slavons, qui du mot *Rassitanie*, ou dispersion, et de *Roscia dispersit*, vulgairement *Roseia*, en ont dérivé le nom de

Russes , comme s'ils étaient épars et disséminés. Cette opinion me paraît préférable à celle qui tire le mot Russe du fleuve Rhos, l'Araxe d'*Hérodote*, ou le Volga. Il faut que maintenant j'expose les différentes acceptions que les anciens écrivains ont données au nom Russe.

Je ne dirai rien du mot Ruthénique, que par erreur on a tiré de l'Aquitaine; c'est le nom des habitans de la ville de Rhodéz. Les Grecs ont pour la plupart appelé les Russes, Rôs, Rhos, Rôsoï. Ceux qui ont commenté ce mot en latin, l'on fait de différentes manières. *Lambert* et d'autres qui avaient ouï prononcer le mot Rusen dans la Germanie, ont écrit Ruzenos, Rusciam, Ruscus, Russos, Ruzzios, Russiam, Rutziam, et d'autres en l'altérant encore plus, Ruciam et Rutiam. La prononciation italienne l'a corrompu encore plus, en écrivant Rugia, Rugii et ensuite Rugi. Il se peut faire cependant qu'on ait voulu parler des Rugiens qui se trouvaient dans l'armée d'Attila, comme *Sidonius Apollinaris* l'a exprimé dans ses vers.

*Subito cum fracta tumultu
Barbaries, totas in te transfuderat Arctos
Gallia: pugnacem Rugum comitante Gelono.*

Lorsque la barbarie ébranlée par le tumulte, ô Gaule! avait répandu sur toi tout le Nord, quand le Gélon accompagnait le *Ruge* belliqueux :

Ces choses étaient particulièrement connues de *Jornandès* ; les érudits nous citent aussi quelques morceaux que nous a laissés *Priscus Panita* ; à cette occasion , tout ce que nous savons d'*Odoacre* et des Rugiens , nous vient du même *Jornandès* , et de ce qu'un auteur inconnu aux *du Valois* a extrait de *Paul Diacre*. Je ne dis pas que ces Rugiens fussent des Russes , on ne peut pas le démontrer ; cependant il existe entre ces deux noms une certaine convenance de son. *Jean Peringskiöld* a tout brouillé dans la vie de *Théodoric*. « Dans ces temps-là , dit-il , Odoacre , Rugien de nation , ou Saxon Teutonique , (d'autres disent Russe ou Slave , de la langue esclavonne , qui était alors en usage sur les bords de la mer Baltique) , ayant armé une multitude de Turcilinges , d'Hérules , de Suétiques , aujourd'hui nommés Suédois , du nom d'une île , vint presque des extrémités de la Saxe dans la Gaule. »

L'abbé *Trithème* en a sans doute imposé quand il a cru que la Rugie , île près de la Poméranie , était anciennement le siège des Ruges d'Odoacre. Et comme ensuite les

Slaves occupèrent quelquefois la Poméranie et la Rugie, *Perinskiold* en aura fait tantôt des Saxons, tantôt des Slaves et des Russes. Quant aux Suédois qu'il infère ici, cela vient des Suèves dont il est fait mention dans ces guerres. Mais *Jean-Jacques Mascovius* dans son Histoire des Germains, ouvrage très-élegant, nous a démontré que les Rugiens d'*Attila* et d'*Odoacre* étaient établis auprès du Pont-Euxin et du Danube; de manière que nous n'avons pas besoin de réfuter l'opinion de *Trithème*.

Les Germains supérieurs donnaient aux Russes le nom de *Rewssen*, ou *Reussen*, selon la différence de leurs dialectes, ainsi qu'on le voit dans celui qui a commenté l'Histoire d'*Ernest*, duc de Bavière. Les anciens Scandinaves ont été long-temps sans parler des Russes, quoique *Saxon* le grammairien prenne à tâche d'en parler souvent, ainsi que des Ruthéniens. Je dirai ailleurs ce qui l'a induit en erreur. *Perinskiold* a tiré d'un manuscrit sur les premiers accroissemens de la religion chrétienne, la preuve qu'il était parti beaucoup de personnes de la Gothie pour la Palestine, *um Ryzaland oc Gricland*, vers la Russie et la Grèce. Mais cet écrivain est trop récent; tout autre plus ancien n'a pas connu le nom, et il

aura dit, ou la Gardarikie, ou l'Horlmgardie, ou l'Ostrogardie et l'Austurland.

Les Hongrois considéraient les Russes comme étant de la race des Francs, *Franciai Nepec*, le peuple Orossic, *Oroszoc Nepec*. *Henry Brenner*, notre ami, qui a vécu parmi les Géorgiens, m'a assuré que ceux-ci donnaient le nom de *Russet* à la Russie, et de *Franket* à la France. Les Turcs et les Tartares, comme *Abulgasi Bahadier Chan*, appellent la Russie, V-rus et Orus : Rus est plus connu aux Arabes ; mais ils entendent par Rus, Alazel ou Zkalbal, Siklab ou Slaves, la masse ou la multitude. Les Mungales, les Kalmouks et la plupart des peuples orientaux disent Orus. Dans un traité d'alliance entre les Russes et les *Sinois* ou Chinois, *Orus*, *Zachan Kan*, le Chan blanc des Russes, le *Rus Kray* des Polonais signifie la région des Russes, et *Russin*, le Russe. Et même aujourd'hui les Russes disent *Ruskaia Semla*, la Russie ; *Ruskoï*, les Russes, et *Rusak*, moins élégamment. Mais le très-ancien mot sclavon, *Rossiski*, est encore en usage, soit dans les titres de la maison régnante, soit pour signifier toute la Russie, *Rossiacus*.

Les Sclavons furent donc appelés d'abord

Ros, ensuite *Ras* et *Rus*, selon les dialectes. Mais dans tous ceux de la langue slavonne, et particulièrement dans les composées, ces mots signifient *épars, disséminés, dispersés, divisés*. *Russen*, dans la langue prusse et lithuanienne, signifie encore *dispersion*; et quand les Grecs assurent que les Russes avaient coutume, pendant la guerre, lorsque dans une bataille ils avaient du désavantage, de s'encourager à fuir par ce mot *ros*, pour revenir ensuite au combat, n'ont-ils pas entendu par ce mot *ros*, fuite ou dispersion? *Procopé* atteste que les Sclaves furent appelés *Sporous*, mot grec qui signifie *dispersés, disséminés*, qu'on ne peut rendre en slavon que pas *Rossos*. *Stanislas Sarnichus* avait dit que ce n'était pas sans motif que quelques personnes avaient rendu le mot *sporos* et *russos* par le mot *dispersés*.

Je n'assurerai pas qu'avant *Justinien*, le nom *Rossic* soit resté constamment dans la seule et même nation Slavonne; comme il a pu naître, il a pu disparaître; car les *Rasches* qui vivent aujourd'hui dans l'Ilirie, ont pu adopter ce nom pour les mêmes raisons que les Russes et les Sclaves, sans que je prétende pour cela qu'ils eussent des liaisons plus étroites avec ces Russes, que celle d'être de

la même origine des Slaves. Mais notre opinion sur le nom Russe acquiert plus de force , quand nous voyons chez le peuple Slavon des exemples de ce mot usurpé dans les dénominations des peuples et des lieux ; et ces exemples sont encore beaucoup plus anciens. Car , selon mon opinion , Rhas , Ros , Rus , furent donnés chez les Slaves , et même aux Sarmates , leurs ancêtres , au fleuve du Volga , parcequ'il se disperse au loin par plusieurs embouchures : comme aussi l'on appelle *Rus* en Prusse certaine branche du Niemen. L'ancien nom du Volga , chez *Hérodote* , est l'*Araxa* , et *Rha* dans *Ptolomée* , ce qui ne diffère pas du slavon Ras , Ros et Rus. Rappelons - nous aussi qu'en Russie les dialectes varient , de manière que les uns emploient la quatrième voyelle où d'autres mettent la première. C'est ainsi que le nom du fleuve de l'Arménie , l'*Araxe* selon les Grecs , n'a été et n'est que le Nahar Rus ou Ros , dont les Grecs ont formé leur *Araxe*.

Eledrisus , après avoir décrit l'*Araxe* , entre dans la septième partie du climat , et parle de Nahr Ros , qu'il nomme *Atel* , c'est-à-dire , *Volga*. *Gabriel Sjonite* et *Jean Hesronite* paraissent avoir douté que le
fleuve

fleuve *Rossus* doive, par son nom, s'entendre du fleuve de Russie. Mais si le nom de Volga, Rus ou Ras, s'interprète par le sclavon, il ne peut signifier qu'un grand fleuve qui se divise et se disperse en différentes branches. Des peuples Sarmates, d'où sortirent les Slaves, habitèrent aux embouchures du Volga, même avant *Hérodote*, de manière que ce fleuve pourrait fort bien en avoir reçu son nom; c'est le Boruskoi de *Claude Ptolomée*, le Porus jusqu'au fleuve Russe; et, si ce n'est pas sortir des bornes d'une dissertation, me serait-il permis de reconnaître ce mot *Rus* ou *Ros* dans le *Roxanace regia Sacarum*? *Nic. Damascène*, dans ses extr. de *Const. Porphy.*, parle d'une reine *Zarinaïa*, et comme les Saques étaient voisins des Sarmates, ne peut-on pas en induire le nom de *Czar*?

Je pense que ce titre de czar, qui signifie le souverain pouvoir, et très-ancien chez les peuples Sarmates. En Perse, czar et czehar est le trône royal. Dans Cédrene, *Curopolate* prétend que les anciens Slaves disaient aussi czehar; car l'empereur *Basile Porphyrogénète* se portant à cheval contre les Bulgares, les éclaireurs qui le reconnurent regagnèrent leur camp à toute bride, en s'écriant,

Bezeite ô *Tzear*, c'est - à - dire en esclavon , fuyez , *voici le Tzar*. Ainsi les Bulgares donnaient le nom de *czar* à l'empereur de Constantinople ; et lorsque *Siméon* le Bulgare obtint pour *Romain Lacapène* et ses collègues le titre de *Basileus* , on ne le nommait dans la langue bulgare que le *Czar* , qui répond entièrement au titre de majesté. *Cédre*ne donne à ceux qui se rendirent à l'empereur *Basile Porphyrogénète* , outre la veuve de *Vladislav* , le nom de grands , savoir : *Nestoritzès* , *Zaritzès* et *Drodomir* le plus jeune. Je pense que *Zaritzès* signifiait le jeune roi. Rappelons - nous ensuite que ce mot de *czar* est plus ou moins mentionné d'abord par *Plutarque* dans *Lucullus* , relativement au pays des Sarmates , près le Pont-Euxin , dit *Zarbienum* , *Zariadèn* ; que *Charès* de *Milet* , dans l'histoire d'*Alexandre* , est nommé *Zarmaer* , roi d'Arménie ; qu'on trouve dans *Théophane* de Bysance , *Zarbanazan* , *Zarbanatèn* , *Zarabaglan* , chefs des Perses , et que *Zariaspa* , dont parlent *Polybe* , *Arrian* , *Strabon* et autres , est la capitale des Bactriens. Ce nom , si je ne me trompe , est tiré de *Zah* ou *Zeh* , et de *Rasb* , nerf doux , comme si l'on disait une ville pacifique ; peut-être aimera-t-on mieux le

dériver de *Tschar*, trône ou prince, et d'*Asb*, velu, d'*Asb*, *Esb*, qui est le nom du cheval. Je n'affirme, et ne nie point.

Mais les Hébreux ont souvent employé *Sar* pour le nom de prince. L'oratorien *Louis Thomassin* prétend que le *sire* des Français vient du mot *Scar*, et qu'en ôtant l'*s*, on en a fait *Cyrios*, *Coiranos*, et le Czar des Moscovites. Je n'ai pas de peine à le croire, puisqu'on trouve, dans beaucoup de nations, tant d'autres vieux mots de dignités, que le temps et l'usage ont, en quelque sorte, pliés et tournés de tant de manières. *Otto Sperlingius* le prouve avec beaucoup d'érudition pour le mot *Kænig*, roi. En anglo-saxon, on dit *sire*; en Russie, siaret et sir, dont les Norvégiens se sont aussi servis; d'où *sithor*, et d'après *Olaiüs*, le mot teutonique *her*: or, *seigneur* ou *maître*, du grec *cyrios*.

On trouve aussi des vestiges de ce nom dans l'ancienne Dacie. *Claude Ptolomée* parle d'une métropole, ou cour royale, *Zarmigethusa*, c'est-à-dire, trône des Mysiens et des Gètes; ce qui est confirmé par deux inscriptions que nous a laissées *Gruterus*.

*Imp. Cæs. Antonino pio. Aug. Colonia
Zarmizægethusa.*

*Colonia ulpia Trajan. Aug.
Dacica. Sarmizgetusa.*

Ailleurs on trouve Sarmiz, Sarmizeg. Les temps ont altéré les mots, sans toutefois en détruire l'origine : il en reste toujours quelques traces.

Ceux qui ont voulu interpréter le czar des Russes, par celui de *César*, ont eu plus de difficultés à vaincre, d'autant plus qu'à la cour de Bysance on se servait rarement du titre de *César*, et qu'il n'avait pas autant de dignité que celui de *Basileus*. Je sais cependant que les Orientaux se sont, par allusion au mot *César*, servi quelquefois de Kizr et Kizar, pour indiquer l'empereur de Constantinople ; mais on trouve dans les plus anciennes versions esclaves le mot *Czar*, antérieurement.

Mais pour mettre dans tout leur jour les anciens temps qui ont précédé *Ruric*, il faut entrer dans le gouvernement intérieur des Slaves, en me renfermant toutefois aux temps qui ont rapport au sujet que je traite. Les Slaves étaient divisés en plusieurs peuples : c'est un

fait assez constant. On en compte douze entre l'Elbe et la Vistule. En outre, il y avait à l'Orient les Chrobates, les Serviens, les Zachliemites, les Terbuniotes, les Rentains, les Canalites, les Drebliens, les Leuziens, les Ultins, les Cribètes, les Bulgares, les Moraves, les Russes et autres dont les noms existent. Il conste, d'après *Constant. Porphyrogénète*, que chaque peuple se divisait en plusieurs autres plus petits, qui se gouvernaient séparément, avaient leur liberté particulière, ainsi que leurs principautés. Je retrouve cette manière d'être chez les autres peuples. Le poète Saxon, contemporain de *Charlemagne*, dans l'édition qu'en ont publiée *Leibnitz* et *Reineccius*, en donne la preuve dans le passage suivant, relativement à la situation de la Germanie.

« Elle n'est point réunie sous un seul chef qui la défende par les armes. Le peuple, divisé et subdivisé de plusieurs manières, compte presque autant de chefs que de cantons, comme si tous les membres qui forment un seul corps en étaient séparés. »

Il en résulta que certains peuples furent soumis à d'autres ; les Slaves, voisins de Bysance, reconnurent pour souverains les

empereurs de Constantinople. Les Chrobates obéirent à l'empereur *Otton*, d'après le témoignage de *Constantin Porphyrogénète*. Ceux qui reconnaissaient l'empire de Bysance, secoururent le joug sous l'empereur *Michel Balbus*, dont le gouvernement ne fut pas assez ferme. Vers le temps de *Michel*, les Slaves de la Macédoine et de l'Illyrie, pressés par les Agarènes, envoyèrent demander des secours à Constantinople ; les Agarènes furent repoussés, et les Slaves renouvelèrent leur serment de fidélité. Mais les autres tribus, plus éloignées du centre de l'Empire, dont jamais ils n'avaient fait partie, conservèrent leurs ducs, leurs magistrats, et leurs lois avec tous leurs droits. Constantin, qui donna des archontes ou princes à plusieurs de ces peuples, dit qu'on lui avait rapporté que ces peuples n'avaient que des *supanossènes*, comme tous les autres Sclaves qui vivent en forme de république. On peut en donner pour exemples les Chrobates, ou Croates de la Dalmatie et de l'Illyrie, séparés des Brélochrobates ou Chrobates blancs d'au delà du Danube. Ces Chrobates se divisaient en *zupanies*, dont Constantin rapporte les noms, pour la plupart Sclavons, et les autres. Jean Lucius entend par *zupa* et

zupania, le mot peuple, ou région habitée par le peuple. Le prêtre Dioclète rapporte dans son Histoire de Dalmatie, que Snetopole, premier roi des Dalmates, avait établi les *banes* dans son royaume, en qualité de chefs ou *ducs*, et les *gjuans*, *supans*, en qualité de comtes, afin que ceux-ci étant préfets dans les villes, y jouissent du droit de suffrages dans tous les conseils, et que les premiers fussent en qualité de princes, investis d'une plus grande dignité. Villermé de Tyr dit que les Serviens avaient des magistrats appelés *supans*. Nicetas Choniata assure aussi qu'on donnait le nom de supan, chez les Serviens, à celui qui était revêtu du souverain pouvoir; Cinnamé lui donne le nom d'Archisupan. Ducange, dans les actes du pape Innocent III, cite le megajupan de la Serbie, composé en partie du grec, et en partie du slavon. Anne Comnène dit aussi, en parlant des Dalmates, que le zupan bolcan était arrivé : c'était un prince de Dalmatie.

Les Bohémiens eurent aussi leurs supans. Godefroi, moine de St. Pantaléon, dit que le roi Odoacre abdiqua le royaume de Bohême en vertu d'un jugement prononcé par les princes, en présence des supans et de plusieurs

seigneurs. La chronique du Mont-Serein , en parlant des Polonais , dit que le mot Pan , qui signifie maître , ou seigneur , s'est peut-être avili par l'usage ; car supan fut le nom d'une dignité sénatoriale , ainsi que les sénateurs de l'empereur Constantin , dits les Gérontes ou les Anciens. Chez les Slaves , il fut aussi connu et attribué à des peuples d'un autre corps. Les Lithuaniens s'en servent encore , et chez eux c'est un titre d'honneur. Les anciens Prussiens , peuple d'une seule nation , l'ont également employé ; cependant ils avaient encore d'autres noms qui leur étaient propres : ce sont les mots *Viræsis* , prince , et *Viræsei* , les grands. Ils avaient aussi adopté les mots étrangers rekis , reykie , rykie , rickis , *seigneur* , comme le wiespats des Lithuaniens ; c'est de là que les Hongrois ont dérivé leur ispan , et peut-être est-ce de ce mot slave que les Grecs de Constantinople , qui ont adopté plusieurs mots de cette nation , qu'ils ont formé leur épan , et leur catepan , espèce de magistrature. Bann signifie , dans la langue britannique , *élevé* , ainsi que le pen celtique , d'où les Alpes pennines. Le *Penfestin* celtique de Leibnitz est un casque , le fan des Scandinaves , un maître ; le bann des Ger-

main, où l'interdit avait la force de contraindre.

Je ne crois pas que ces mots celtiques, scandinaves, britanniques et teutons viennent du slavon, ou que les mots slavons dérivent de ceux-ci ; nous croyons, au contraire, que ce mot nous vient de nos ancêtres, et qu'il est resté chez divers peuples. Mais le *stupan*, quoiqu'un peu altéré dans les autres langues, comme dans l'*ispan* des Hongrois, est entièrement slavon. Les anciens Chroates, outre leurs onze *supanies*, avaient encore trois autres nations, et dans chacune un *boancern*, un *pan* ; c'est ainsi que les Hongrois ont leurs *banns* et leurs *bannats*, qui sont des juridictions, des domaines.

Je trouve aussi chez les Slavons des *kniazes* et des *knèses*, noms de dignités supérieures. *Nicolas Firlée*, dans une Epître à son fils, parlant de différentes familles Russes dans la Pologne, dit qu'on ne peut rendre en latin le titre *kniaz* par celui de duc, parcequ'en russe ce mot signifie l'héritier, seigneur du bourg ou du village. J'ai plusieurs raisons de douter que ce mot *krias* ait indiqué dans la langue russe une dignité moins supérieure que celle de maître ou seigneur ; car, *go spodarz*,

comme disent les Polonais et les Russes , signifie proprement le père de famille. L'hospodar de Valachie n'est-il pas le signe honorifique du pouvoir souverain , comme le gossudar russe signifie lui-même l'empereur de la Russie ?

Quand on veut flatter quelqu'un qui est présent , on donne ce titre à tout homme élevé en dignité ; mais il ne s'applique qu'à l'empereur , lorsqu'il n'y a pas la présence individuelle. Il n'est pas étonnant que *Firlée* , chevalier polonais , considérant les usages de sa patrie et l'opinion qu'il avait d'une noblesse plus élevée , ait rabaisé les kniases ; cependant c'est à tort , car ce mot est le même que le *chan* des Turcs , des Perses et des Chazars ; chez eux , chan signifie la famille , et même le prince ; en étendant un peu la signification de ce mot ; aussi les empereurs Turcs et les rois de Perse n'ont jamais repoussé ce mot. Les rois de la Serbie ont quelquefois tellement chéri le titre de kniases , ainsi que les ducs de la Lithuanie , que *Christophe Harteknoch* a démontré par un statut de Lithuanie , qu'en 1566 , dans les comices de Vilna , *Sigismond Auguste* le confirma , et par les constitutions de l'année 1628 , dans lesquelles le

grand duc de Lithuanie est appelé le knias Wielkiego. La même chose s'est observée pour les reines. *Dithmare* de Mersebourg , très-versé dans l'histoire des Slaves , dit : *son épouse s'appelait Beleknegini* , c'est-à-dire , *belle dame*.

Le vaivode des Polonais , le palatin ou gouverneur de la province , et à leur exemple , chez les Lithuaniens , ce mot signifie dans sa racine le chef de l'armée ; car *bojowy* en polonais veut dire belliqueux , militaire. *Constantin Porphyrogénète* prouve aussi qu'à l'imitation des Slavons , les Turcs ont en Hongrie leur *borbedons* , *vaivodes* , ou leurs *archegouts* , chefs de guerre. Le premier vaivode , chez les Turcs , fut *Lebedias* , qui se réfugia suppliant chez les Chazares , trois ans avant que les *Pazinacites* n'eussent chassé les Turcs du Tanaïs et du Borysthène ; et certes *lebedias* chez les Turcs signifie *lewads* et *lews* , *suppliant*. Il y a plus , c'est que les Chazares eurent aussi leurs *vaivodes* , dont ils prirent le nom chez les Slaves , leurs voisins ; car les autres noms de dignités chez les Chazares furent les mots turcs *chakan* et *beg* , empereur , roi et prince. *Théophrane* de Bysance dit que chez les Bulgares ,

boiladas signifiait le vaivode , en changeant ce premier mot en boibadas.

Au reste , parmi les peuples Slaves , je ne trouve aucun ancien nom , dont la noblesse se soit élevée au-dessus du peuple. Si l'on ajoute foi à *Jean-George Stredowskye* , *Samovite* et *Bogarinn* , ducs de la Russie , vinrent en 864 chez *Radislas* , roi de Moravie , ainsi que *Borivog* , duc ou chef des Bohémiens. Je trouve bien dans les autres écrivains de Bohême que *Borivog* le Bohémien se rendit chez *Radislas* ; mais je ne trouve pas ces ducs ou chefs de la Russie. Il paraît qu'ici *Bogarinn* est ce qu'on appelle vulgairement Boiarin , à la place duquel on disait plus élégamment autrefois bo-liarin , mot dont l'origine est incertaine. Ce n'est pas un nom qui indique la noblesse , mais la charge et la dignité de Palatin. On dit aussi *Dworianin* , tiré du champ ou du patrimoine que l'on possède ; on a même donné le nom de Dworiane à ceux qui ne possèdent aucun héritage , mais qui sont nés de parens qui étaient de condition à les posséder ; or , ceci me paraît être venu d'une origine étrangère. C'est de la même manière que les Polonais ont leurs *Ziemianier* , ainsi nommés des terres qu'ils possèdent : ce mot me semble éga-

lement nouveau. C'est aussi à l'imitation de ces Polonais, que suivant le témoignage de *Christophore* de Varsovie, les Novogorodiens se sont dits nobles. Quant au mot Polonais *Szlacheic*, et *Schlachta* chez les Russes, pour signifier un noble, *Martin Cromer* le croit dérivé entièrement de Teuton : le motif en est évident. On n'a pu distinguer la noblesse du peuple ou des autres citoyens, dans un pays où il n'existait rien qui fût différent de cette noblesse ; car chez les Sclavons on était noble de droit commun, par la raison qu'on était libre. Il n'y avait d'esclaves que les prisonniers de guerre ; c'est pourquoi il n'y a chez les Russes que des nobles et des esclaves.

Les Sclavons étant de cette condition, et les différentes tribus se faisant de fréquentes guerres, soit pour en exiger le tribut, soit qu'ils fussent obligés eux-mêmes de fuir devant l'étranger, on crut salutaire l'autorité d'un seul prince ; car les Chrobates payaient des impôts aux sclavons payeurs. On trouve que du temps de *Constantin Porphyrogénète*, les Chroates blancs étaient soumis aux Francs, ainsi que l'atteste ce même *Constantin*, comme il appert encore de son témoignage, qu'une partie des

autres Slaves de l'Illyrie et de la Macédoine était soumise aux Francs, et d'autres aux empereurs de Constantinople. Ce fut pour les Slaves une nécessité, pour conserver leur liberté, de passer de l'état populaire à l'élection d'un prince. Les Chrobates, outre leurs supans, eurent, au temps de *Constantin*, un archonte ou prince, ainsi que les Serviens. Plus chaque peuple se hâta de passer d'un état libre à celui d'un seul chef, et plus il eut de facilité à s'élever; tant il est vrai que du gouvernement d'un seul dépend le salut et la prospérité de l'Etat!

Parmi les premiers qui s'élevèrent, il faut compter les Bulgares, dont les archontes accrurent tellement leur autorité, que méprisant ce nom grec, ils se firent donner le nom de roi. L'astucieux Bysantin, gardant pour ses chefs celui de Basileus, leur accorda le titre de *Regar*, qui dérive du latin. Mais le roi *Symeon*, sous l'empire de *Romain Lacapène*, se conduisit de manière à s'attribuer ce titre de Basileus, en prenant tout à la fois le diadème et la thiare. Les Moraves et les Mahareus, comme on le voit dans les écrivains Francs, affectèrent les mêmes titres, les mêmes honneurs, et la même envie de s'étendre par des conquêtes.

tes, jusqu'au moment que l'empereur *Arnolphe* envoya contre eux des Turcs et les renuit sous l'oppression.

Si *Ruric* fut le premier roi des Russes, les Polonais eurent, vingt ans après, *Piast* pour leur premier prince. Si on en croit cette nation, elle eut ses princes pendant deux siècles avant ce *Piast*; mais rien n'est plus incertain que cette succession de princes. On ne peut leur refuser leurs douze palatins, ainsi qu'aux Chrobates leurs douze zupanies, et leurs zupans, avant qu'ils n'eussent des rois. On ne peut, comme je le dirai dans un autre lieu, contester aux Russes d'avoir eu des rois long-temps avant *Ruric*; cela est prouvé par le témoignage de plus d'une nation; ainsi la forme du gouvernement d'un seul chez les Russes est plus ancienne que chez les Polonais. Et la majesté de ces rois avant *Ruric* fut si grande, que selon les annales de *St. Bertin*, le dernier était appelé *Chakan*. Les rois des Huns se glorifiaient de ce titre, comme nous l'assure *Menandre*, pour ne point citer *Grégoire* de Tours et *Paul Varnefride*. Theophilacte Simocutta prétend que le chakan des Huns se glorifiait d'être le maître des toutes les nations, et qu'il n'en existait pas sous le soleil qui pût lui résis-

ter. Ce titre fut aussi celui de la majesté souveraine chez les nations les plus puissantes. C'est pourquoi le calife *Jaside*, fils de *Valide*, avait coutume de dire, quand il parlait de sa naissance, je suis le fils de *Chosroes*, j'ai pour père *Meruanes*, et pour aïeul *Kizr*, (César,) Chakan.

C'est de cette manière que les rois des Hongrois se flattaient du titre de chakan : j'en ai pour garans *Réginon* de Prum, cet astrologue ami de l'empereur *Louis* le débonnaire, *Egghard* de Vrages, et autres. Les habitans de Constantinople donnèrent le titre d'archontes ou de princes à *Stger*, *Suendosinlave*, *Vladimir*, *Jaroslás*, comme je vois que *Constantin Porphyrogénète*, *Cédrène*, *Zonare* et d'autres l'ont fait. L'empereur *Jean Cantacuzène*, dans sa propre histoire (1), cite aussi le nom de roi de Russie, et même celui de Basileus. Ce n'est pas sans sujet qu'*Adam* de Brême assure que de son temps *Kiew*, sous les Russes, était la rivale de l'empire de Constantinople, le plus grand ornement de la Grèce.

Parmi les écrivains du nord, j'ai nommé en premier lieu ce brémois, qui ne donne pas d'autre nom que celui de rois aux souverains

(1) Lib. II, c. 26.

de la Russie ; on ne doit pas s'en étonner , si le disciple de ce même Adam s'est servi du même titre. *Arrius Polihistor* , le plus ancien de tous les historiens Islandais , ou *Snorro Sturlée* qui l'a suivi , n'ont pas tenu un autre langage. Les expressions de *Snorro* , en parlant de *Valdemar* , se traduisent par celles-ci : le royaume du roi *Valdemar* ; et en parlant des ambassadeurs de *Jaroslav* , il dit que ce sont les légats de *Jaroslav* , roi oriental ou de la Holmgardie. Il dit de *Valdemar* son fils , qu'il était roi de cette Holmgardie , fils du roi *Jaroslav* et d'*Ingiberge* son épouse.

Avant *Ruric* , *Hervorar* , devineresse , et toutes les autres femmes qui se mêlaient de prédire dans le Nord , ne parlaient pas autrement des rois ; et *Saxon* le grammairien , qui écrivait sous la protection du roi de la Danie ou Dannemark , donne constamment le nom de roi aux princes de Russie , encouragé par l'exemple des rois de Dannemark , qui le leur donnaient toujours. *Eric* de Poméranie , roi de Dannemark , n'employait pas d'autre titre. Je peux y ajouter les anciens Polonais ; *Vincent Kadlubcon* , évêque de Cracovie , le plus ancien de tous , en a donné une preuve en citant l'âge du roi de la Russie. Je ne dirai rien

de *Jean Dugloss*, qui vécut deux siècles après *Vincent*. On trouve un grand nombre d'écrivains allemands ou germanais, qui donnent le nom de roi à *Jnger*, et celui de reine à *Hélène*. *Egbard*, *Gigebert* et même *Luitprand*, qui connaissait parfaitement la cour de Constantinople, et toutes les autres cours de la Germanie et de l'Italie, disent le roi *Kaldemar*, ainsi que l'annaliste saxon, *Adam de Brême*, *Egbard* et *Lambert*, disent aussi le roi *Jaroslás*. En cela, vous voyez que toutes les nations s'accordent pour donner le titre de roi au chef de la Russie.

Trois grands royaumes, comme je l'ai dit, se sont élevés, dans ces temps-là, du sein des nations Slaves, les royaumes de Russie, de Pologne et de Bohême. Ils ont jeté un assez grand éclat pour avoir donné occasion de mentionner trois frères, *Lech*, *Rus* et *Czech*; *Rus*, comme fondateur du gouvernement des Russes; *Lech*, des Polonais; et *Czech*, de la Bohême. Ces trois frères étaient fils d'*Annon*, si l'on s'en doit rapporter à, je ne sais, quel *Vincent* qui a commenté *Kadlubcon*: il n'est pas fort ancien; car il ne remonte guère qu'à *Duglos*, après l'année 1434, mais il est d'une grande simplicité. *Kadlubcon* écrivait plus de 200 ans avant ce commentateur; ainsi

le père *Annon* et ses trois frères n'étaient pas encore nés. Je crois qu'à l'exemple de Jupiter, qui tira Pallas de son cerveau, le commentateur a tiré du sien les trois frères tout armés. Mais *Kadlubcon* fait remonter le gouvernement de Pologne à *Lescon*, l'égal et le vainqueur d'*Alexandre* de Macédoine. Cependant *Stanislas Orichové*, autetir auquel on ne peut pas reprocher de vanité, ainsi que d'autres, révoquent en doute ce *Lescon* ou *Lech* du commentateur. Depuis *Lescon* jusqu'aux *Piasts*, il paraît que tout ce qui est relatif à la famille de *Koszyzsko*, n'est que fictif; et ne peut remonter jusqu'à *Alexandre* ou *Jules-César*, si même il y a eu un *Lescon*. Vous voyez que *Lech*, *Rus* et *Czech* n'ont point d'origine particulière; ce sont d'anciens noms tirés de ceux des nations. La preuve en est, qu'aujourd'hui chez les Polonais, *Bohemus* est appelé *Czech*, *Chierkas* chez les Lithuaniens, comme une nation qui viendrait des anciens *Zichs*, situés auprès du Caucase. Mais les Polonais et les Russes disent *Polak* pour *Polonus*, et les Lithuaniens *Lynchas*, nom tiré des anciens *Lazes*, comme se l'est persuadé le très-illustre *Longuichius*. Quelques raisons que *Cromer* et les autres apportent en faveur de leur *Lech*, nous croyons

devoir renvoyer les trois fils d'*Annon* dans le royaume des ombres. *Illá so jactet in Aulá*, et *Lech*; et *Czech*, et *Rus*.

Voici trois autres frères avec leur sœur qui ont bâti Kiew. Tel est à ce sujet le récit de l'historiographe anonime Russe.

« *Kius* était polonais, et il habitait d'abord ce lieu où est *Vvos Boriszow*, ou le trajet du *Borysthène*; ensuite il fonda Kiew avec sa sœur et ses deux frères. »

C'est ainsi que s'exprime le *chronographe russe* :

« Trois frères, *Kii*, *Szeroek* et *Choriw*, bâtirent une ville qu'ils appelèrent Kiew, du nom de leur frère aîné. Il y en a qui prétendent que *Kius* fut perevoschnick, c'est-à-dire, batelier, qui gagnait sa vie à passer le fleuve du *Borysthène*; mais ceci est faux; car ce fut un prince; et dans une expédition entreprise contre Constantinople, l'empereur l'accueillit fort honorablement. A son retour, il éleva auprès du Danube une petite ville, appelée aujourd'hui Kiewec; mais ayant été chassé par les habitans de la rive du fleuve, il mourut avec sa sœur et ses frères à Kiew (*Kiovia*), et ses enfans lui succédèrent. »

L'Abrégé de l'Histoire Russe, imprimé d'abord à Kiew, ensuite à Moscow, assure qu'il

y eut des princes russes appelés *Kü*, *Schezek* ou *Schezoek*, et *Korew* ou *Chorew*, et leur sœur *Libed*, auprès de Borysthène ; qu'après avoir occupé plusieurs villes et châteaux en Pologne, ils bâtirent la ville de Kiew ; qu'à la vérité l'on n'est pas d'accord sur le temps ; que cependant il y a des personnes qui rapportent cette fondation à l'an 401 de Jésus-Christ ; que *Schezek* avait bâti sur une montagne la ville de *Schczekaviza* ; que *Korew*, le troisième, avait fondé celle de *Choreviz*, qui fut appelée *Vischgorod* ; et qu'enfin *Libed*, leur sœur, avait donné son nom à la ville de *Libed*, ainsi qu'au fleuve, auprès duquel était située cette ville.

L'auteur de cet Abrégé n'a rien dit de certain sur la succession, si ce n'est que d'après le témoignage de *Striconius*, il écrit que leur postérité s'étend jusqu'à *Oscold* et *Dir* sans interruption. Comme il ne paraît pas donner beaucoup de poids à *Striconius*, il nomme pour successeurs *Radin*, d'où est venu le peuple *Rademiezan* ; *Viat*, d'où les *Viatzains*, auprès du *Volga* ; et *Duliep*, d'où les *Duliepiens*, auprès du *Bog*, qui furent ensuite appelés *Luczains*. Comment les Polonais n'ont-ils pas encore trouvé quelque titre dans cet ordre de choses,

afin d'assurer à leur nation la possession perpétuelle de Kiew? Il est étonnant qu'ils n'en aient pas imposé aux écrivains russes, en leur opposant leur témoignage, et en assurant qu'Oscold et Dir étaient des noms polonais.

J'ai tout lieu de craindre que *Jornandès* n'ait imaginé ce *Kius*; car dans son histoire des Goths, il dit d'un *Knive*, roi des Goths, des choses à peu près semblables à celles qui ont rapport à ce *Kius*, savoir : que ce *Knive* avait envoyé une armée en Mésie, et qu'il en avait conduit une autre de 70 mille hommes jusqu'à Eustessis et Nicopolis; qu'à l'approche de l'empereur *Décus*, *Knive* s'était retiré dans l'Hémonie et vers Philippopoli; et qu'aussitôt qu'il apprit que ce *Décus* s'était approché de Berrhœa, il y vint, battit et mit en fuite *Décus*, et s'empara de Philippopoli; que dans un autre combat, il avait enfin tué cet empereur *Décus*.

Vous avez le nom de *Gnive*, qui répond assez bien à ce *Kius*; vous avez l'expédition de ce *Kius* contre Constantinople, par celle de *Gnive* auprès du Danube, et le temps qui ne diffère pas beaucoup, d'après l'opinion de celui qui place *Kius* en 401; car *Knive* ne le précède que de 150 ans. *Stredousky* et *Pessina* ont écrit que vers l'an 855, *Radistas*, roi de Mo-

ravie, avait fait une alliance avec les ducs de Pologne, et de Russie. *Stredousky* rapporte aussi que *Semovile* et *Bogarini* étaient ducs de Russie, presque dans ces temps-là. Mais il paraît, selon cet auteur, qu'ils tenaient leur cour à Premislie, de manière à n'avoir rien de commun avec Kiew; et même quand il y aurait eu des personnes de ce nom, je ne conviendrais pas que ce fussent des ducs; je ordrais plutôt que c'étaient des supans ou des kuins et des préfets de villes.

Comme je crois la ville de Kiew ancienne, j'aime mieux ignorer quel fut son fondateur, que de me tromper sur cet objet. Tout ce que je vois, c'est qu'avant *Ruric*, cette ville a été soumise à des rois qui ont régné en Russie, avec une autorité et une puissance si étendue, qu'en comparaison d'eux les piasts polonais avaient une grande infériorité. Mais je suis persuadé que le nom Russe a été donné à ceux de Kiew, avant qu'ils ne fussent assujettis à *Ruric*; je dois m'en rapporter là-dessus au témoignage du patriarche *Photius*, sur les grandes actions des Russes avant *Ruric*, et sur l'autorité des annales de *Saint Bertin*.

L'origine de Novogrod est également incertaine. Le chronographe, dans son Abrégé, rap-

porte, que dans un temps où la peste avait ravagé toute la Sclavonie, de manière à ce que les survivans pouvaient suffire à peine pour enterrer les morts, ils se réfugièrent à Bielo-zere et furent appelés Wes; que d'autres se dispersèrent ailleurs et y furent connus sous différens noms, et que d'autres enfin s'étaient retirés vers le Danube, où ils avaient autrefois été établis. La Sclavonie et la Russie, (Slovenesk et Rus), furent tellement abandonnées, qu'elles n'étaient plus habitées que par des bêtes féroces; que peu de temps après les Slouans (Slaves) retournèrent dans leurs régions désertes, après avoir reçu avec eux les Bulgares et le Scythes. A peine leurs villes furent rétablies, que ces derniers les attaquèrent, pillèrent leurs villes et ravagèrent leur pays. Les Slaves qui s'étaient réfugiés en Scythie, ayant appris cette nouvelle, retournèrent et élevèrent la ville de Novogrod auprès du fleuve Volchoua, éloignée de Slovensko de quelques stades. Ils rétablirent aussi la ville de Rus dans son ancien endroit, et se donnèrent *Gostomyle* pour chef. D'autres s'établirent dans les *Pole* ou campagnes, et furent appelés Polœne, c'est-à-dire, Polonais. Ceux qui s'établirent auprès du fleuve Polote, furent appelés Polezans :

Les uns allèrent dans la Mosovie , les autres auprès du fleuve de Bug , d'où ils furent dits Buzans. On donna le nom de Slovènes aux Dregoviezes , Kriviezors , Cziud , Mera , Drewlans , Morduens , Marènes.

L'Abrégé imprimé à Moscow s'exprime ainsi : Les autres Rossi , Russes , se répandirent au delà du lac Ilmen , d'autres bâtirent auprès du fleuve Volchoua , Novogrod , et se donnèrent pour maître *Gostomyle* , homme recommandable de leur nation. Je sais aussi que dans cet endroit les traditions sont en défaut ; car une fois qu'il a été établi que les Russes étaient ainsi nommés de leur état de dispersion , les écrivains en ont discuté et cherché les raisons : mais c'est plutôt deviner qu'assurer la vérité.

Trad. par A.

(*) Les Annales de Saint Bertin sont généralement peu connues ; je crois qu'il n'est pas inutile de dire quelques mots sur cet ouvrage , que Muratori regarde comme excellent. Il est intitulé : *Annales Regum Francorum à tempore , quo , Carolo Martello defuncto , Carlomannus et Pippinus regnum adepti sunt , etc.*

C'était un manuscrit très-ancien du monastère de Saint Bertin dans la Gaule Belgique , dont il fut tiré

une copie par les soins d'*Héribert Rosweid*, jésuite. On n'en connaît pas l'auteur. Il paraît qu'il fut composé pour être opposé aux *Annales de Fulde* ou de Mayence, dont l'auteur avait grossièrement outragé la mémoire de *Charles-le-Chauve*, et semblait avoir écrit sous la dictée de *Louis-le-Germanique*.

Ces *Annales* vont depuis l'an 741 jusqu'en 882 ; elles sont intitulées dans le manuscrit, *Portiuncula de gestis Francorum*, et peuvent servir d'appendix à l'Histoire de Grégoire de Tours ; André Duchesne en fut l'éditeur. Elles se trouvent à la fin du second tome du Recueil de Muratori, intitulé *Rerum Italicarum Scriptores*, etc., 1723.

Notice littéraire sur T.-S. BAYER.

Bayer mourut avant d'avoir mis la dernière main à cette dissertation sur les *Origines Russes*, que les savans néanmoins regardent comme une de ses meilleures productions académiques. Dans les Dictionnaires historiques, on s'est contenté de dire, au sujet des écrits de ce célèbre antiquaire, qu'il avait composé plusieurs Mémoires intéressans. Nous croyons rendre un véritable service à la biographie, en les indiquant tels qu'ils sont classés dans les volumes de l'Académie de Pétersbourg.

1°. Origine des Scythes et de l'ancienne Scythie , tome I.

2°. Sur une ancienne muraille qui traversait le mont Caucase.

Ce mur fut reconnu par le prince *Démétrius Cantimir* , auteur de l'Histoire de l'Empire Ottoman , lorsqu'il accompagna le czar *Pierre* dans son expédition de Derbent , et c'est sur ce rapport que *Bayer* composa sa dissertation.

3°. Sur les Cimmériens.

4°. Sur une ancienne inscription prussienne écrite en caractères runiques , tome II.

5°. La vie de *Nic. Bernouilly*.

6°. Sur l'ancienne chronologie des Scythes.

7°. Sur l'histoire de cette nation avant *Alexandre*.

8°. Sur la langue et l'ancienne littérature des Thanguts et des Monguls , peuples Tartares , à présent soumis à la Russie , et qui descendent probablement des Scythes , et qui , ayant fait des conquêtes et eu de grandes relations dans les Indes , ont dû connaître la philosophie et la littérature de ces pays-là , tome III.

Ces trois Mémoires supposent une érudition et des recherches véritablement éton-

nantes. (*Note manuscrite de M. de Paulmy.*)

9°. Suite du Mémoire sur la littérature des Thanguts , tome IV.

10°. Deux dissertations sur les Varages , anciens peuples dominateurs dans la Scandinavie. Elles sont très-curieuses. (*Note du même.*)

11°. Continuation sur les Scythes , depuis *Alexandre* jusqu'à *Mithridate*.

Ce Mémoire est d'autant plus curieux, qu'on y trouve sur *Mithridate* des recherches qui ne sont nulle part ; ailleurs l'auteur entre ensuite dans un plus grand détail sur les anciens peuples du Nord , descendans des Scythes , et sur les Odins , leurs héros , tome V.

12°. De la littérature Tartaro-Manginrique , ou des Tartares Monguls , tome VI.

13°. Sur le dictionnaire chinois *çû gvey*.

14°. De la première expédition des Russes à Constantinople , au neuvième siècle.

15°. Sur les anciens Venèdes et le fleuve Eridan , tome VII.

Suivant *Bayer* , le fleuve Eridan , qu'on a pris long-temps pour le Pô en Italie , est le fleuve Duina , qui coule en Livonie , près de Riga , et à l'embouchure duquel on pêche de

l'ambre ; ce qui a occasionné cette erreur , c'est la ressemblance des noms des *Venedes* avec celui des *Venetes* , Vénitiens. Les Venedes qui habitaient autrefois les bords de la Duina , se sont rapprochés de la Lusace et du Mecklenbourg , où l'on voit encore une colonie de ces Vandales , dont la langue est tout aussi différente de l'esclavon que de l'allemand ; ce qui prouve qu'il ne faut pas les confondre avec les Esclavons. (*Note manuscrite de M. de Paulmy.*)

16°. Sur un Livre de *Confucius* , intit. *chün cieü.*

17°. Les Origines Russes , tome VIII.

18°. Géographie de la Russie en 948 , traduite du grec , de l'empereur *Constantin Porphyrogénète* , avec une carte où *Bayer* corrige plusieurs fautes échappées à *M. Delille* , dans celle qu'il avait faite d'après les Mémoires de cet empereur , et qu'il avait placée dans l'*Imperium Orientale* du *P. Banduri*. *Bayer* rend compte des motifs qui l'ont porté à faire ces corrections , tome IX.

19°. *De Vestritio spurinna lyrico et ejus fragmentis , opus posthum.* , tome XI.

20°. Des Hyperboréens. Dissertation im-

primée long-temps après la mort de l'auteur ;
 elle est d'autant plus savante , que du temps
 d'*Hérodote* , on ne savait plus ce qu'étaient
 devenus les Hyperboréens , et qui étaient ces
 peuples. *Mém. tom.*

DE LA PREMIERE
EXPÉDITION DES RUSSES

A CONSTANTINOPLE (1) ;

Par Th.-S. BAFER.

~~~~~

L'EXPÉDITION des Russes de Kiew ou Kio-  
vie , est tirée des monumens grecs et russes :  
elle est remarquable , mais sujette à de très-  
grandes difficultés. Les écrivains Russes de  
quelque réputation ont tellement marché sur  
les traces des écrivains Grecs , si peu dignes  
eux-mêmes de porter de la lumière dans ces  
temps obscurs , que les événemens et les faits  
restent dans une espèce d'obscurité dont il faut  
les retirer. Les Russes eux-mêmes ne sont pas  
d'accord sur l'année de cette expédition.

Le chronographe Russe , un des auteurs

(1) Acad. de Pétersbourg , 1732-1733. Trad. du  
latin pour la première fois.

anonymes qu'un de mes amis a traduits en latin, rapporte qu'au temps de l'empereur *Michel*, les Russes se présentèrent devant Constantinople avec deux cents vaisseaux, en 851 de J. C.; qu'ils ravagèrent les côtes jusqu'à ce que l'empereur et le patriarche *Photius* ordonnèrent des prières publiques, portèrent en procession une image de la Vierge, plongèrent sa robe dans les flots; d'où il résulta une si grande tempête, que toute la flotte russe en fut submergée. Un autre anonyme Russe, en 866, donne pour chefs de cette expédition *Oscold* et *Dir*, et raconte que les Russes, après avoir été repoussés par un miracle, s'en retournèrent dans la Kiovie. L'auteur de Knig-Stepenn ajoute, que dans cette armée se trouvaient les Cumans, qui habitaient les rives du Pont-Euxin. Comme on avait imposé pour conditions de paix avec l'empereur *Michel*, qu'ils recevraient le baptême, ils se crurent autorisés à se révolter, jusqu'à ce qu'on leur eût montré un nouveau miracle: ce qui fut demandé fut accordé. On jeta au feu un saint Evangile, qu'on en retira sain et sauf, et dès ce moment l'archevêque baptisa les Cumans. Ils demandèrent ensuite qu'on leur apprit à lire; l'empereur leur envoya *Metho-*  
*dus*

*dîus et Constantin*, fils de *Léon* de Thessalonie, qui traduisirent pour eux en sclavon plusieurs livres; ce qui mérita au premier l'évêché de Moravie, et au second le couvent et le nom de Cyrille.

Théodose, abbé de Kiew, le plus ancien des historiens modernes, rapporte à ce sujet, vers l'an 863, à peu près les mêmes choses que Siméon Logothète; mais il confond l'empereur avec Photius, qui entra, dit-il, deux fois à Constantinople pendant cette agression des Russes, pendant que ce patriarche n'était point sorti de la ville, et que pendant le siège l'empereur eut bien de la peine d'y pénétrer, en forçant le camp des ennemis. De là s'est élevée une discussion sur le temps de cette expédition, parceque Siméon la place à la neuvième année de Michel, et qu'elle avait fini pendant la dixième année; à quoi d'autres opposent des raisonnemens qui ne se concilient pas avec ce récit.

Michel Traulus parvint à l'empire en 842, le 20 janvier, ainsi la neuvième année de son règne était 850, et la dixième commença au 20 janvier 851. C'est cette année que le chronographe considère. Mais il faut avoir égard à un autre temps, quand Siméon mêle



à ces événemens Bardas César, et le patriarche Photius, qui y sont postérieurs : c'est un autre ordre de choses et de temps. Logothète compte d'abord les 14 ans que l'empereur Michel a régné avec sa mère Théodora, ensuite les dix qu'il a régné seul, et une année et quatre mois avec son collègue Basile de Macédoine. Les années pendant lesquelles Michel a régné seul, commencent en 856 ; car ce fut pendant l'été de cette année que sa mère Théodora fut renvoyée de la Cour. Cette neuvième année tombera donc en 864, et la dixième en 865, temps auquel se rapporte l'expédition des Russes ; Bardas César et Photius fleurissaient aussi dans ce temps-là ; car Bardas fut César depuis 858 jusqu'à 866, qu'il fut tué. Photius fut patriarche depuis 858. Ces raisons nous renferment dans un espace assez étroit, dont nous ne pouvons sortir.

Selon le témoignage de Nicéas Paphlagon, c'est en 860 que les Russes pénétrèrent à Térébinthe. Comme il était contemporain, je lui donnerais la préférence, si lui-même ne l'affaiblissait pas ; car dans la vie du patriarche Ignace, il dit que ce patriarche fut chassé de son siège par Bardas César en 858, vers les fêtes de Noël ; qu'il se retira à Térébinthe,

son monastère ; qu'au mois d'août de l'année suivante, déporté à Mytilène, il obtint six mois après, en février, la permission de revenir dans son couvent. C'est, dit Nicéas, pendant qu'il y vivait, que les Russes firent une invasion dans cette île de Térébinthe, et que peu de temps après Photius convoqua un concile, où se trouvèrent les légats du pape Nicolas. D'après Nicéas, Hardouin met ce concile en 859 ; mais c'est à tort, parceque l'ordre des choses ne le permet pas.

Le patriarche Ignace fut condamné dans ce concile ; pour se soustraire à de plus grands malheurs, il s'enfuit de Térébinthe, dans les îles de la Propontide. Le même Nicéas dit qu'au mois d'août de la même année 860, il y eut un grand tremblement de terre à Constantinople, et que Bardas César épouvanté de ce prodige, permit à Ignace de revenir dans son monastère de Térébinthe. Il ajoute ensuite, qu'aussitôt le tremblement de terre cessa, et que les Bulgares alors, grâce à la Providence divine, furent horriblement affligés de la famine ; mais que, touchés des secours de l'empereur, ils posèrent les armes et se firent baptiser. Je m'arrêterai un peu sur ce

passage , relativement au temps de ces événements.

Léon le Grammairien dit la même chose sur la famine ; quelque grave qu'elle soit , je lui préfère la peste de Nicétas , parceque la peste peut , de sa nature , cesser tout à coup , au lieu que la famine exige une continuité de temps pour procurer peu à peu une suite de secours. Mais je ne puis être d'accord avec Léon , lorsqu'il avance que l'empereur Michel arma par terre et par mer , qu'il conduisit ses forces en Bulgarie , et que les Bulgares , atterrés par leurs calamités , demandèrent la paix ; que Gobore ou Bogore , leur chef , fut baptisé par le patriarche , et que tenu par l'empereur , il avait changé de nom. Cédrene , Guropalate , Zonaras , conviennent avec Nicétas , que les Bulgares avaient eux-mêmes demandé le baptême. La lettre de Photius à ce Michel , prince des Bulgares , semble le confirmer. Mais bien loin que ce prince ait été baptisé par ce patriarche , c'est que Photius assure dans cette lettre que le prince , que même il n'a pas vu , ne s'afflige point s'il borne seulement ses soins à le faire instruire dans ce qui peut concerner sa conversion. Ce

patriarche a donc eu une grande part à la réunion des Bulgares au giron de l'Eglise ; et c'est ce qui a donné à quelques écrivains l'occasion de dire qu'il avait administré les saints mystères à ce prince Michel.

Syméon Logothète rapporte ce baptême à la quatrième année de l'empereur Michel , c'est-à-dire , à l'année 859 ; l'historiographe russe à l'année du monde 6366. *Les Bulgares furent baptisés la septième année de Michel.*

Ces deux époques ne coïncident pas. Cette année du monde répond à l'année de J. C. 857 , qui n'est que la seconde de l'empire de Michel , à commencer aux kalendes de septembre ; au lieu que cette septième année correspond à l'an 862 de J. C. ; ainsi Nicétas rapportant l'expédition des Russes avant cette année , se trompe. Je ne nie pas que le patriarche Ignace n'était pas dans l'île de Térébinthe , quand les Russes ravageaient les îles de la Propontide. Cependant , comme Nicétas convient que depuis 860 , au mois d'août , Ignace obtint de Bardas César la permission de revenir dans son monastère , et qu'il y était resté jusqu'à la mort de Bardas César , rien n'empêche qu'il n'ait été à Térébinthe en 864 et 865 , pendant que les Russes pillèrent cette

fle. C'est par erreur que Nicéas fait remonter à un temps antérieur ce qui se fit après ; car si vous comparez le récit de Nicéas avec la lettre du patriarche Ignace au pape Nicolas , vous sentirez qu'il s'est trompé sur les temps et sur les choses ; je préfère cependant l'ordre de sa narration à celui de Nicéas.

Après avoir établi le temps de l'expédition russe, je reviens à la manière dont elle s'est faite ; on en trouve le récit dans plusieurs écrivains ; je suivrai ce qu'ils en disent , et j'éclaircirai ce qu'ils ont de douteux et de différent. La flotte russe s'avança vis-à-vis de Constantinople ; vers la fin de l'été , elle ravagea toutes les côtes du Pont Euxin , selon le témoignage de Cédrene. Le continuateur de Théophane dit que cette nation y exerça tant de ravages , que le Pont n'était plus habitable , et que la ville fut assiégée pendant que les Russes désolaient le Pont la même année. Siméon Logothète dit que l'empereur Michel était parti contre les Agarènes , et Léon le Grammairien , contre les Sarrasins ; car les Grecs désignent ce peuple sous différens noms ; mais selon Logothète , Michel était à Mauropotamos lorsqu'on lui apprit l'arrivée des Russes , et il revint sans avoir rien fait. Léon. dit , au

contraire, qu'Oryphas manda de Constantinople à l'empereur, l'arrivée impie des Russes, et qu'ils étaient déjà auprès de Mauropotamos. Georges, qui était moine, écrit dans le même sens. Oryphas n'ayant rien exécuté de ce qu'il s'était proposé, annonça à l'empereur l'arrivée des Russes impies, lui dit qu'ils étaient déjà auprès de Mauropotamos ; lui conseilla de revenir du voyage qu'il avait entrepris ; il ajoutait que de tout ce qu'il avait entrepris, il n'avait rien fait digne d'un empereur, ni d'un homme de courage. C'est donc à nous d'examiner de quel côté peut être la vérité, dans cette diversité d'opinions.

Mauropotamos et Mélaspotamos signifient le Fleuve Noir, comme on peut l'apprendre de Jean Boivin sur Nicéphore Grégoras, et de Cantacuzène : ce fleuve est à l'occident de la Chersonnèse de Thrace, et se décharge dans la mer Egée ; c'est l'opinion de Grégoras et de Nicétas Acominat. Il y avait aussi un autre Mélaspotamos en Pamphlie, auquel on aura pu donner le nom de Mauropotamos en Pamphlie ; mais l'empereur ne pouvait être auprès de cette ville quand on lui annonça l'arrivée des Russes, car ce fleuve était presque sur les confins de l'Empire Romain, et cette distance

ne s'accorde pas avec le sentiment de ceux qui ont assuré que l'empereur n'était pas éloigné de la ville , et qu'il y avait volé sur-le-champ. Il ne nous reste donc à considérer que le Mauropotamos de la Thrace ; ceux qui disent que les Russes étaient déjà auprès de Mauropotamos lorsqu'on en donna la nouvelle à l'empereur , n'ont pas assez pesé ce qu'ils ont dit ; car il fallait que déjà ils eussent fait voile au delà de Constantinople ; franchi tant de promontoires de Thrace , et qu'ils se fussent portés vers l'occident , sans qu'il paraisse ni pourquoi , ni comment. Et comment Oryphas a-t-il pu voir les ennemis auprès de Bysance , et n'en avertir l'empereur que lorsqu'après une assez longue course ils s'étaient portés aux rivages de la Thrace occidentale ? D'ailleurs , les mêmes écrivains , quoique opposés entre eux , disent que les Russes étaient dans Hiéron , quand l'empereur ayant appris cette nouvelle , se prépara à retourner , comme si les Russes venant de la mer Egée se fussent d'abord arrêtés à Mauropotamos , et qu'ensuite ayant passé au delà de Bysance , ils fussent entrés dans Hiéron. On dirait que ceux qui ont entrepris de rendre compte de cette expédition , ont pris à tâche de faire une figure , où il n'y a

ni pied, ni tête. Maintenant après m'être dégagé de tous ces écueils, je m'attacherai plus à la vérité de la chose qu'aux paroles de nos écrivains.

C'est en automne, pendant la neuvième année de Michel, que les Russes agirent dans le Pont. L'empereur leur opposa une flotte qu'il crut assez forte pour les repousser, et partit l'année suivante avec une flotte plus considérable contre les Sarrasins, qui alors étaient fort puissans dans la mer Egée. Il avait laissé pour gouverneur de la capitale Ophuros, le même qui, selon Constantin Porphyrogénète, et le continuateur de Théophane, fut sous l'empereur Basile, patrice et chef de la marine. Il eut la même dignité et les mêmes fonctions sous l'empereur Michel; c'est le témoignage de Nicétas David de Paphlagonie, et de Siméon Logothète. Ils le considèrent comme un homme revêtu de la plus grande confiance de l'empereur et de Basile son collègue; c'est pourquoi, disent-ils, quand ce dernier fut empereur, il lui donnait le commandement de la ville, lorsqu'il avait coutume de partir pour une expédition. L'empereur Michel s'étant rendu avec sa flotte dans la mer Egée, s'arrêta auprès de Mauro-



potamos, où, sous le même empereur, il avait remporté une victoire navale contre les Sarrasins, comme l'atteste le moine Georges. C'était donc en cet endroit qu'on attendait l'arrivée d'une autre flotte ennemie, si peut-être l'empereur ne méditait pas une expédition plus considérable en Crète, comme il arriva quelque temps après, ou sur quelques autres côtes des Sarrasins.

J'ai quelque raison de conjecturer qu'il s'agissait d'une flotte des Agarènes, dont il voulut faire échouer les desseins, parce qu'ayant appris la descente des Russes auprès de Constantinople, il accourut pour les combattre avec d'autres troupes, et ne ramena point sa flotte. Il est certain que le moine Georges touche légèrement cette guerre des Sarrasins, ce qui me ferait croire qu'il n'en reste qu'un abrégé ; car dans cet endroit où il s'agit de la guerre des Russes, voici comment il s'exprime : « Du temps de Michel et de Théodora (quant à cette dernière, c'est une erreur), deux cents vaisseaux agarènes abordèrent près de Constantinople, et grâce à la Vierge, ils remirent à la voile, sans avoir fait ni reçu de mal. » Je conclus de ce miracle et de ces deux cents vaisseaux, que le scholiaste de

Georges aura confondu dans un même lieu les affaires des Sarrasins et des Russes, que Georges avait mises au jour séparément.

Pendant que l'empereur faisait ces choses, Oryphas envoya des courriers qui lui apportèrent la triste nouvelle que les Russes qui avaient pillé les côtes du Pont-Euxin, étaient venus assiéger la capitale, et étaient dans Hiron. C'était un golfe du Bosphore de Thrace, sur les confins de l'Asie, d'où l'on se rendait dans le Pont-Euxin. Voici comme à ce sujet Denys de Bysance s'exprime : « Après Chelas, on trouve Hiéron possédé par les Bysantins, qui cependant était un port commun à tous les navigateurs. Il était éloigné de cent vingt stades de Constantinople, et c'était la route pour se rendre dans cette capitale. C'est la longueur que Polybe attribue au Bosphore, et celle d'Hiéron à Kaloumène. Les Russes étant donc entrés avec deux cents bâtimens à Hiéron, faisaient des excursions funestes aux chrétiens, à raison des facilités que leur donnait ce port. Voici comment en parle Nicétas que nous avons cité.

« Dans ce temps les Russes, nation très-cruelle des Scythes, partirent du Pont-Euxin pour le Stène, et ravagèrent, par leurs excursions et brigandages, tout le pays, toutes les

îles autour de Bysance , pillant les monastères , enlevant meubles , argent , troupeaux , et tuant tous leurs prisonniers ; ils hachèrent vingt-cinq de leurs captifs sur un de leurs vaisseaux. »

Par le mot Stène , Nicétas entend le mot ancien , qui si signifiait le Bosphore entre la mer et Constantinople. C'était , chez les habitans de Constantinople , le rivage attenant à l'Europe ; selon Nicétas , il touchait aussi aux côtes de l'Asie. Il y avait des îles dans le Bosphore , dont les principales étaient Platé , Hyattros et Térébinthe. C'est dans cette île que le patriarche Ignace avait fait élever un monastère ; c'est là qu'il vécut lorsqu'il fut rappelé de son exil à Mitylène , et c'est là qu'il vivait quand les Russes faisaient leurs excursions dans le Stène. Oryphas , ministre de la marine , et tous les amis de Photius , furent enchantés d'apprendre que les Russes avaient pillé le couvent de l'ex-patriarche , et gémirent qu'il eût lui-même échappé aux Russes : plusieurs de ses amis périrent même de la hache. Quant à ce qui le concerne , voyez dans Nicétas Paphlagonien comment il se console , en remettant toutes ses espérances en Dieu : non-seulement ses biens furent pillés , mais ses en-

nemis maltraitèrent et pillèrent ses amis et ses domestiques ; ils en tuaient autant qu'ils en prenaient. Il y avait au milieu de l'île de Térébinthe l'église des Quarante Martyrs, et une chapelle consacrée à la Vierge ; les Russes en abattirent l'autel, qu'Ignace fit rétablir, au grand dépit de Photius, qui prétendit qu'un prêtre suspendu de ses fonctions n'aurait pas dû se permettre de consacrer un autel.

Les Russes ne s'arrêtèrent pas long-temps à piller et ravager Hiéron et Stène. Ils se rendirent dans les eaux de Bysance sur deux cents navires, et mirent tout de suite le siège devant cette ville, qui fut saisie d'une terreur soudaine, ne sachant pas comment l'empereur pourrait y entrer : cependant il trouva les moyens de s'y introduire seul, en trompant les postes ennemis. N'ayant pas d'armée à sa portée, et comptant peu sur les habitans de la ville, l'empereur mit toute sa confiance en Dieu, et d'après les prières du patriarche Photius, il résulta que la vindicte divine força les Russes à s'en retourner. Mais Léon le Grammairien raconte plus au long la chose. L'empereur se rendit avec le patriarche au temple que la Vierge avait à Blacherne, y prit le *maforium* dont les fidèles ornaient sa tête, ( c'était

une espèce de voile qui descendait jusqu'aux épaules, dont se servent les Calogères, les Grecs et les Russes), et s'avança en procession jusqu'aux bords de la mer. Cet ornement fut long-temps consacré aux femmes; il fut apporté à Constantinople sous l'empereur Léon le Macédonien; il en est parlé dans le Ménologe basilien de Jules II : c'était la parure des moines et des religieuses. Galbius et Candide, deux frères patriciens, dans un voyage qu'ils faisaient à Jérusalem, avaient trouvé ce saint ornement de la Vierge, chez une vieille juive, dont la maison ne se désemplissait point, à cause de la foule des malades qui venaient y chercher miraculeusement la santé. La sainte relique était renfermée dans un petit coffre, d'où les deux frères la prirent, en y substituant une autre, et la rapportèrent furtivement à Blachérne, près Constantinople, où elle continua ses miracles. Les empereurs grecs y avaient recours dans les plus grands dangers; Roman Lacapène s'en trouva bien contre les Bulgares; Photius ne s'en trouva pas plus mal, si nous en croyons Symeon le Maître et Léon le Grammairien; et cependant il ne trempa dans la mer que les bords de ce saint voile. Chose admirable! disent-ils, la plus grande

sérénité régnait dans le ciel et sur la mer, quand tout à coup un tourbillon s'éleva, brisa les vaisseaux russes, dont à peine un petit nombre échappa. Si vous consultez Cédrene, Curapolate et Zonare, personnages assurément très-pieux, ils vous diront avec le continuateur de Théophane, que les Russes épouvantés envoyèrent des ambassadeurs et demandèrent le baptême, qui leur fut accordé.

Photius, à cette occasion, écrivit une lettre circulaire à tous les patriarches de l'Orient; Métius l'a traduite en latin; on la trouve dans la Bibliothèque du Vatican, et le cardinal Baronius en parle dans ses Annales, et la rapporte à l'année 863. Photius, après avoir parlé des Bulgares qui s'étaient faits baptiser, s'exprime ainsi :

« Non-seulement cette nation, d'impie qu'elle était, devint fidèle au Christ; mais un autre peuple suivit cet exemple, les Russes, si célèbres pour leur cruauté, altérés, pour ainsi dire, de la soif du genre humain, eux qui avaient subjugué les nations voisines, et qui, enorgueillis de leurs victoires, s'étaient jetés sur l'Empire Romain; aujourd'hui cependant ils ont abandonné le paganisme et leurs superstitions impies, pour la religion pure et in-

corruptible du Christ : ils se conduisent à notre égard , comme des amis fidèles , après s'être souillés envers nous de rapines , de brigandages et de crimes. »

On discute sur le temps de cette circulaire ; les évêques Gonther et Theutgate , l'un évêque de Cologne , et l'autre de Trèves , n'ont pu exprimer leurs opinions sur les injures de Photius contre le pontife romain , avant l'année 863 ; cette année même , ils avaient été déposés. Elle fut écrite en 866 ; car Nicéas atteste que l'empereur Michel ayant pris Basile pour collègue , cette année même , Photius persuada à l'empereur Michel de convoquer un synode , pour prononcer la sentence contre le pontife romain. Les actes de ce synode furent envoyés à l'empereur Louis le Débonnaire , et portés en Italie par Zacharie Cophe , archevêque de Chalcédoine. Aussi les Annales de Fulde , en 868 , s'expriment ainsi : « Le pape Nicolas a envoyé aux évêques d'Allemagne deux épîtres , l'une sur les troubles des Grecs , et l'autre sur la déposition des évêques Theutgate et Gonther , tous deux souillés des sept péchés mortels. L'assemblée des évêques , dans ses actes sur l'utilité ecclésiastique , a dignement répondu aux inepties des Grecs ».

Ce

Ce fut au mois de mai que le récit de ces choses fut fait à Worms , en présence de Louis le Débonnaire. On voit que le pape traite de deux objets relatifs à la lettre de Photius. Le pape Nicolas, dans ses deux lettres, répond par la première aux accusations de Photius, et dans la seconde, à ce qui concerne Theutgade et Gonther. On voit par l'indiction qu'elles ont été écrites en 868, et lues à Worms en 869. Dans l'une, le pape dit qu'une des choses qui le touche, et qui concerne également toute l'Eglise d'Occident, ce sont les imputations infâmes des empereurs grecs, Michel et Basile, et de ceux qui leur obéissent ; et à cette occasion il relate ce qui est contenu dans la circulaire de Photius.

Voici l'ordre des choses contenues dans la circulaire de Photius, qui me fait rejeter l'opinion de Baronius. Si quelqu'un nous dit qu'elle a été écrite en 866, que fera-t-on des Bulgares dont il y est fait mention ? Photius dit qu'à peine restèrent ils deux ans dans l'Eglise ; qu'ils passèrent à celle des Latins. Mais nous avons démontré plus haut que Photius les avait convertis en 859. Regin de Prum , Egghard de Vrag, les Annales de Fulde rapportent qu'en 867, Louis le Débonnaire donna un archevê-



que , des évêques et autres prêtres aux Bulgares, qui en avaient fait la demande. « Mais les évêques romains, disent-ils, avaient déjà rempli toute cette terre en baptisant et en prêchant. » C'est pourquoi rien n'empêche que les Bulgares ne se soient réunis en 861 à l'Eglise Romaine. Cela ne fait rien pour l'opinion de Baronius , ni pour la mienne ; car Photius a pu dire ces paroles touchant les Bulgares en 866 ; mais il n'a pu les dire de la guerre russe en 863 , puisqu'il est démontré qu'elle n'a eu lieu qu'en 865.

Photius parle de cette expédition russe , comme récente. Nous avons établi que la lettre avait été écrite lorsque Basile fut associé à l'empire , le 26 mai 866. Photius envoya un évêque aux Russes immédiatement après leur défaite , en 865. L'évêque de Rome ne dit pas un mot pour réfuter cette partie de la lettre ; cependant il ne pouvait ignorer ce qui se passait en Russie , puisque les Bulgares faisaient des voyages fréquens à Rome et en Allemagne. Combien, fier comme il était, il aurait insulté à Photius, s'il s'était flatté dans cette circonstance d'une réputation si contraire à celle qu'il prétendait n'être due qu'à lui ! Cependant l'auteur de la Knigstepennienne semble nier que les

Russes , dans ce temps , eussent été agrégés à l'Eglise; il met à leur place, je ne sais, quels Cumanien. Photius n'a rien écrit du miracle de l'Evangile jeté au feu , ni rien de l'archevêque , dont l'envoi n'a pu se faire que lorsqu'il y avait déjà des évêques , dont la dignité est inférieure. Je ne nie pas que sur la demande des Russes , Photius ne leur ait envoyé un évêque , et un poimène ou prêtre ; j'en ai pour garant Photius lui-même. Et comme les Russes attribuent tout à Photius , comme le baptême d'Olga et autres choses qui ne conviennent pas à l'âge de ce patriarche , il s'ensuit que sa grande autorité dans l'Eglise Russe vient de ce que leur premier évêque fut du parti de Photius et non pas de celui d'Ignace. Et quoique ce temps fût celui où l'on maltraitait si cruellement Photius , cependant les factions s'étant éteintes peu à peu , la mémoire d'Ignace et de Photius fut en honneur , comme cela est prouvé par une épître du synode de Nicée à l'Eglise d'Alexandrie. Mais ce miracle est rapporté par les Grecs à l'avènement de l'empereur Basile , après le rétablissement d'Ignace et l'expulsion de Photius ; nous en avons pour garant l'empereur Constantin , qui confia au continuateur de Théophane le soin

d'écrire l'histoire de Léon, son père, et celle de Basile, son aïeul. Voici ce que nous dit cet historien.

« L'empereur Basile envoya aux Russes de l'argent, de l'or, et des habits de soie en abondance, fit alliance avec eux, et leur persuada de recevoir un archevêque du patriarche Ignace. L'archevêque étant arrivé, convoqua les sénateurs et les grands, présida l'assemblée, et ils lui demandèrent quelle doctrine il leur apportait. L'archevêque leur montra l'Evangile, et leur expliqua les miracles de Jésus-Christ. Mais toute l'assemblée lui demanda de jeter le livre au feu ; ce qu'il fit, après avoir imploré le secours de Dieu ; le feu se consumant laissa le livre intact, et tous les Russes reçurent le baptême. » Cédrene et Zonare ont répété ce fait d'après cet historien anonyme, et Michel Glycas d'après un autre auteur.

On trouve dans un fragment grec anonyme, tiré de la bibliothèque de Colbert, et qu'Anselme Banduri a fait imprimer, la confirmation de cette tradition. « Il y est rapporté qu'il vint à Rome quatre envoyés, personnages remarquables, qui s'informèrent avec grand soin de tout ce qui avait rapport à la religion ; qu'après

avoir bien considéré tout , et vu le pontife romain , ils s'en étaient retournés et avaient rendu compte de ce qu'ils avaient vu au grand-roi ; que dans l'intervalle , ceux particulièrement qui avaient donné le conseil d'embrasser la religion chrétienne , avaient conseillé d'envoyer des légats à Constantinople. Les envoyés se rendirent donc auprès de l'empereur Basile , et après avoir tout vu , ils revinrent et se louèrent beaucoup du sérénissime et grand-roi , et de l'Eglise de Constantinople. Le roi renvoya d'autres ambassadeurs pour demander des évêques.

» L'empereur Basile leur envoya un homme distingué par sa piété et par sa vertu , et avec lui Cyrille et Athanase, hommes probes, versés dans l'écriture sainte et dans les lettres. » Ensuite il rapporte du miracle ce que nous en avons dit d'après le continuateur de Théophane de Bysance. Il n'y a donc rien sur les Cumans ; car les Russes qui reçurent la religion , furent ceux à qui l'empereur Basile envoya de grands présens et des ambassadeurs pour prolonger la trêve. Quels autres que les Kioviens pourrait-ce être , eux dont les habitants de Constantinople avaient éprouvé les

armes ? Au reste , il n'y a rien d'absurde dans ce fragment.

Je n'ai rien à opposer aux ambassadeurs envoyés à Rome : ce sont des missions semblables à celles dont le pape Nicolas fait mention, au sujet des ambassadeurs Bulgares. Mais comme les Bulgares qui s'étaient réunis à l'Eglise Romaine avaient en horreur les Grecs, il me paraît assez vraisemblable qu'ils engagèrent les Russes à s'agréger à l'Eglise Romaine plutôt qu'à la Byantine, et que quelques princes qui avaient reçu un évêque de Photius, avaient insisté pour rester dans l'Eglise Grecque. L'envoi d'un archevêque prouve qu'il y avait déjà plusieurs Eglises rassemblées, et qu'il n'était envoyé que pour opprimer, par la supériorité de son rang, l'évêque envoyé par Photius. On sait que dans ces temps de troubles le patriarche Ignace chassait violemment de leurs sièges les évêques à qui Photius avait donné les ordres.

Au reste, comme Ignace mourut le 23 octobre 877, il y a apparence que toutes ces choses étaient arrivées avant cette année. Ceux qui ont dit que la reine Olga, ensuite le roi Vladimir, furent les premiers à se faire chré-

tiens, ont dit vrai. Oscold ayant été initié, fut ramené à sa première religion par Oleg, chef payen d'Ingo; de là le paganisme fut victorieux, jusqu'à ce que la véritable religion fût admise dans la maison royale.

On ne doit pas être surpris qu'il y eût à Constantinople des personnes assez instruites dans le sclavon pour être en état de catéchiser les Russes; rappelons-nous que depuis long-temps les Slaves s'étaient établis dans cette ville, et qu'ils connaissaient toutes les fonctions publiques. Au reste, il est fait mention dans les monumens russes d'un temple de Saint Elie, qui était à Kiew du temps du roi d'Ingor; il n'a pu être fondé que dans le temps dont nous parlons. Et parceque Photius dit des Russes, qu'ils avaient subjugué les peuples des environs et qu'ils en avaient conçu plus d'orgueil, cela prouve que le nom Russe est plus ancien que ne le rapportent les historiens: le tribut imposé par ceux de Kiew, prouve aussi les hauts faits qui les ont signalés avant l'empereur Michel. Je crois que les peuples vaincus par Oscold sont ceux de Crivise, de Lenzin, etc. Les Grecs n'ont nommé pour chef de Kiew, dans ces temps-là, qu'un seul roi ou prince: les Russes en ont cité deux,

*Oscold* et *Dir* ; mais les Grecs ont eu raison ; le nom de *Diar* que les Russes donnèrent à *Oscold* , n'est qu'un nom de dignité , et comme ce mot avait vieilli , ils l'auront changé dans un autre plus récent et plus noble.

*Trad, par A.*

---

## SUR LE DIFFÉREND

ENTRE LES PATRIARCHES

PHOTIUS ET IGNACE (1);

*Par WEGUELIN.*

---

**L**E différend entre les patriarches Ignace et Photius était très-difficile à terminer, parce-qu'il s'agissait d'opter entre deux personnages qui étaient les plus grands hommes de leur siècle et les plus célèbres de tous les patriarches de Constantinople. Ignacè, fils du vertueux empereur Michel I<sup>er</sup>., surnommé Rhangabe, était recommandable par sa sainteté, sa douceur, son humilité, son zèle pour la pureté de la doctrine et des mœurs. Photius, soutenu par une faction très-puissante, avait pour parens les premiers seigneurs de la cour. Il jouissait de l'amitié, de la confiance et de la

(1) Acad. de Berlin, 1777.



protection particulière du César Bardas, qui s'intéressait vivement pour lui, tant par l'estime qu'il avait pour les talens de Photius, que pour s'attacher la famille et les parens de cet homme riche et puissant.

Photius était, en effet, neveu du patriarche Tarasius, et frère du patrice Serge, qui avait épousé la sœur de l'empereur, et qui se trouvait revêtu de la dignité de *protospatharius*; ce qui signifiait originairement portée-épée. Ces protospathaires étaient fort considérés à Constantinople, où ils avaient le rang des hommes *illustres*, et parvenaient aux premiers gouvernemens de l'Empire. Ainsi les deux prétendans au premier siège de l'Eglise Grecque tenaient à deux maisons impériales, et ils étaient soutenus par des factions puissantes et fort accréditées.

Photius était le plus savant homme de son siècle; sa *Bibliothèque* et son *Noncocalon* servent encore aujourd'hui à nous faire connaître des auteurs et des ouvrages qui, sans lui, seraient restés inconnus. L'Empire aurait pu tirer des grands avantages de ses lumières, si on lui avait confié les premiers emplois de l'administration civile; mais passionné pour les lettres, il ambitionnait un poste qui fût

compatible avec son goût décidé. Le patriarchat lui donnant l'autorité en même temps que les occasions nécessaires pour rallumer l'amour des lettres dans les esprits, et pour en favoriser la culture, il dirigea tous ses efforts de ce côté-là. Il communiqua son projet à ses protecteurs. Les grandes difficultés qui accompagnaient l'exécution, auraient effrayé tout autre que Photius. Il aspirait à la dignité de patriarche, dans un temps où elle était occupée par un homme que sa piété, ses vertus, ses lumières et les malheurs de sa famille faisaient adorer dans les Eglises Grecque et Latine; il n'avait pas même reçu la tonsure, et il allait entrer en lice avec un pontife qui avait vieilli dans les fonctions de la vie ecclésiastique, et qui était un parfait modèle de régularité pour les mœurs.

Mais Ignace vivait sous l'empereur Michel III, prince voluptueux, livré à toutes sortes d'excès, et devint la victime du ressentiment de Bardas, qui, après avoir répudié son épouse, entretenait un commerce incestueux avec une de ses parentes : le patriarche n'ayant pu toucher ce dernier par ses remontrances, l'excommunia, et, quoiqu'il gouvernât tout l'Empire, lui interdit

l'usage des Saints Sacremens , jusqu'à ce qu'il eût renoncé à ces liaisons criminelles. Bardas , qui d'abord avait inutilement essayé de porter Ignace à user d'indulgence , résolut de dépouiller de la dignité patriarchale un homme qui ne savait pas plier sous l'autorité d'un courtisan élevé au rang de son maître. Il aigrit l'empereur contre lui , sous prétexte qu'il avait refusé d'obéir à son souverain , qui voulait qu'on rasât sa mère Théodora , et qu'elle fût confinée dans un convent. Cette idée avait été suggérée au prince par Bardas ; il craignait l'esprit ferme et entreprenant de la mère de l'empereur , qui avait été régente de l'Empire durant la minorité de son fils. Pour perdre plus sûrement l'impératrice et le patriarche , il accusait celui-ci d'avoir soutenu secrètement un imposteur qui s'était dit fils de l'empereur Théophile. Comme le patriarche connaissait la faiblesse de l'empereur et l'animosité de Bardas , il se soumit à la sentence qui le reléguait dans l'île de Térébintus ; mais il ne se démit point de sa dignité , et l'empereur ni Bardas n'osèrent en venir à le déposer formellement. On n'avait dans le fond aucune raison valable de destituer un homme qui n'avait rien commis

contre la personne de l'empereur. Aux efforts que faisait la faction ennemie pour le frustrer d'une dignité qui lui avait été conférée canoniquement, le patriarche opposa une fermeté vraiment apostolique.

Bardas députa des évêques vers le patriarche pour le porter à résigner ; mais cet homme intrépide , ne se sentant pas coupable, refusa de confirmer, par une abdication forcée, les bruits qu'on faisait courir à son sujet. On le ramena de son exil, et pour l'intimider, on l'enferma dans le mausolée de Constantin Copronyme, où il fut gardé à vue et fort maltraité. Ses gardes cependant, par un mouvement de pitié et de considération pour cet illustre martyr, favorisèrent sa fuite, et il se retira dans l'île de Mitylène. En 858, il fut exilé de nouveau, en vertu d'une sentence impériale obtenue par le crédit de Bardas et de sa faction.

Alors on procéda à l'élection de Photius, qui n'était pas clerc, et qui n'avait pas étudié la théologie. Dans l'espace de six jours on le fit passer par tous les grades inférieurs des offices ecclésiastiques. Le premier jour, on le fit clerc ; le second, lecteur ; le troisième, sous-diacre ; le quatrième, diacre ; le cinquième,

prêtre ; et le sixième , patriarche. Cette inauguration irrégulière se fit par des évêques mercenaires et irrités contre Ignace , parce-  
qu'il les avait soumis aux censures de l'Eglise. Les évêques officians dans cette installation peu canonique , étaient Grégoire de Syracuse , qui avait été déposé , dégradé et excommunié par le patriarche ; Pierre de Sardes , surnommé le Misérable ; et Eulapius d'Apamée , qui n'était pas plus estimable que les deux premiers.

Un homme sensé , tel que Photius , aurait dû rougir de se voir associé à des hommes si méprisables. La réputation d'Ignace était , au contraire , si bien établie , que malgré la faveur déclarée de la Cour dont jouissait son antagoniste , celui-ci ne trouva que des clercs de ce caractère qui voulussent le consacrer. On sévit ensuite contre les amis et les partisans d'Ignace , qui furent exilés. L'on coupa la langue au garde des sceaux du patriarche. Sa dignité exigeant qu'il parlât en faveur de l'innocence opprimée , il avait hautement soutenu celle du patriarche déposé , et l'illégalité des démarches qu'on avait faites contre ce prélat respectable. Comme on ne pouvait imposer silence à cet homme courageux qu'en

le privant de l'usage de sa langue , Photius fit voir par cet acte de cruauté jusqu'à quel point il redoutait la liberté de ses discours.

Son autorité fut cependant fort ébranlée par la déposition de Bardas , à qui l'empereur , par un effet de son inconstance , ôta la qualité de César , s'étant dégoûté de lui comme de ses autres favoris ; mais il parvint à se soutenir par ses richesses et le crédit de ses parens. Il sut employer ses revenus et son pouvoir à faire renaître le goût des sciences et des lettres , en établissant des écoles publiques et des collèges. Il tira de leurs retraites les hommes les plus éclairés de l'Empire , et les chargea du soin d'enseigner toutes les sciences.

Tous les actes publics de Photius , qui n'étaient nullement marqués au coin de l'équité , nous confirment dans ces idées. Afin de donner à sa dignité l'apparence de la canonicité , il disposa l'empereur , en 861 , à convoquer à Constantinople un concile , où juge et partie en même temps , il fit condamner Ignace , et remit au bras séculier les principaux partisans de ce saint prélat. On n'usa pas moins de contrainte dans cette occasion à l'égard des Grecs que du temps de Henri VIII à l'égard des

Anglais, lorsque ce souverain se fit déclarer chef de l'Eglise Anglicane. Selon les principes des Fisher, des Morus et des plus honnêtes gens d'entre les catholiques, on ne pouvait se séparer du chef de l'église pour s'attacher à un laïc, et les Grecs ne furent pas moins embarrassés lorsqu'on leur proposa de quitter le parti de leur patriarche légitime pour prendre celui d'un usurpateur séculier.

Il ne suffisait pas cependant à Photius d'avoir intimidé le parti du vrai patriarche ; pour se laver du reproche de tyrannie et d'oppression, il voulut obtenir l'aveu et le consentement de l'Eglise Romaine, qui donnait le ton à tous les ecclésiastiques occidentaux. La négociation était des plus difficiles ; il s'agissait de traiter avec un pape dont la prudence et la circonspection étaient supérieures à toutes les finesses de l'ambitieux Photius. Nicolas I<sup>er</sup>. soutenant les droits de l'épiscopat et Photius ayant une très-mauvaise cause à défendre, on aurait pu prévoir dès lors que les menées de ce dernier n'auraient pas le succès qu'il se promettait. Il ne négligea rien au moins de ce qu'il jugea propre à en imposer au pape. Les légats grecs furent chargés de prier l'évêque de Rome d'assister le

le patriarche contre les Iconoclastes , qui étaient regardés comme les ennemis les plus dangereux de la pureté de la doctrine et de celle du culte public. Photius , dont l'esprit était nourri de la lecture des meilleurs auteurs et , qui n'avait jamais fait des études scholastiques , ne pouvait être fort disposé à favoriser les superstitions des moines , et n'ajoutait pas foi sans doute aux légendes. |

L'élève des Thucydide , des Xénophon et des Polybe ne devait pas être crédule comme un anachorète qui , avec un zèle indiscret et peu éclairé , aurait défendu contre toutes les règles d'une saine critique les récits que l'on faisait sur les prodiges des saints. Mais sans consulter les lumières de sa conscience , ni sa conviction intime , le rusé patriarche ne pensait qu'à ce qui convenait au maintien de sa dignité. Il fit semblant de s'intéresser vivement au culte des images ; duplicité et hypocrisie qui aurait dû lui faire tort dans l'esprit de ceux d'entre ses partisans qui connaissaient ses vrais sentimens. L'ambitieux , pour dérangé l'ordre une fois établi et pour assurer l'exécution de ses desseins , est obligé de recourir à l'imposture. Hérode parut goûter si fort les exercices , les jeux et les contumes



idolâtres des Romains , qu'il gagna l'affection des principaux d'entr'eux. Cromwel plaignait son roi et faisait toutes les grimaces d'un dévot dans le temps où par ses ordres il était conduit au dernier supplice. Louis XI, le plus despotique de tous les rois, flatta les Suisses, et affermit leur liberté, pour faire tomber sous leurs coups Charles-le-Téméraire son ennemi, et Photius imita si bien le style et le langage d'un homme prévenu en faveur des superstitions des moines , qu'il aurait pu venir à bout de tromper tout autre pape que Nicolas I<sup>er</sup>. Il se serait prosterné aux pieds de toutes les statues des saints , si par-là il avait pu parvenir à supplanter Ignace. Comme le mensonge entre d'autant plus dans les manœuvres d'un ambitieux, qu'il a des vues plus opposées aux règles de l'équité, de l'humanité et de la justice, cette espèce de nécessité politique qui l'oblige à user de supercherie doit le rendre odieux à toute âme bien née. S'il s'agissait du salut de l'Eglise et de l'Etat, ces écarts seraient beaucoup moins condamnables qu'ils ne le sont lorsque l'intérêt personnel uniquement les produit.

C'est en flattant les passions d'autrui qu'on parvient le plus aisément à satisfaire les

siennes. Photius ne l'ignorait pas, et ce fut ce qui l'engagea à réclamer la protection du saint siège dans le différend qui subsistait entre lui et Ignace. En reconnaissant l'autorité de la chaire de St. Pierre, il crut avoir trouvé le moyen de captiver l'esprit du pape. Ce n'étaient que de faux dehors cependant, puisque de tous les patriarches de Constantinople, Photius fut celui qui maintint avec le plus d'esprit, d'érudition et d'autorité les immunités et l'indépendance de son siège patriarchal. Ces contradictions ne doivent pas étonner; elles ne coûtent rien à un homme qui une fois s'est engagé dans des conflits de cette nature. Il y a toujours dans la vie d'un homme de ce caractère deux périodes bien distingués; l'un est l'ouvrage de la dissimulation et de la contrainte; mais dans l'autre, et dès qu'il a levé les obstacles qu'il rencontrait, il joue un personnage tout-à-fait différent. Cromwel, qui prétendait être le défenseur de la liberté anglaise et qui punissait du dernier supplice quelques démarches arbitraires de son souverain, se permit l'exercice le plus étendu de la souveraine autorité; et Photius, qui montrait tant de condescendance à l'égard du saint siège, ne travailla dans la suite qu'à

rompre avec les Latins et à perpétuer le schisme. Il sentait cependant que s'il témoignait trop d'empressement à obliger le pontife , il ne ferait naître que des soupçons ; et c'est pour cette raison qu'il joignit à ses démonstrations un récit très-circonstancié des raisons pour lesquelles Ignace chargé d'années , épuisé par ses travaux , avait résigné le patriarcat pour passer le reste de ses jours dans la retraite et dans le repos. Il n'aurait point convenu de dire la moindre chose qui eût senti la passion et la malice. Photius savait à quel point les Occidentaux étaient prévenus en faveur de son prédécesseur.

Les quatre légats grecs envoyés à Rome et munis de l'instruction la plus étendue , offrirent au pape de très-riches présens , en qualité de représentans d'un patriarche dévoué au saint siège. Nicolas I<sup>er</sup>. ne se laissa point surprendre par ces apparences de piété , de subordination , de modestie et de justice ; il envoya deux légats à Constantinople , avec ordre de confirmer les canons du second concile de Nicée sur le culte des images. Ils étaient chargés d'examiner ce qui s'était passé dans la contestation de Photius et d'Ignace , de prendre les informations les plus exactes

et de faire là-dessus leur rapport. Il leur était expressément défendu de porter aucun jugement sur le fond de la question, et d'avoir de communication avec Photius que sur le pied de laïc. On leur enjoignit en même temps de présenter les lettres du pontife à l'empereur Michel.

Le pape y demandait à l'empereur les raisons qui avaient pu le déterminer à déposer Ignace et à lui substituer un séculier tel que Photius ; il exigeait aussi la réparation de tout ce qu'on s'était permis contre la juridiction spirituelle de l'Eglise Romaine dans l'Empire, la Macédoine, la Thessalie, la Dace, la Mossie et la Dardanie. Le pape formait donc des prétentions qui s'étendaient sur la plus grande partie du diocèse patriarcal de Constantinople. On se plaignait enfin très-amèrement de la confiscation des biens patrimoniaux ou de domaines de l'Eglise Romaine en Calabre et en Sicile, que les Grecs n'avaient fait aucun scrupule de séquestrer et de convertir à d'autres usages. Des ordres aussi précis et qui marquaient autant de mécontentement et de défiance indisposèrent infiniment Photius. Au bout de cent jours, pendant lesquels les députés ne purent obtenir au-

dience de l'empereur , ils furent arrêtés par ordre de ce prince , qu'on avait prévenu contre eux , et il leur fut déclaré qu'ils ne recouvreraient pas la liberté , s'ils ne communiaient avec Photius et s'ils n'accédaient par leur signature et leur suffrage aux canons d'un nouveau concile qu'on allait célébrer en présence de l'empereur.

Les menaces , les présens et les promesses ébranlèrent la fermeté de ces légats qui , se voyant au pouvoir de leurs ennemis , s'engagèrent à ratifier les décrets du nouveau concile assemblé dans la même année 861. On y appela Ignace , qui se rendit dans l'assemblée , revêtu de ses habits pontificaux et accompagné d'une foule de peuple. L'empereur lui ayant ordonné de prendre l'habit monastique , il en appela au saint siège. Lorsqu'il entra dans le temple où se tenait le concile , Michel ne rougit pas d'insulter ce vénérable vieillard , qui cependant , après avoir désarmé la colère de l'empereur par son humilité , sa douceur et sa soumission , obtint de lui la permission de traiter avec les légats du pape. Comme il savait apparemment les ordres qu'ils avaient reçus du pontife , il leur demanda publiquement s'ils n'avaient pas des lettres à produire ;

mais ces lâches ministres, intimidés par la présence de l'empereur et celle de Photius, sans répondre à la question, se contentèrent de dire qu'ils avaient été envoyés au patriarche, pour juger celui qui avait été déjà condamné par son propre concile, dont ils étaient prêts à signer les canons et les décrets. « Si vous ne pouvez et si vous ne voulez pas, leur répondit Ignace, condamner le faux patriarche Photius, vous ne sauriez être juges et arbitres ; » voulant dire par-là qu'ils dérogeaient à la dignité du siège qui les avait envoyés, en se déclarant d'avance pour un parti et en se laissant intimider par les promesses et par les menaces du chef de ce parti. Ces faibles légats n'en disconvinrent point et répliquèrent : telle est la volonté de l'empereur.

Jamais on ne vit députés manquer plus essentiellement aux fonctions de leur office que ces ecclésiastiques, qui eurent la hardiesse de démentir la teneur de leurs dépêches, et la bassesse de se mettre au nombre des serviteurs du prince auprès duquel ils auraient dû soutenir l'honneur et la dignité de représentans du pape. Après qu'on eût réduit les légats à jouer un rôle aussi indigne, le concile, com-

posé de vils adulateurs et de malhonnêtes gens, apostâ soixante-deux témoins, qui déclarèrent qu'Ignace s'était par la faveur des grands emparé de la chaire de Méthodius, son prédécesseur, et qu'il avait chargé d'opprobre ce patriarche. Si l'accusation eût été bien avérée, on n'eût pas attendu jusqu'à ce dernier moment à en faire usage. Un grief de cette nature aurait rendu superflu tout ce qu'on avait fait jusqu'alors pour obtenir d'Ignace qu'il renonçât à sa dignité. Mais il ne s'agissait que de tromper les légats, qui étaient peu clairvoyans. Les témoins ne furent pas confrontés au patriarche. Il fut aussitôt dépouillé des marques de sa dignité.

Le premier qui mit la main sur lui fut le sous-diacre Théodore, que le patriarche, pour le punir de plusieurs crimes, avait privé de son office. Il fut le premier qui, suivant une acclamation usitée dans les conciles, s'écria à haute voix : Il est indigne ! Ce cri de guerre et de faction fut répété par l'assemblée et par les légats. Que de perfidies et de fraudes accumulées par un seul homme ! Photius fit plus pour pervertir ses diocésains que plusieurs Ignaces n'auraient pu faire pour les édifier par les plus grandes vertus. On frémit à la lecture

de ces traits qui annoncent la corruption la plus universelle. Soixante-deux témoins , auxquels un gain illicite fait oublier le soin de leur salut , sont un phénomène dans l'histoire de la perversité humaine , qui prouve jusqu'à quel point la meilleure et la plus sainte de toutes les religions était méprisée et foulée aux pieds par les Grecs. Lorsque la plus grande partie du clergé d'une nation s'abandonne à des crimes aussi affreux , on ne peut attendre du corps national une conduite vertueuse. On fit dix-sept canons dans ce concile , et un entr'autres qui défendait aux laïcs d'aspirer au sacerdoce autrement que par les voies ordinaires ou par les offices de la cléricature. Cette loi fut faite pour l'avenir , et cependant elle subsistait déjà et condamnait la conduite du faux patriarche.

Le vrai pasteur de l'Eglise de Constantionple fut mis entre les mains de gens qui le traitèrent de la manière la plus indigne , et jamais la vertu n'eut autant à souffrir de la part du vice que dans la personne d'Ignace ; dont le sort fut fort semblable à celui de Jean Huss. C'est dans les assemblées nombreuses qu'on voit éclater ce que les passions déréglées ont de plus criminel , parceque plus il y a



d'hommes ainsi rassemblés , et plus l'esprit de parti a de forces et fait de progrès. Il en est de ces grands corps de société comme des vastes plaines , où les vents règnent avec le plus de fureur. L'opinion , le préjugé et l'erreur dominant tous les esprits et deviennent un mal épidémique. Ce généreux martyr de l'ordre et de la discipline ecclésiastique teignit le pavé du temple d'un sang qui criait vengeance contre tous ces ecclésiastiques possédés d'un violent esprit de vertige. Le plus barbare de la troupe , le même Théodore dont nous avons parlé , saisit la main du patriarche et le força de mettre à la place de la signature la marque de la croix. Photius n'eut pas honte de mettre à côté de cette marque : moi Ignace , indigne Constantinopolitain , je confesse que j'ai envahi cette Eglise , sans y avoir été canoniquement appelé , et que je me suis conduit en profane et en tyran. Après que le malheureux Ignace eut signé cette confession déhonorante , on lui permit de se retirer. Il se trouvait dans le cas de ces rois auxquels leurs sujets , ou les princes de leur sang , dictent leur sentence. Tout le clergé de l'Eglise de Constantinople traita dans cette occasion son pasteur comme Bo-

niface VIII, encore cardinal, en usa à l'égard de son prédécesseur, le pape Célestin V, en faisant entendre une voix qui l'accusait de faiblesse et d'ineptie. Photius fut aussi peu scrupuleux que ce pontife superbe, et l'ambition de l'un ne cédait en rien à celle de l'autre. Ignace n'ayant rien entrepris contre l'empereur et l'Empire, n'était pas dans le cas de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, qui causa tant de peines au roi d'Angleterre Henri II; et le prélat grec devait être regardé, à plus juste titre que lui, comme le martyr de la liberté et de l'ordre ecclésiastique.

Ce tissu de fraudes et d'injustices, muni de l'autorité publique et n'annonçant rien que de légitime, n'était pas fort aisé à démêler. Mais le pape Nicolas I<sup>er</sup>. ne s'en rapporta point au témoignage de ses légats, dont la conduite lui parut suspecte. Il parvint jusqu'à remonter à la source de ce système d'iniquité et apprit avec la plus grande indignation qu'on avait porté la méchanceté jusqu'à exiger qu'Ignace prononçât lui-même la sentence de sa condamnation. De son côté, Photius, auquel il importait infiniment de mettre son rival dans le tort, ne négligeait rien pour donner à ses

violences un air d'équité et de vérité. Sa conscience le tourmentait sans cesse et lui suggérait mille moyens d'en imposer au public, qui, malgré tous les efforts du clergé et de la cour, conservait l'opinion avantageuse qu'il avait conçue de son pasteur et de la justice de ses droits. Ainsi, tant qu'il respirait encore, ses ennemis ne pouvant être tranquilles, ils avaient formé le plan de faire de sa rétractation un moyen de le mettre à mort impunément. Il était condamné d'avance à avoir les yeux crévés et les mains coupées. Son sort n'en aurait pas été moins triste, quand il se serait soumis aux décrets du concile où avaient présidé ses ennemis, et il en eût été de lui comme de l'archevêque Cranmer du temps de la reine Marie d'Angleterre.

Comme le patriarche savait que rien ne pourrait le garantir du supplice, afin d'épargner à son siècle un insigne forfait, il prit le parti de la fuite, travesti en portefaix. Le pape Jean XXIII, qui n'était pas aussi innocent qu'Ignace, se retira de Constance, où l'on méditait sa déposition, déguisé en palefrenier. Le pape ayant appris l'évasion d'Ignace, assembla un concile, où l'on fit la lecture des lettres de l'empereur, et où l'on

agita les prétentions des deux patriarches. Les suffrages furent pour Ignace, dont la déposition fut traitée d'injurieuse et désapprouvée comme contraire à tous les canons des conciles. Dans le décret que l'on fit pour être envoyé à Constantinople, Photius ne fut pas nommé évêque, mais homme prudent. On insinuait par-là sans doute qu'il possédait la prudence du siècle ou le manège de la politique. Le pape écrivit à tous les évêques d'Orient pour les exhorter à soutenir Ignace et à rejeter Photius comme intrus. L'empereur Michel, à la nouvelle de cette opposition du pape et des Latins, fut fort irrité, et pour prouver que c'était à lui à nommer et à déposer les patriarches, il en fit un par dérision, et avilit cette dignité jusqu'à la donner à un bouffon. Comme ce n'était là cependant qu'une saillie de ce prince inconsidéré, il se désista bientôt de cette nomination, et Photius se vit plus affermi que jamais, par un effet du ressentiment qu'inspirait à l'empereur la résistance des Latins. Tout cela n'ébranla point le courage de Nicolas I<sup>er</sup>. ; afin de faire voir jusqu'à quel point il était éloigné d'autoriser la conduite de ses légats à Constantinople, il déposa l'évêque d'Anagni, l'un

d'entr'eux, et menaça du même traitement l'autre, qui était alors dans la France occidentale. Ce soin de maintenir son autorité et ce désaveu formel faisaient beaucoup d'honneur au discernement et à la fermeté du pontife, qui, dans ce cas, aussi bien que dans celui des conciles tenus dans la cause de Waldrade, expliqua lui-même ses pleins pouvoirs, et montra qu'il n'aurait jamais la faiblesse de souffrir qu'on agît contre ses instructions.

Protecteur déclaré de l'innocence, il défendait avec intrépidité les causes fondées sur la justice. Il lui était aisé de prévoir les suites fâcheuses que ce différend avec la cour de Constantinople pouvait avoir, et tous les mauvais services que lui rendrait un homme que ses talens aussi bien que son crédit rendaient redoutable. Mais il ne convient pas à un personnage public de mollir, à la vue des obstacles qu'il rencontre dans l'observation de ses devoirs. Ce fut ainsi que le pape Innocent XI ne put être intimidé par les menaces de la cour de Versailles ou par les mouvemens que se donnèrent les évêques Gallicans par complaisance pour cette cour. Il abolit les franchises des quartiers des am-

bassadeurs , qui arrêtaient le cours de la justice , ouvraient un asile à tous les crimes et mettaient des entraves aux fonctions des juges. Il ne convient jamais d'abandonner pour quelques intérêts passagers des vues salutaires , qu'il est impossible de remplir sans éprouver des contradictions , ne fût-ce que de la part de ceux qui ne peuvent souffrir qu'un autre exécute ce dont ils n'auraient pu venir eux-mêmes à bout.

Photius se voyant chargé d'accusations très-graves par le pape et par l'Eglise Latine , voulut faire connaître qu'il n'était ni schismatique ni intrus ; il convoqua pour cet effet en 863 un nouveau concile , et son élection fut confirmée par mille ecclésiastiques environ. Ce concile de l'Eglise Grecque condamna le pontife romain , et opposa au saint siège une autorité qu'on prétendait être entièrement égale à la sienne. Après cette scission , on regarda en Occident la suite des patriarches de Constantinople comme interrompue , et le pape ne voulant pas reconnaître le chef de l'Eglise Grecque , on ne reçut plus ni lettres ni messages de sa part. En effet , dès-là qu'un évêque se soustrait entièrement à la juridiction spirituelle d'un autre , celui-ci ,

dans l'impossibilité de déroger à la dignité de son office, doit renoncer à toute communication avec ceux qui ne conviennent pas des prééminences de cet office. La condamnation d'un pape, prononcée dans un concile que l'Eglise Grecque regardait comme écuménique, était un coup trop violent porté à la hiérarchie pour être dissimulé ; Photius fut anathématisé à Rome, comme Nicolas l'avait été à Constantinople. Ces deux évêques intéressaient à leur cause l'Occident et l'Orient, les Grecs et les Latins, qui épousèrent la querelle de leurs chefs. Rome était alors pour Constantinople ce que fut le saint siège pour Londres, lorsque Henri VIII se fut fait prêter le serment de suprématie.

Le schisme une fois établi, Photius, dont la cause n'était pas aussi bonne que celle du pape et qui ne faisait que d'entrer en possession du pouvoir hiérarchique qu'il avait usurpé, fut obligé d'user de plus grandes précautions que le pontife, qui était universellement reconnu tel. Des voies humaines lui ayant frayé la route au patriarcat, il prétendait se maintenir par les mêmes moyens. La puissance, l'argent et le crédit furent les ressorts que fit jouer ce prélat artificieux. S'il pouvait parvenir

parvenir à faire passer par ses mains l'argent destiné au soulagement des églises et à l'entretien des pasteurs, il était sûr de régner en maître absolu sur tout le clergé. Il obtint en effet d'un empereur indolent et facile ce que l'office de grand-aumônier a de plus imposant, la distribution et la répartition de l'argent accordé aux églises et assigné sur le trésor. Muni de l'autorité de trésorier impérial pour ce qui concernait les nécessités des églises dans toute l'étendue de l'Empire, il avait à sa dévotion les prélats et les prêtres, les archimandrites et les moines, qui le regardaient comme le dispensateur des grâces. Il joignit à ces prérogatives celle de tenir la feuille des bénéfices, auxquels un prince aussi livré au plaisir que Michel III ne nommait que d'après la recommandation d'un homme qui savait flatter les goûts du prince, sans compromettre jamais sa dignité, ni sa personne. Photius régnait sur l'Eglise Grecque, comme on vit dans la suite le cardinal Wolsey, favori de Henri VIII et dépositaire de l'autorité pontificale en qualité de légat perpétuel, se faire respecter de tout le clergé de l'Eglise d'Angleterre.

Le pape, - qui savait que Photius ne se  
*Tome II. Histoire mod.*



maintenait que par la faveur aveugle de l'empereur et par le moyen d'une faction assez puissante pour tenir en échec les partisans secrets d'Ignace, voulut encore faire une tentative pour ramener la plus saine partie des Grecs. Malgré la lettre menaçante que l'empereur envoya à Rome par le protospathaire Michel, et nonobstant tout ce que l'érudition et l'esprit de Photius avaient pu inventer pour envelopper des nuages les plus épais une question qui devait être à la portée de tout le monde, le pape crut qu'en qualité de bon pasteur il devait chercher à sauver et non à perdre ; il envoya une nouvelle députation, qui étant arrivée aux frontières de l'Empire, y fut arrêtée pendant quarante jours et fut obligée de retourner sur ses pas. Le patriarche, à qui l'humeur inconstante de l'empereur était bien connue, ne trouva pas à propos de courir ce nouveau risque ; il prévint ainsi les efforts du parti qui lui était opposé, et empêcha particulièrement qu'il ne se réunît avec celui du pontife. On voit de la candeur, de la fermeté du côté du pontife, au lieu qu'on n'aperçoit que des appréhensions et de l'obstination dans la conduite du patriarche. Lorsqu'on est accoutumé à ourdir

des trames et à user de fraude, on prête aux autres tous les artifices qu'on mettrait en œuvre, si l'on était à leur place.

Ce qui se passa de plus intéressant sous le pontificat d'Adrien II, successeur de Nicolas I<sup>er</sup>., fut le quatrième concile de Constantinople, convoqué en 869 par l'empereur Basile le Macédonien, successeur de Michel III. Les légats du pape y assistèrent. A leur approche, l'empereur se leva, et ayant pris lui-même les lettres du pape qu'ils lui présentèrent, il les baisa. Les Grecs regardent ce concile comme le huitième concile œcuménique. La cause d'Ignace et de Photius y fut de nouveau examinée. Douze évêques, qui avaient constamment soutenu Ignace, y parurent avec gloire. Ce n'est pas que ces espèces de confesseurs ne fussent bien différens de ceux qui avaient autrefois confessé J. C., et de ceux qui dans le premier concile de Nicée montrèrent les plaies qui leur faisaient tant d'honneur; mais le neuvième siècle ne ressemblait pas pour la pureté des mœurs et pour les vertus au quatrième. C'était beaucoup cependant que, dans un temps où l'on ne se conduisait que par des vues mondaines et intéressées, il se trouvât douze ecclésiastiques

distingués qui , plutôt que de trahir leur conscience , s'exposassent à perdre leur dignité et leurs avantages temporels. Le martyr dans chaque siècle a été , pour ainsi dire , assorti aux lumières et aux vertus qui y régnaient. Les idées des hommes se règlent ordinairement sur les notions et sur les exemples les plus communs ; ainsi dans un période moins vertueux et moins éclairé , on ne doit pas s'attendre à ce qui suppose une combinaison de circonstances plus favorables. On peut juger de la dépravation qui avait gagné tout l'ordre ecclésiastique , puisque cent et deux évêques qui n'avaient pas fait difficulté de reconnaître Photius comme leur légitime patriarche , se rétractèrent avec la même faiblesse et la même légèreté avec lesquelles ils s'étaient déclarés pour lui. Le suffrage d'hommes sujets à changer d'opinion toutes les fois que la face des affaires et les motifs d'espoir et de crainte varient , le suffrage , dis-je , de ces protégés n'est d'aucun poids ; et celui de ces prélats adulateurs et mercenaires ne dut pas flatter Ignace , puisque , sans égard aux vertus et aux titres de ce saint prélat , ils auraient reçu tout patriarche qui leur eût été présenté de la part de l'empereur.

Du reste les légats d'Adrien voulurent en être crus sur leur parole, et sans être obligés de produire leurs lettres de créance ; prétention ridicule, puisqu'il faut être instruit des sentimens de celui que représentent les députés, et que, quelque élevé qu'il soit, on ne saurait ajouter foi à ce qu'ils disent, à moins qu'ils ne produisent leurs ordres et leurs instructions publiques. Un des premiers patrices leur fit bien sentir l'inconséquence de leur conduite, en disant qu'il fallait être sûr du sentiment de l'Eglise Romaine, afin de ne pas être trompé, comme on l'avait été par les légats précédens à l'occasion de Photius. Le seigneur grec leur reprochait donc la dissimulation et la duplicité dont s'étaient rendus coupables les légats du pape précédent et faisait entendre qu'on pourrait être dupe une seconde fois. Les légats exposèrent alors les raisons pour lesquelles Nicolas avait condamné Photius, et n'avait pas voulu le reconnaître en qualité de patriarche. Cet exemple fut suivi par les députés des trois autres patriarches ; ils protestèrent contre la canonicité de l'élection de Photius. Les évêques errans furent rétablis dans leurs sièges, après qu'on leur eût imposé des pénitences et des amendes.

Tous ceux qui voulaient être réhabilités , recouraient à l'intercession des apôtres saint Pierre et saint Paul et à l'entremise du pontife.

On fit ensuite comparaître devant le concile le patriarche déposé ; mais comme on le traitait sur le pied de laïc et qu'il était interrogé par des séculiers , il ne répondit rien , alléqua pour excuser son silence l'exemple de J. C. , et dit qu'il regardait comme des infidèles ceux qui ne voulaient pas reconnaître sa dignité. On lui donna pour se repentir un certain espace de temps ; ce qu'il refusa , sans doute parcequ'il ne convenait pas à un patriarche qui voulait être regardé comme légitime , de paraître avoir des doutes sur ce qui s'était passé à son élévation. Plusieurs partisans de Photius persistèrent dans leur sentiment et ne voulurent pas se soumettre aux actes de pénitence qu'on leur imposait. Photius était trop clairvoyant pour ne pas découvrir les pièges que lui tendaient ses ennemis , qui auraient fait passer la moindre marque de repentir qu'il eût donnée , pour une abdication formelle. Il fut donc sur ses gardes et ne se laissa point tenter par l'espoir d'améliorer son sort. Il était aisé de s'aperce-

voir que l'empereur avait cette affaire à cœur ; il fit un discours très-pathétique pour porter le patriarche déposé à se conformer à ses vues ; mais l'empressement même de Basile fit sentir à cet homme artificieux qu'on le craignait encore et qu'on le jugeait capable de prolonger le schisme. La fermeté d'ailleurs de ceux de son parti lui fit penser qu'il serait indigne de son rang de les abandonner, et il aima mieux former un parti séparé que de se soumettre à la décision de ses ennemis. Peu touché du sort gracieux qu'on lui promettait, s'il se montrait plus docile, il persista dans son refus avec fermeté.

Le concile ayant une seconde fois délibéré, on le fit rentrer et il reparut avec le bâton qui était la marque de sa dignité. Un des légats romains lui ayant ordonné de quitter la crosse, il ne le fit point. C'était en effet une chose fort indécente qu'un simple député du saint siège osât, en présence de l'empereur, donner de tels ordres. On ne releva pas cette irrégularité, parceque le concile était composé des ennemis les plus déclarés de Photius, qui n'attendaient que ce signal pour prononcer l'anathème. Il fut donc anathématisé, lui-même présent, et envoyé en

exil. Photius , qui connaissait toute la légèreté des Grecs , ne se laissa point ébranler par des cris tumultueux et des malédictions aussi peu réfléchies que les acclamations faites si souvent en sa faveur. Un des évêques, dit-on, trempa la plume dans le calice pour signer le décret du concile , prenant ainsi le sang de J. C. à témoin de ce qu'il faisait dans cette occasion , et se dévouant au martyre pour résister à un prélat que ces fanatiques traitaient de magicien.

L'érudition et les talens de Photius lui nuisaient beaucoup dans l'esprit de ces hommes ignorans , qui , par cet acte de déposition et d'anathème, ne se proposaient pas tant de rendre justice aux vertus d'Ignace , que de satisfaire leur haine pour un homme qui les surpassait à tous égards. Basile, par déférence pour les patriarches , dit qu'il signerait après eux ; mais les légats romains lui firent sentir qu'il convenait à sa dignité qu'il signât le premier , et il le fit avec de l'encre couleur de pourpre. L'idée de ce prince , en voulant signer après les patriarches , était que le même honneur rendu aux sièges de son Empire et à celui de Rome confondit celui-ci avec les autres et ne lui laissât aucune supé-

riorité. Outre ces signatures, il y eut celles de cent et un évêques, qu'on avait choisis d'entre ceux qui ne devaient pas leur installation à Photius. L'esprit de parti régnait dans ce concile, comme dans celui qui l'avait précédé, les Grecs accoutumés aux factions ne pouvant plus être excités et remués que par de semblables ressorts. Si le patriarche Ignace réfléchissait sur ces animosités et ces haines personnelles qui agitaient les deux partis, il ne pouvait être flatté de l'attachement de ceux qui le reconnaissaient. Ce n'était pas l'esprit de l'évangile, ni l'amour de la vertu qui leur donnait cette constance, et il ne fallait pas en attendre des effets fort salutaires. Quand le chef d'un parti serait homme de bien, on ne doit pas en inférer que les plus zélés défenseurs de sa personne et de ses droits aient les mêmes vertus que lui. Photius n'avait pas moins d'amis que le vrai patriarche. Les prélats même les plus sages donnaient beaucoup plus aux idées de droit, d'office et dignité, qu'à celles de leurs fonctions pastorales. L'histoire ne nous fournit aucun témoignage sur la manière dont Ignace, après son rétablissement, s'acquitta des devoirs de sa charge ; nous savons seulement que ses vertus



firent si peu d'impression sur ses ennemis , qu'ils résistèrent pendant dix ans à toutes les avances qu'on leur fit pour les ramener à la communion de l'Eglise.

La bonne harmonie établie entre Rome et Constantinople , entre l'Eglise Grecque et la Latine , par la condamnation de Photius , fut troublée à l'occasion d'une dispute qui s'éleva dans le concile sur la question , de qui dépendraient les Bulgares quant au spirituel. Ils n'avaient pas reçu du pape Adrien les pasteurs que Bogoris , roi Bulgare , lui avait demandés , et que Photius , au contraire , à qui l'on s'était ensuite adressé , s'était pressé d'envoyer à cette nation. La dispute s'étant échauffée , les Grecs alléguèrent en faveur du siège de Constantinople , que ce pays était une province démembrée de l'Empire d'Orient , pendant que les légats romains faisaient valoir la suprématie de leur église , et disaient que les Bulgares avaient eu d'abord recours au pape. Ceux-là , offensés de la supériorité que s'arrogeait l'Eglise Romaine , répliquèrent : « Il ne convient pas à vous , qui , soumis aux Francs , ne reconnaissez pas la dignité de l'Empire , de vouloir faire des réglemens dans les Etats de l'empereur. La

**B**ulgarie , avant que les Grecs l'eussent perdue , avait des prêtres de cette nation ; et il est juste qu'après sa conversion elle rentre sous l'obéissance du patriarche de Constantinople , au diocèse duquel elle appartenait auparavant. »

Les députés , pressés par une réponse aussi précise , ne permirent pas qu'on allât aux suffrages , mais demandèrent qu'on attendit la décision du très-saint père Adrien II , qui ( quoique juge et partie en même temps ) réglerait cette affaire en dernier ressort. Si ces ecclésiastiques avaient été un peu plus sages , ils auraient senti l'indécence d'un pareil discours , tenu en présence de l'empereur , de sa cour , et de tout le concile. Le propre des esprits faibles est de ne pas savoir tenir un milieu entre la fermeté et la roideur , la constance et la modération. Le pape Nicolas I<sup>er</sup>. soutenait la cause de la justice en défendant Ignace , mais il ne fit jamais rien dire d'offensant par les légats. Il se rapprocha même des Grecs en envoyant une seconde députation à Constantinople , malgré le mauvais succès de la première. Adrien perdit , au contraire , l'occasion la plus favorable à la réunion des deux Eglises , par une querelle

qui tirait sa première origine de l'inattention de ce pontife. Photius ayant été plus prudent et plus prompt que le pape , les Latins voulurent regagner par de vaines bravades et des disputes ce qu'ils avaient perdu par leur négligence. Personne ne contestait aux papes les provinces d'Espagne et de Bretagne , depuis qu'elles avaient renoncé au paganisme et à l'arianisme , parceque ces deux pays avaient autrefois fait partie de l'Empire d'Occident. Le cas était exactement le même à l'égard de la Bulgarie , sur laquelle les empereurs d'Occident n'avaient jamais formé la moindre prétention , parcequ'elle confinait à la Thrace , où était le siège de l'Empire d'Orient. Il en est des privilèges et des titres comme des coutumes et des usages , qui sont décens dans un pays et déplacés dans un autre. On pouvait débiter impunément à Rome ce que la prudence ne permettait pas d'avancer à Constantinople.

Lorsque les prétentions, d'une puissance vont jusqu'à anéantir l'autorité et l'indépendance de l'Etat avec lequel elle traite , il convient qu'elle n'en fasse pas mention , dans un temps où elle paraît être en bonne intelligence avec cet Etat ; il ne faut pas déclarer

la guerre, lorsqu'on travaille à terminer un différend. La conduite des légats du pape fut aussi insensée que l'eût été celle des ambassadeurs d'un calife qui, auprès d'un roi chrétien, auraient fait valoir les droits que le vicaire de Mahomet prétendait avoir au gouvernement spirituel et temporel de toutes les nations. La faute des légats fut encore aggravée par l'ordre qu'ils eurent l'audace de donner au patriarche Ignace de céder la Bulgarie au pape, et de n'y envoyer aucun ecclésiastique, en lui reprochant les services que le saint siège lui avait rendus pour le rétablir. Le patriarche sut se contenir, sans déroger à sa dignité et sans blesser celle du siège de Rome. Il ne voulut pas lire les lettres du pontife qu'on lui présentait, pour ne pas être accusé de connivence et de bassesse par les Grecs, ou de désobéissance et d'ingratitude par les Latins. Il se contenta de dire, que son âge et son expérience ne lui permettaient pas d'ignorer ce qu'il devait au siège de Rome, et qu'il n'avait pas la faiblesse de vouloir commettre ce qu'il désapprouvait dans les autres. Cette réponse également exempte de flatterie et de présomption, de bassesse et de hauteur, ne l'engageait à rien.

et condamnait indirectement les légats. L'empereur eut de la peine à dissimuler son indignation contre ceux-ci.

Son éloignement pour les Latins se fortifia par la proposition que fit à Basile le pape Adrien d'un mariage du fils de cet empereur avec la fille de Louis II, empereur d'Occident. Après que les secrétaires de Basile eurent fait leur rapport au sujet de la lettre du pape, on effaça les vers qu'elle renfermait à la louange de Louis II, dans le style de ce temps-là, et où l'on touchait les prétentions des Latins à tout l'Empire, dont les Grecs possédaient encore diverses provinces. On les supprima aussi, lorsqu'on en fit la lecture dans le concile ; mais les légats se récrièrent sur cette omission et dirent qu'ils ne ratifieraient jamais les décrets du concile, à moins qu'on ne lût la lettre en entier. Il fut fort aisé aux Grecs de répondre de manière à leur fermer la bouche ; on releva l'imprudéce avec laquelle les Latins avaient confondu les intérêts de leur prince avec ceux du concile, où il ne devait être question que des louanges de Dieu, et non de vains panégyriques. Les légats n'ayant rien de raisonnable à répliquer, signèrent à la vérité les canons du concile, mais

sous la condition que le pape Adrien ne les désapprouverait pas.

Toute cette conduite était peu sensée et le choix des députés ne fit pas beaucoup d'honneur au pape , puisqu'au lieu de trouver des voies de conciliation et de sages tempéramens , ils ne firent qu'aigrir les esprits et les porter à une rupture. On présume qu'Adrien était d'un caractère vain et présomptueux , lorsque l'on voit les députés jouer , pour ne pas encourir sa disgrâce , un rôle qui ne pouvait que les perdre dans l'esprit des Grecs. L'empereur ne pouvant plus supporter le ton de hauteur que prenaient ces ecclésiastiques , s'emporta contr'eux , et envoya une ambassade à Louis II , pour exiger de ce prince qu'il s'abstint de toute prétention à la dignité impériale. Aucun empereur de Constantinople n'avait osé se déclarer aussi ouvertement et demander de pareilles choses. Pendant les règnes de Charles et de Louis le Débonnaire , qui avec l'Empire avaient possédé tous les Etats des Francs , la cour de Constantinople s'était contentée de protester contre le titre d'empereur que prenaient ces princes ; mais on ne s'était pas avancé jusqu'à prétendre formellement qu'ils renonçassent à la dignité

impériale. C'est que Louis II, qui ne possédait que l'Italie et quelques contrées adjacentes , n'était pas plus considéré par les empereurs de Constantinople , que ne l'avaient été les anciens rois Lombards et Ostrogoths. On ne pouvait s'attendre à une réponse satisfaisante de la part de Louis II. Vouloir qu'une puissance renonce à des titres qu'elle a reçus de ses ancêtres et qui font toute sa gloire , c'est une chimère qui n'aboutit qu'à prouver la mésintelligence des princes qui font et auxquels on fait de semblables propositions. On était si mécontent à Constantinople de Louis II, du pape , des légats et de tous les Latins , que l'on rompit les négociations au sujet du mariage dont il a été parlé ci-dessus. La conduite équivoque qu'avaient tenue les légats , fit conclure à l'empereur qu'ils n'avaient pas agi de bonne foi et qu'on ne pouvait nullement faire fond sur leur signature.

Les Latins regardant les Grecs comme des schismatiques , on ne pouvait point se fier aux sentimens favorables qu'ils témoignaient pour le patriarche rétabli , parcequ'il refusait de se soumettre aux décrets du pape dans tout ce qui concernait les droits attachés à sa dignité.

dignité. Ainsi l'empereur , pour ne pas être le jouet des Latins, ni leur rien laisser qui pût servir à autoriser leurs prétentions exorbitantes , fit d'abord enlever les signatures que les légats avaient reçues de sa part ; cependant ensuite , importuné par leurs cris et leurs plaintes , il consentit à leur rendre ces pièces justificatives. On les renvoya, sans leur rendre les honneurs accoutumés , et en les pressant de s'embarquer sur un vaisseau marchand qui faisait voile pour l'Italie et qui fut pris par des pirates. Le chef de ces corsaires les retint long-temps en captivité. Le patriarche Ignace envoya aussitôt de sa propre autorité un prêtre , nommé Théophylacte , pour gouverner les églises de Bulgarie en qualité de métropolitain ; ce qui , aussi bien que le peu d'égards qu'on avait eus pour ses légats , offensa le pape au point qu'il écrivit une lettre fort aigre et pleine de reproches à l'empereur et au patriarche. Pour arrêter celui-ci dans ses entreprises , il disait qu'il n'aurait pas communion avec les partisans de Photius , pourvu qu'on ne lui donnât point de nouveaux sujets de plaintes , parce qu'il ne convenait pas au saint siège d'abuser



des décrets des conciles et d'agir contre leur teneur expresse.

Ce fut ainsi qu'Adrien II perdit par sa hauteur et par ses imprudences l'occasion la plus favorable de rétablir l'union entre les Grecs et les Latins, qui depuis la malheureuse issue de ce concile furent beaucoup plus divisés et plus ennemis qu'ils n'avaient jamais été. Le prudent pape Nicolas I<sup>er</sup>. fut forcé de rompre avec les Grecs, au lieu qu'Adrien II s'y porta dans un temps où tout concourait à remettre les deux Eglises en bonne intelligence. Le premier ne fut brouillé qu'avec un patriarche intrus et schismatique ; mais celui-ci ne sut pas maintenir la paix avec un patriarche pieux, légitime et universellement reconnu. L'un fit tous ses efforts pour gagner les Grecs et pour se conserver un puissant parti dans l'Empire d'Orient, pendant que l'autre ne négligea rien pour aliéner l'esprit de l'empereur, très-bien disposé d'abord, pour aigrir le patriarche le plus doux et le plus patient qu'il y eût jamais eu ; et pour indisposer la cour et le clergé. C'est donc du pontificat d'Adrien II qu'il faut dater le schisme ; il sacrifia la paix de l'Eglise à de vaines prétentions sur la Bulgarie,

et mécontenta tout le monde sans le moindre fruit.

Les esprits étant ainsi disposés, il n'est pas étonnant qu'à la mort du patriarche Ignace arrivée dix ans après son rétablissement, en 879, Photius soit remonté sur le trône patriarcal de Constantinople. Les maximes de ce prélat, tant à l'égard des Latins qu'au sujet de la Bulgarie, ayant été suivies dans l'intervalle du temps qui s'était écoulé depuis sa première déposition jusqu'à la mort de son prédécesseur, et son parti s'étant fort accru par l'idée d'indépendance qu'il avait maintenue contre les Latins, et dont l'empereur n'avait pas dessein de se départir, Basile trouva à propos de permettre la convocation d'un concile à Constantinople, où trois cent quatre-vingt-trois évêques rétablirent Photius. Il y a toute apparence qu'un homme aussi accoutumé au manège de la cour aura trouvé des moyens de vaincre l'aversion de l'empereur et de se concilier sa bienveillance. Un homme doué de grands talens, et soutenu par un puissant parti, était toujours le maître de fixer sur lui l'attention d'un empereur qui, ayant de grandes révolutions à craindre, devait s'efforcer d'unir à sa personne et à sa maison les divers partis

de l'Empire. Si la première élection de Photius fut illégale, la seconde cessa de l'être, puisqu'elle se fit après la mort d'Ignace. On avait d'ailleurs bien des obligations à ce prélat, capable de concevoir de grands desseins et de les exécuter, et l'on était disposé à lui pardonner la voie irrégulière qui l'avait fait parvenir d'abord au patriarcat, en faveur de l'extension des privilèges et de la juridiction de l'Eglise, qu'il avait maintenus avec toute la vigueur et la sagesse convenable contre les Latins, haïs et détestés universellement depuis leurs mauvais procédés dans le concile de Constantinople en 869.

Malgré cette aliénation des esprits et la déférence qu'on avait pour les maximes du patriarche Photius, le pape Etienne V réussit encore une fois à réunir les Eglises Latine et Grecque pour le déposer une seconde fois en 887, dans la première année du règne de l'empereur Léon le Philosophe, fils et successeur de Basile de Macédoine. Photius soutenait le moine Sandabarénus, qui avait été premier ministre et favori du défunt empereur, et qu'on accusait d'avoir contribué à priver Léon de sa liberté pendant sept ans. Ce prince ne rentra dans les bonnes grâces de son père que peu

de temps avant la mort de Basile. Comme il imputait tous les malheurs qu'il avait essuyés, aux suggestions de Sandabarénus et de sa faction, dans laquelle était engagé le patriarche Photius, l'ami, le confident et le conseiller du ministre, il se vengea de ses ennemis aussitôt qu'il fut monté sur le trône. Il déposa le patriarche et le relégua dans un monastère pour y faire pénitence. Il établit une commission pour examiner la conduite de Sandabarénus et celle de Photius. Ils furent accusés du crime de lèse-majesté, et d'avoir voulu exclure de la succession l'empereur régnant.

Quoiqu'on ne pût pas les convaincre, Léon ne laissa pas de sacrifier à son ressentiment le trop puissant ministre et favori de son père; il le fit battre de verges et priver de la vue. Pour l'intrigant Photius, ses trames avaient été si finement ourdies qu'on pouvait encore moins prouver avec certitude qu'il eût conjuré contre l'empereur. Après tant d'alternatives de bonne et de mauvaise fortune, après que cet habile homme eût fait jouer une infinité de ressorts pour recouvrer la dignité patriarchale et pour s'y maintenir, il alla finir ses jours dans un monastère. Favori des empereurs Michel et Basile I, il exerça une auto-

rité civile et ecclésiastique supérieure à celle des patriarches précédens. Souple et caressant , il sut gagner la faveur du César Bardas , du César Basile et de Sandabarénus ; mais jamais ecclésiastique ne régna ensuite avec plus de hauteur et ne fut plus dur envers ceux qui lui avaient été opposés. S'il fut le Mécène de tous les gens de lettres de l'Empire , il devint d'un autre côté le tyran et le persécuteur le plus cruel de tous les partisans de son prédécesseur. Il réunit les bonnes et les mauvaises qualités d'un homme éclairé qui se livre à l'ambition la plus effrénée. Comme il n'avait jamais étudié dans le dessein de corriger ses mœurs et son caractère , il se servit de ses lumières et de la pénétration de son esprit pour inventer et pour arranger en quelque sorte systématiquement les moyens de parvenir à une grande fortune , et de hâter son élévation. La passion de l'empereur pour les sciences et les lettres l'engagea , suivant les apparences , à mitiger la sentence prononcée contre Photius , dont il estimait la vaste érudition.

Ce prince porta son indignation contre Sandabarénus , et son ressentiment contre son propre père , jusqu'à donner des témoignages publics de respect à la mémoire de l'empereur

Michel, dont il fit exhumer le corps ; avec les princes ses frères il accompagna le convoi jusqu'à l'église des Saints Apôtres où étaient les tombeaux des empereurs. Les vues de Léon le Philosophe ne furent pas dans cette occasion aussi pures que celles de l'empereur Théophile , lorsqu'il résolut de punir les assassins de Léon d'Arménie , quoique leur crime eût procuré le trône et la succession à l'Empire à Michel le Bègue son père. Ce fils bien né , en exerçant la justice contre des coupables , épargna la mémoire de son père. La passion seule put porter Léon à mettre tant d'appareil dans une cérémonie flétrissante. Théophile ne prétendait point au nom de Philosophe , et fut cependant plus philosophe que Léon , qui n'avait pas assez de grandeur d'âme pour pardonner à son père la sévérité dont il avait usé à son égard , quoique d'un autre côté il se fût réconcilié avec lui et en eût reçu l'Empire. La même haine dicta la sentence cruelle qu'il prononça contre Sandabarénus. Le sort de ce dernier fut peu différent de celui du cardinal Caraffa , qui , pour de plus grands forfaits encore , fut étranglé par les ordres du pape Pie IV , successeur de son oncle Paul IV ; mais là un étranger punissait sévèrement les crimes

du ministre qui l'avait précédé ; ici un fils s'en prend à celui de son père de tous les maux qu'il a soufferts.

Un trait de prudence bien louable dans la conduite de Léon, fut de nommer au patriarchat son propre frère Etienne, *Syncellus* ou coadjuteur et successeur immédiat du patriarche, qu'on appelait *Protosyncellus*, lorsque plusieurs participaient à cette dignité. Photius avait porté à un si haut degré son autorité, qu'il était comme le pape de l'Eglise d'Orient et qu'il exerçait sous le nom d'Œcuménique tous les droits du souverain sacerdoce. Sa cour était une image de celle de l'empereur, le chef temporel de l'Etat, comme il en était le chef spirituel. Il importait donc à l'empereur que cet office éminent fût occupé par un homme intéressé par sa naissance et son extraction à ne pas porter trop loin ses prétentions. Le pape Etienne V prit part à cette grande révolution ; il envoya à deux reprises des légats à Constantinople pour apprendre ce qui s'y était passé et pour savoir si le parti de Photius était entièrement abattu.

La nouvelle que ce patriarche avait été déposé par les suffrages de l'Eglise Grecque,

ne pouvait que lui être fort agréable, l'Eglise Romaine se trouvant ainsi délivrée du plus grand ennemi qu'elle eût jamais eu. Photius en était venu jusqu'à engager l'empereur Basile I<sup>er</sup>. à écrire en 886 des lettres fort injurieuses pour le saint siège. Le schisme ne laissa pas de subsister après sa déposition, les Grecs ne voulant pas céder aux Latins, ni renoncer à la qualité d'*Œcumenicus* ou d'Universel, que prit Etienne, prince du sang impérial et successeur de Photius. De grandes prétentions ne s'éteignent pas avec celui qui le premier les a formées et fait valoir. On distingue soigneusement des actes publics, des relations privées et personnelles de l'auteur d'un changement considérable soit dans l'Eglise soit dans l'Etat. On rejeta la personne de Photius, mais l'on conserva son plan, qui fut celui de tous les empereurs et de tous les patriarches qui furent en état de le suivre. Quoique l'auteur de la hiérarchie grecque fût tombé en disgrâce, son ouvrage, qui intéressait la gloire et la dignité de l'Empire Grec, ne laissa pas de subsister, de même que le système hiérarchique de Henri VIII, roi d'Angleterre, ne fut pas



( 138 )

renversé par le supplice de Cromwel , le conseiller et le favori de son maître , et celui qui avait le plus travaillé à la suppression des couvens et à la destruction de l'autorité pontificale en Angleterre.

---

PLAN RAISONNÉ  
D'UNE HISTOIRE UNIVERSELLE  
ET DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE,  
DEPUIS CHARLEMAGNE JUSQU'EN 1740 (1);  
*Par M. WEGUELIN.*

---

UN des premiers devoirs de l'historien, c'est de constater les faits, de combiner les plus remarquables avec leurs causes politiques ou morales, et de se conformer encore à l'ordre successif des événemens, s'il ne veut pas interrompre le fil de sa narration.

C'est par les diplômes surtout qu'on peut constater les faits; ils sont pour l'historien des documens censés être écrits sur le papier timbré des nations: il met en œuvre les preuves

(1) Acad. de Berlin.

que lui fournit la diplomatie ; c'est elle qui décide des points contestés , en consultant surtout l'accord et la conformité qu'il y a entre les matières et le système des causes locales.

Un recueil de diplômes est pour une histoire universelle , ce qu'un cabinet de médailles est pour une histoire particulière : on consulte ces précieux monumens de l'antiquité dans les cas graves qu'il est bon de discuter ; on y renvoie le lecteur toutes les fois qu'il s'agit d'éclaircir les formalités d'usage ; car les nations ne se peignent jamais avec plus de force et d'énergie, que dans les congrès et dans les actes de paix , de trêves ou d'alliances qui y ont été dressés : aussi est-ce surtout d'après l'uniformité des actes publics qu'on doit déterminer la durée des époques des nations.

Cependant l'art de déchiffrer ces pièces authentiques ne conduira jamais à une connaissance réfléchie des causes qui les ont produites ; chacun de ces instrumens publics suppose une enchaîure d'événemens qui l'ont fait naître , et dont l'historien doit faire une énumération complète. On voit que nous ne parlons ici que des causes purement historiques , de celles qui ont pour principe le sort des batailles ; nous ne prétendons pas y com-

prendre les règles de la tactique , vu que ces règles ne peuvent être bien appliquées à l'histoire que par des militaires. L'ordre universel des choses ne doit pas non plus entrer dans nos considérations ; car quoique la métaphysique prétende expliquer par le secours de cet ordre universel , une infinité d'événemens qu'on attribue communément au hasard , ce serait néanmoins un grande absurdité que de vouloir concilier les faits variables de l'histoire , avec les principes invariables et transcendans de la philosophie. Ce n'est que dans des faits antérieurs que l'historien doit aller puiser l'explication des événemens qu'il est occupé à combiner ; bien plus , en remontant jusqu'aux principes mêmes de toutes les connaissances historiques , on trouvera que bien loin d'être des idées simples , ces principes ne sont que des idées collectives , formées par l'assemblage des causes occasionnelles qui ont produit les origines des peuples et des nations. Cette observation suffit pour faire sentir une autre vérité , également importante ; c'est que la logique de l'histoire est bien différente de la logique ordinaire ; car sans apprendre à faire des raisonnemens abstraits , elle se réduit à *l'analogie* et à *l'induction*.

L'analogie historique n'est autre chose que l'art de saisir la ressemblance des faits ; mais les faits se ressemblent, ou par les agens qui les ont produits , ou par l'action même de ces agens. La première de ces deux sortes de ressemblances se rapporte entièrement aux qualités des agens ; et comme les qualités de ceux-ci sont la cause ordinaire de leurs bons et de leurs mauvais succès , les parallèles relatifs aux personnes ne peuvent concerner que des événemens qui appartiennent à la psychologie et à la morale. Les ressemblances de la seconde espèce, sont celles qui ne portent que sur les actions ; or , les actions tendent à produire de certains effets qui , par cela même qu'ils sont semblables, établissent et prouvent la ressemblance des forces qui ont été mises en action pour les produire. Si vous voulez bien connaître l'ordre et la constitution d'un Etat , rien ne vous sera plus avantageux que d'avoir la mesure de ses forces publiques. Il est donc du ressort de la politique de s'attacher aux parallèles des effets , c'est-à-dire , de rechercher les ressemblances qui ne portent que sur les actions. Ainsi , je suppose que je veuille comparer les caractères d'Alexandre , d'Auguste , de Ti-

bère, de Charlemagne, à ceux de César, de Louis XIV, de Louis XI, d'Otton-le-Grand; je ne dois suivre alors que les règles de l'analogie morale, c'est-à-dire, de l'analogie des causes. Mais si je veux mettre en parallèle le gouvernement des Francs ou des Polonais, ou des républiques confédérées d'Italie, avec celui des Saxons, ou des Hongrois, ou des villes anséatiques d'Allemagne; en ce cas je dois uniquement m'attacher à l'analogie politique, qui est celle des effets.

Pour saisir les phénomènes de la première espèce, ceux qui appartiennent aux mœurs, il suffit d'avoir l'esprit d'observation; mais pour distinguer et mettre à profit les phénomènes qui sont du ressort de la politique, il faut à l'esprit d'observation joindre celui de combinaison; il faut savoir tirer de plusieurs faits semblables, comme d'autant de prémisses, des conséquences vraies et lumineuses; manière de raisonner que l'on nomme *Induction historique*. Plus on a de faits combinés ensemble, plus aussi les conséquences sont générales, et plus elles ont l'air scientifiques; mais il faut bien se garder de rendre ces raisonnemens trop universels. Il n'est qu'un moyen d'éviter cet écueil, c'est de mettre un

rapport exact entre le nombre , l'ordre et les qualités des faits qui entrent dans les prémisses et le nombre , l'ordre et les qualités des faits qu'on veut en inférer. Au reste , toutes les maximes de législation et de politique ne sont que des résultats de semblables opérations , ne sont , en un mot , que des conséquences d'inductions historiques. Par exemple , une marque indubitable de la bonne constitution d'une monarchie , c'est , dit-on , lorsque les droits de la noblesse , du clergé et du tiers état n'y sont point en opposition directe avec la puissance exécutive qui est entre les mains du monarque. Cette maxime , quoique très-générale , n'est cependant que le résultat d'un grand nombre de faits semblables , que l'on a tirés de l'histoire des États monarchiques , et qu'on a unis par la voie de l'*induction*.

Quelque talent , quelque goût que l'historien se sente pour cette partie de la logique historique , il ne faut pas qu'il s'y livre trop : une bonne histoire n'est pas tant celle qui abonde en maximes , que celle qui fournit d'amples matériaux à l'amateur de ces sortes de résultats politiques. Ce n'est pas en législateur , c'est plutôt en notaire qu'il faut écrire les

les faits des nations, d'autant plus qu'il est difficile de s'attacher à ramener tous les faits à des sentences, sans embrasser quelque parti, sans chercher souvent à éblouir son lecteur, et sans donner dans le goût de ceux qui sacrifient l'intérêt de la vérité à l'ornement de leur ouvrage. Les agrémens propres à un ouvrage historique doivent naître du fond même de l'histoire ; ce serait la dégrader que de lui prêter des ornemens étrangers : que l'historien soit bien rempli de sa matière, bien pénétré de son sujet, il tracera les caractères des princes comme s'il avait été dans leur confidence, il décrira les mœurs des peuples, comme s'il était né et s'il eut vécu parmi eux.

Pour être en état de bien écrire l'histoire, il faut non-seulement avoir fait de grandes études, mais il faut encore les avoir faites dans un certain ordre. L'histoire de l'homme individuel doit être le premier objet de ces études ; celle du lien social des peuples particuliers doit venir ensuite ; et ce n'est qu'après avoir bien saisi l'esprit d'un grand nombre de ces sociétés nationales qu'on peut, guidé par tout ce qu'on y a trouvé d'uniforme, s'élever jusqu'à l'histoire du genre humain. On peut dire à cet égard que, dans l'étude de l'histoire politique,



on doit suivre la marche de l'histoire naturelle : le curieux ramasse des raretés , le naturaliste les classifie , et le physicien subordonne ces classes aux lois universelles de la nature. Dans l'histoire politique , les mémoires des hommes publics tiennent la place des raretés , les histoires particulières des peuples nous représentent les classifications des minéraux et des végétaux ; enfin , le code universel des nations ressemble au système universel des corps. Cependant l'historien a un grand avantage sur le physicien ; car il faut que ce dernier imagine les caractères distinctifs des corps dont il a à parler , au lieu que la différence des peuples est nettement établie par les faits ; d'ailleurs , les lois du monde moral nous sont plus intimement connues que les lois du monde physique ; de sorte qu'il est bien plus facile de porter un jugement certain sur les actions extraordinaires des hommes , que sur les phénomènes singuliers des corps ; et l'on sait beaucoup mieux déterminer ce qui répugne à l'humanité , qu'on ne pourrait indiquer ce qui fait exception au système des lois naturelles qui appartiennent à la physique.

Pour peindre le génie des siècles qui nous ont précédés , nous trouvons des secours pré-

cieux dans la recherche et l'examen des opinions qui ont été successivement les plus répandues généralement en Europe ; car les opinions n'étant que la suite de quelque'un des sentimens primitifs de l'homme, par exemple, du sentiment de la crainte, de celui de la force, de la défense ou de l'industrie, elles deviennent autant de traits caractéristiques des temps où elles ont dominé. Ainsi, en observant une chose avérée par l'histoire de tout l'Occident, savoir, que l'Europe a successivement passé d'une législation barbare à un gouvernement féodal et hiérarchique, et ensuite à une union confédérative, politique et militaire ; on trouvera, en même temps, que cet ordre a été en quelque sorte prescrit par la nature des choses. Les Francs, les Bourguignons, les Goths et les Lombards, tous peuples libres, puissans et féroces, ne subirent le joug des lois que par nécessité : mais il faut remarquer qu'un état de contrainte ne peut durer que par la continuité des actes de la puissance coactive ; ainsi, dès que l'autorité des monarques vint à s'affaiblir, à tomber chez les peuples dont nous parlons, l'autorité des grands ne manqua pas de s'établir sur la fausse interprétation, ou plutôt sur les débris des lois, qui perdirent

peu à peu leur ancienne vigueur; et finirent par n'avoir plus de force. Ce fut donc à leur défaut que la religion vint au secours de ces Etats anarchiques, et que les censures, ainsi que les canons de l'Eglise, prenant la place des raisons d'état, furent, pour ainsi dire, les garans et souvent la cause des trêves que faisaient entre eux les souverains. Mais la puissance étant ainsi divisée, il était facile d'en secouer le joug et de s'y soustraire entièrement : c'est ce que sentirent surtout plusieurs villes qui, enhardies par la force qu'elles tiraient de leur industrie et de leur commerce, firent des confédérations particulières. Ainsi l'on vit la puissance se diviser toujours davantage, et les sociétés particulières se séparer d'intérêt des autres sociétés avec lesquelles elles avaient été précédemment unies ; ce furent enfin ces mêmes circonstances qui firent sentir aux princes la nécessité d'établir un droit public, que chacun d'eux a combiné dans la suite avec ses forces exécutrices.

Cette chaîne de variations politiques fixe le nombre et détermine la durée des véritables époques de l'histoire de l'Europe entière, puisqu'il n'est aucune de ces mêmes époques que

l'on ne doit regarder comme un système , dont l'influence s'est étendue sur tous les Etats européens , selon les modifications qu'ont dû y apporter la nature du sol , le caractère des habitans et l'intérêt de chaque nation. On voit combien il est nécessaire de bien distinguer l'origine , la décadence et les variations de chacune de ces époques , les seules qui tiennent au système des événemens ; car , à moins que de saisir ces combinaisons de leur totalité , il ne sera pas possible de faire une histoire générale qui soit réfléchie , puisque les phénomènes du monde n'obtiennent une évidence , et ne parviennent à une utilité marquée , que par leur union réciproque ; de même que les observations célestes ne sont devenues importantes et lumineuses qu'après avoir été rapportées au système planétaire.

Je suppose qu'on ait à écrire l'histoire des monnaies ; ne faudra-t-il pas commencer par établir des mesures fixes , des rapports invariables du marc d'or et du marc d'argent ? De même il faut , dans l'histoire , des déterminations générales , des points de repos qui donnent la division la plus convenable de tout l'ouvrage , qui répandent le plus de lumières sur toutes

les parties, et qui soient les plus propres à servir de termes de comparaison pour tous les événemens de la même espèce.

Est-il nécessaire, après cela, d'avertir que par le terme d'*époque*, je n'entends pas ces points historiques d'où l'on commence à parcourir une certaine liste de monarques ? Ces sortes d'époques ne tenant qu'aux dynasties, n'influent que sur l'histoire particulière d'une nation : elles ne répandent pas assez de lumières sur la succession des faits considérés comme appartenans à l'histoire particulière. Dans cette dernière espèce d'ouvrage, une vraie époque, semblable à une *notion directrice*, doit montrer et fixer l'origine des révolutions générales, et le terme où elles ont abouti. Mais les révolutions ne sont que les suites des fermentations qui les ont précédées ; ainsi, s'attacher uniquement à celles-là, c'est s'exposer à n'avoir que la superficie des choses ; à la vérité, on donnera toujours les faits, mais ces faits ne seront jamais avec leurs causes. Parmi ces causes, il en est qui différencient les faits les plus semblables par des nuances, des gradations particulières : on peut les nommer *causes* ou *raisons individuelles*, parce qu'en effet elles tiennent aux circonstances du

moment, du lieu, ou de la personne ; or, il est essentiel d'exposer ces sortes de causes dans l'ordre de leur succession : rien de plus lumineux qu'un recueil d'observations historiques justes et liées par un seul principe, et nous servant de guide dans la route ténébreuse des siècles.

L'historien peut se faire une méthode qui soit pour lui comme le secret de l'art ; elle consiste à présenter à l'esprit la solution de problèmes relatifs à l'histoire universelle : en voici quelques exemples.

*Premier problème.* Les conquêtes faites par les peuples de l'Orient et du Nord, et les faits qui les constatent étant bien connus, déterminer par le fil des événemens quelle a dû être la forme de la législation de ces peuples et la constitution de leur gouvernement.

*Second problème.* L'abaissement de la maison de Charlemagne étant posé en fait, trouver l'origine, l'accroissement et les modifications différentes du système féodal.

*Troisième problème.* Les effets immédiats de la donation faite au saint siège par Pepin et Charlemagne étant reconnus, autrement l'état du saint siège, en ces temps-là, étant donné,

fixer historiquement l'étendue et la force du système hiérarchique.

*Quatrième problème.* Connaissant les croisades, et les guerres des grands et petits vassaux, décrire l'origine et les progrès du système confédératif.

*Cinquième problème.* Les événemens qui accompagnèrent les règnes de Louis XI, de Ferdinand le Catholique, et de Charles-Quint étant présumés, donner une vraie idée du droit public qui s'établit alors en Europe.

*Sixième problème.* Enfin, les divers actes de ce droit politique étant bien éclaircis, trouver le moment d'où l'on peut dater le système militaire.

Pour résoudre ces problèmes, on décompose, à la vérité, la vaste machine de l'histoire universelle; mais en la décomposant, on suit scrupuleusement l'ordre primitif des parties qui concourent à la former; en second lieu, on ne décompose point à l'infini; et quoique les parties principales paraissent séparées les unes des autres, chacune d'elles cependant reste toujours dans son entier; de sorte qu'on peut ensuite les remettre à leur place, sans

que la symétrie du corps historique en puisse souffrir.

On trouve en Europe trois nations, dont l'histoire ne paraît pas suivre avec exactitude l'ordre et le plan de ces problèmes : ce sont l'Allemagne, le Nord et les Etats d'origine Slave. Le corps germanique, composé de trois sortes d'Etats, présente aussi trois espèces d'histoires, celles des seigneurs, des prélats et des villes. La confédération de ces trois ordres, qui se maintiennent par l'autorité judiciaire de l'empereur, nous retrace la constitution à laquelle tendaient tous les Etats de l'Occident, constitution qui s'est conservée jusqu'à nos jours, pendant qu'on a vu tomber en ruine les constitutions féodales de la plupart des autres royaumes de l'Europe.

L'histoire ne connaissant point l'origine des habitans du Nord, des Suédois et des Danois, est obligée de les considérer comme séparés des nations germaniques. L'histoire de ces deux peuples ne présente au reste que deux problèmes importans, leur union et leur séparation. Le premier se réduit à cette question : l'état paisible du Dannemarck, de la Norvège et de la Suède étant connu, quels ont été les préparatifs, les causes prochaines et éloignées de



l'union de Colmar ? Le second problème peut être conçu en ces termes : l'union de Colmar étant dissoute , développer historiquement les raisons tant extérieures qu'intérieures qui ont contribué à séparer les intérêts des deux nations du Nord.

Les trois Etats d'origine slavonne conviennent, en ce que l'ordre des nobles , tant spirituels que temporels , y a toujours prédominé ; or, comme il y a plus de zèle dans un ordre de l'Etat, lorsqu'il est seul chargé de défendre les droits de la nation, que lorsque ce privilège appartient à plusieurs ordres de différentes espèces , c'est de cette circonstance caractéristique qu'il faut inférer les révolutions fréquentes qui ont agité la Pologne , la Hongrie et la Bohême.

La Pologne ayant conservé sa constitution ordinaire jusque bien avant dans le 18<sup>e</sup>. siècle , elle ne peut entrer dans l'histoire universelle et diplomatique , que par rapport aux efforts que les Polonais ont faits pour établir un empire féodal sur les provinces limitrophes de leur patrie ; d'où les deux problèmes suivans : 1<sup>o</sup>. la jonction des palatinats de Pologne et de Lithuanie étant connue , faire une énumération historique des causes qui ont acquis à cet

Etat un empire féodal sur les provinces situées vers l'ouest, le nord et le midi de ce pays ; 2°. les changemens introduits dans le système du nord étant donnés, faire l'histoire de la perte que firent les Polonais de la plupart des grands fiefs de la couronne.

L'histoire de la Hongrie et de la Bohême, quoique semblable à celle de la Pologne par l'incorporation féodale des provinces adjacentes, en diffère pourtant en un point capital, en ce que l'élection des rois n'y a pas lieu ; et l'on peut comprendre l'histoire moderne de ces deux pays sous la forme du problème suivant : la jonction des pays annexés à la Hongrie et à la Bohême étant connue, rédiger en ordre historique les événemens qui ont procuré à la maison d'Autriche la possession paisible de ces Etats.

De tous les Etats de l'Europe, l'Italie est le seul où l'on retrouve l'ancien gouvernement hiérarchique, féodal et confédératif ; elle semble faire une exception à notre système, ou plutôt elle en montre le modèle et le correctif : c'est ce pays qui a donné comme la première impulsion à tous les systèmes politiques qui se sont succédés en Europe ; et c'est là aussi que ces systèmes ont eu la succession la plus ré-

glée. Théodoric, roi des Ostrogoths et maître de l'Italie, fut le premier de tous les rois barbares qui donna une législation différente de celle des Romains; de sorte que l'usage des fiefs s'introduisit et fut autorisé chez les Italiens, du temps même des Ostrogoths. En second lieu, Rome fut le centre de la hiérarchie; et enfin les villes de la Lombardie, de l'Etrurie et de la Romagne donnèrent l'exemple des confédérations à toutes les nations de l'Europe. La politique se répandit de l'Italie dans toutes les cours des souverains; et la partie supérieure de ces belles contrées fut le théâtre des guerres les plus opiniâtres que nous ayons eues, et dans lesquelles une partie des nations européennes aient le plus souvent essayé leurs forces militaires; de sorte que ce pays, qui renferme des gouvernemens monarchiques, hiérarchiques et confédératifs, est, à tous égards, le pays de l'Europe dont l'histoire est la plus curieuse et la plus instructive, comme la plus difficile à saisir. Dans les autres pays on a des *données*, qui aident à résoudre les problèmes qu'on y rencontre; mais dans l'histoire de l'Italie, c'est des observations morales et politiques que l'on doit tirer l'origine de toutes les révolutions remar-

quables qui s'y sont faites. On peut dire , en quelque sorte , que les grands changemens qui sont arrivés en Europe , doivent être attribués aux qualités et aux talens des pontifes , des princes , des magistrats , ou des citoyens de l'Italie ; et si , dans la suite , la déesse de la guerre a quitté ce séjour , il semble que , pour consoler les Italiens , elle ait voulu leur laisser le génie des arts : aussi les républiques d'Italie ont pu servir de modèles à tous les peuples libres qui sont placés sur les frontières de quelques grands Etats , et dont le gouvernement est un reste de l'ancien système confédératif.

Tous ces systèmes politiques dont se forment les époques mémorables de l'histoire universelle de l'Europe , ne se sont établis et soutenus qu'à l'aide de certains liens particuliers , tels que les lois , les usages et les mœurs , la religion , le commerce , les sciences , les arts , les lettres et le droit public : il n'est aucun de ces objets qui n'ait successivement obtenu une sorte d'empire en Europe.

Si un homme libre ne se soumet aux lois qu'il juge nécessaires au maintien de ses privilèges et à la conservation de ses domaines ; s'il ne donne son consentement à un code

public que pour se prémunir contre les attaques de ses égaux, et se mettre en sûreté contre les révoltes de ses inférieurs ; il s'ensuit qu'on doit retrouver dans la législation d'un peuple des indices certains de sa position et de ses intérêts dans le temps que cette législation a été formée. Un mot sur les lois des Francs-Saliens, des Ripuariens, des Allemands, des Bourguignons, Bojoariens, Saxons, Lombards et Visigoths, nous convaincra de la vérité de cette observation.

Toutes les lois que s'imposa le Franc-Salien, sont conformes à l'esprit d'un gouvernement monarchique : c'est que ce peuple avait besoin de ce gouvernement imposant pour intimider les Romains et retenir l'audace des nationaux, esprits remuans et féroces. Le Ripuarien, placé entre les bords de l'Escaut, de la Moselle et de la Meuse, et par-là confiné sur les frontières d'un vaste Etat monarchique, fit des lois tendantes à se ménager l'amitié et la confiance des nations voisines. Les Allemands, assujettis aux Francs, n'eurent que des lois dictées par le despotisme ; que des lois aussi rigoureuses dans la décision des affaires entre les particuliers, que sévères dans les points qui concernaient le

gouvernement. Les lois des Bojoariens, pour maintenir cette nation qui avait de puissans voisins, renforcèrent l'autorité des ducs. Les Bourguignons, qui ne pouvaient se soutenir sur les frontières des Francs, que par la rigueur d'une police exacte, eurent des lois sévères pour les nationaux, et des réglemens beaucoup plus doux pour les étrangers qui vivaient au milieu d'eux. Les lois pénales des Saxons nous retracent les peines qu'avait coûtées aux monarques des Francs la réduction de ce peuple ; peines semblables à celles que l'Eglise décerne contre les relaps et les renégats ; ces lois ne sont que pénales. Celles des Lombards, peuple placé et resserré entre les Francs et les Grecs, respirent la jalousie et la défiance d'une nation qui, pour faire face partout, est obligée de s'unir de la manière la plus intime. Enfin, les rois des Visigoths étant, au contraire, possesseurs paisibles de tout un pays, se proposèrent de donner des mœurs à leurs peuples, et pour cela formèrent un système complet de législation civile.

Cherchons l'esprit des lois dans l'histoire des opinions publiques ; mais si l'on veut bien connaître l'Empire de ces opinions, et des intérêts auxquels elles ont servi de base et de

fondement, il faut s'attacher surtout à l'examen des actes les plus absolus , les plus libres de l'homme.

La législation a changé de face aussi souvent qu'un nouveau système a prévalu. Ainsi les différentes époques de l'histoire des lois ne sont pas difficiles à saisir. Les coutumes des peuples libres avaient d'abord été changées en lois ; dans la suite , les lois furent changées en coutumes , et de législation nationale , elles prirent la forme de droit coutumier , après que les intérêts des nobles les eurent portés à démembrer les Etats monarchiques. De là tant de Codes discordans , parmi lesquels la politique ne put établir une sorte d'unité , que par le secours des canons de l'Eglise. Le droit romain venant ensuite à reparaître avec l'aurore des lettres , les villes se mirent à faire des lois municipales. Enfin , après le nouveau droit public établi entre les souverains de l'Europe , on fit entrer tous ces Codes particuliers dans un Code universel , qu'on adapta à l'intérêt du prince et à celui du corps national.

Les usages sont antérieurs aux lois , parce que nous contractons des habitudes avant de réfléchir ; de plus , on conserve la teinte de ces derniers plus long-temps que celle des premières :

nières : voilà pourquoi les usages tiennent lieu quelquefois de lois. Quand ils sont abolis, les termes qui les représentaient tombent et s'avilissent avec eux. Il en est de ces mots comme des habits faits à l'antique, on ne s'en sert plus que dans certaines cérémonies, et dans les spectacles, où l'on représente quelque événement des siècles passés. Il est de la dernière importance pour l'histoire, de bien suivre les variations par où ont passé, quant à la signification, les termes qui ont été consacrés aux usages, aux mœurs anciennes.

Le droit canon, qui a été la partie législative du gouvernement hiérarchique, porte principalement sur les décrétales : simples dans leur origine, variées dans leurs effets, elles s'introduisirent, et régnèrent, en quelque sorte, dans toutes les parties de l'Occident. Ce qui rend le système hiérarchique si difficile à déchiffrer, c'est la complication des intérêts civils et politiques de l'Europe, et de ceux de la religion, parceque tantôt détachés, tantôt combinés ensemble, ils parurent sous une infinité de formes différentes. On ne peut nier cependant que ce système hiérarchique n'ait été utile aux peuples et nécessaire à la religion, dans ces temps d'ignorance et de barbarie où



il s'est établi ; les droits de la raison , de l'humanité étaient également foulés aux pieds ; à de grands maux il fallait des remèdes violens : on ne devait pas craindre de trop effrayer des hommes en possession d'effrayer tous les autres. Un autre bien que l'Eglise fit encore à l'Europe , c'est qu'elle obligea les nobles à restituer une partie des biens qu'ils avaient mal acquis. Mais pour assurer aux canons et aux décrétales l'effet qu'on en désirait , on fut obligé de donner aux préceptes de la religion la force des lois pénales ; ce mal était inévitable , puisqu'il s'agissait de soumettre des hommes dépourvus de principes et de sentimens ; ainsi une soumission absolue fut le point fondamental de ce code ; ainsi la nature de ce système hiérarchique , en interdisant toute espèce d'examen , devint incompatible avec les sciences et les lettres , dont le plus ferme appui , dont le premier effet , est la liberté de faire des recherches et de les discuter.

Les arts mécaniques naissent du besoin , mais la culture des lettres est une des suites de l'aisance. Dès que les sentimens de liberté et de patriotisme commencèrent à s'emparer des esprits , les villes les plus riches aspirèrent à l'indépendance ; mais pour atteindre à ce but

il fallait des efforts ; de sorte que les ressources ordinaires se trouvant bientôt épuisées , on fut obligé de chercher des moyens pour y suppléer ; dans cette vue , les Italiens , placés au milieu de la Méditerranée , prirent le moyen du commerce : Alexandrie et Casta devinrent l'entrepôt du commerce des Génois et des Vénitiens. Ce qui avait réussi en Italie , fut ensuite imité en Flandres ; Bruges et Anvers soumièrent à leur industrie tous leurs voisins. Les citoyens de Wisby , de Lubeck , Rével et Stralsund attirèrent le commerce dans toute l'étendue de la mer Baltique. Pour se maintenir , ces différentes villes furent dans la nécessité de faire des confédérations ; et comme aucun de ces petits Etats n'avait la force d'opprimer les autres , les traités confédératifs qu'ils firent entre eux , furent stipulés conformément aux lois de la droiture et de l'humanité.

Ainsi , la nature dont ces peuples suivirent alors les impressions et l'instinct , fit plus en peu de temps pour les bonnes mœurs , que n'avait fait pendant plusieurs siècles l'étude pénible de la scholastique : c'est qu'en raffinant sur les idées morales , et en les divisant à l'infini , on ne fait qu'énervier les sentimens. Une autre observation sur les villes confédératives

du Nord , c'est qu'un pays est toujours de bonne foi , lorsqu'il commence à se former , à dresser les premiers plans nécessaires à son agrandissement , à sa sûreté , et que les vices que produit l'esprit d'intérêt ne s'introduisirent dans ces villes commerçantes , qu'après avoir fourni une certaine carrière sous les lois de la justice et de la bienfaisance.

Le plus grand bien que le commerce, et l'aisance qui en est le fruit, nous aient procuré, c'est la culture des lettres et des beaux arts. Les premiers Mécènes de ce temps qui protégèrent les lettres, d'abord par intérêt, ensuite par goût, furent des négocians ; bientôt la fermentation devint générale ; partout les ordres des citoyens se heurtaient en quelques points d'intérêts ou de droits : la chaleur dont chacun soutint les siens , produisit des étincelles de lumière qui annoncèrent une nouvelle époque. Les grandes révolutions ne sont jamais l'effet des seules causes purement accidentelles. L'effervescence des esprits avait préparé l'Occident à recevoir les connaissances de l'Orient, lorsque les fugitifs de Constantinople, pour se soustraire à la barbarie des Turcs, apportèrent en Italie les sciences de la Grèce. Si la ville de Constantinople fût

tombée entre les mains des Musulmans vers le dixième siècle, cette prise ne nous eût pas été plus avantageuse relativement à la culture des lettres, que ne le fut la prise de Jérusalem. Ce n'est pas à une circonstance particulière qu'il faut attribuer des effets universels, mais c'est à l'universalité des dispositions qui rendent les hommes habiles à profiter d'un événement : on a porté les connaissances de l'Europe en Asie ; cependant elles n'y ont jamais produit de grands effets : l'état littéraire de cette belle partie du monde est encore aujourd'hui à peu près ce qu'il fut après Zoroastre, Confucius et les disciples de Pythagore. La raison de cet engourdissement des Asiatiques vient uniquement de la forme invariable des corps nationaux de ce pays ; au lieu que l'Europe, toujours tenue en haleine par un violent esprit de fermentation, est devenue propre à goûter de nouvelles idées, et est enfin sortie de son état de stupidité.

On le vit d'une manière frappante à l'établissement du droit public qui suivit de plus près ces grandes révolutions ; alors on commença à faire des traités vraiment dignes de ce nom : à la place des trêves anciennes, on vit naître des pacifications générales. A l'exemple

des polices particulières, la police générale des divers Etats de l'Europe s'établit peu à peu ; les peuples du Midi et de l'Occident furent les premiers à suivre ce système nouveau ; dans la suite, les nations de l'Orient et du Nord y accédèrent. L'instinct brut et féroce ne décida plus de la paix ni de la guerre ; mais on évalua les raisons de craindre et d'espérer sur l'échelle des intérêts publics. La multiplicité de ces intérêts rendit, en premier lieu, les hommes vigilans et attentifs, ensuite ils devinrent prudents et circonspects, enfin, pleins de ruses et de finesses.

On vient de prouver par toutes les observations précédentes, que l'office de l'historien consiste, surtout dans une histoire universelle, à combiner avec le fil de sa narration, tout ce qui appartient aux lois, aux usages, aux mœurs, aux rites, à la religion, aux lettres, au commerce, enfin au droit public ; et combien il est nécessaire de saisir et de peindre l'origine, les nuances et les progrès de ces parties constitutives de la vie sociale, selon la nature des indices que l'on en trouve, soit dans les auteurs dignes de foi, soit dans l'ordre naturel et successif des événemens !

Telles sont les idées qui doivent diriger un

écrivain dans le corps d'une histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours. Cette histoire doit renfermer une suite exacte des événemens publics, rangés selon l'ordre des époques qui ont le plus influé sur le bonheur ou le malheur de l'Europe.

Pour munir cette histoire de preuves incontestables, on doit y faire entrer le précis des traités, alliances, diplômes et actes authentiques qui se trouvent dans les corps diplomatiques de Dumont, Rymer, Goldast, Mabillon, Leibnitz, Eccard, London, Lunig, Ludwig, Menken, Martène, Lamberti, etc. : et comme il y a dans ces recueils immenses de diplômes un grand nombre d'actes qui ne tiennent qu'à des parties accessoires de l'histoire universelle, on peut s'attacher à y puiser ce qui concerne les usages de chaque siècle, pour former un tableau vrai et succinct de la sorte de droit public qui a eu lieu entre les princes et les Etats Européens.

Quant à ce qui concerne la législation, il faut placer à la fin de chaque époque l'esprit des lois, tant civiles que criminelles, qu'on aura suivies, avec une description des usages appartenant au barreau, en tant que dépositaire des droits et des privilèges de chaque nation;

et afin que l'on puisse bien juger de l'influence du droit canon sur la juridiction des princes; on s'attachera également à faire connaître l'origine, les progrès et les variations du système hiérarchique.

Quant aux coutumes fondées sur l'intérêt national, ou sur l'intérêt des souverains, du commerce, des lettres, de la religion, des mœurs, on se fera un devoir d'y rapporter les principaux évènements, et de caractériser les nations par une suite de tableaux propres à conduire le lecteur au point où ces nations se trouvent aujourd'hui.

Le but d'un tel ouvrage serait de faire servir l'histoire universelle à une connaissance réfléchie de la constitution politique, civile, morale et littéraire des divers états de l'Europe; cependant il ne faudrait pas oublier que c'est une histoire, et non pas une suite de systèmes philosophiques : le narré simple et méthodique en ferait le corps; les réflexions n'y paraîtraient que comme des connaissances nécessaires et lumineuses; la philosophie n'y porterait point sa sécheresse; ce ne serait, pour ainsi dire, qu'en se tenant derrière le rideau, qu'elle présiderait à l'ouvrage.

## DISSERTATION

DE

L'ÉTABLISSEMENT DES LOIS SOMPTUAIRES

PARMI LES FRANÇAIS (1);

*Par l'Abbé de VERTOT.*

---

IL n'est pas surprenant que dans l'ancien recueil des lois saliques, on n'en trouve aucune qui ait eu pour objet la réforme du luxe. Comme ce vice n'est ordinairement produit que par les richesses et l'abondance, on ne l'a guère vu paraître dans le commencement des Empires, et quand les Etats ont commencé à se former : ce sont ordinairement des conquérants qui l'ont apportée avec les dépouilles des pays conquis. Ce ne fut que l'an 536 de Rome, que les Romains furent obligés, pour répri-

(1) Acad. des Inscript., tome VI.



mer ce désordre , d'avoir recours aux lois somptuaires.

Les Français ignorèrent encore plus longtemps le mal et le remède : Cette nation, comme on sait , habitait autrefois au delà du Rhin ; soit , dit un ancien historien , qu'elle en fût originaire , ou qu'elle fût venue s'y établir de plus loin. Tant qu'ils restèrent dans la Germanie , leurs maisons , ou plutôt leurs cabanes n'étaient bâties que de bois , encore sans être dolé , et couvertes seulement de chaume , comme le rapporte Tacite. Les hommes n'avaient ordinairement pour habit qu'un sayon fait de gros drap ou de peaux , le poil en dehors , et attaché avec une seule agraffe , quelques-uns ajoutaient une espèce de pantalon fort étroit. » C'est ainsi qu'ils parurent dans les Gaules sous la conduite de Clodion , *veste stricta* , dit Apollinaris Sidonius , *ac singulos artus exprimente* : l'or et l'argent leur étaient inconnus , ou du moins n'entraient point dans le commerce. Personne parmi eux n'avait de fonds de terre en propre ; leurs chefs leur en assignaient tous les ans une certaine mesure proportionnée à leurs besoins ; ainsi la terre , le sujet aujourd'hui des guerres entre les princes , et des procès entre les particuliers , leur ser-

vait de patrimoine universel, où tous avaient droit, et où chacun avait part. Et si le dérangement des saisons produisait la stérilité et trompait leurs espérances, ils allaient en course, et faisaient leur récolte sur les terres de leurs ennemis : *et enim hæc illis servitus est nullos quos deprædentur.*

Une vie libre, mais sauvage, les mœurs féroces, le peu de commerce qu'ils avaient avec des nations policées, l'ignorance des commodités, tout contribuait à éloigner le luxe de leurs cabanes ; et nous ne pouvons nous faire une idée plus juste de ces premiers temps, qu'en les comparant au genre de vie que mènent encore aujourd'hui les Hurons et les Iroquois.

Quand nos premiers rois eurent passé le Rhin, les guerres continuelles qu'ils eurent à soutenir contre les Romains, les Bourguignons et les Visigoths, et souvent même des guerres civiles, ne leur permirent guère de rechercher des parures superflues : les Français tiraient leur principal ornement de leurs armes, qui étaient ordinairement d'un fer ou d'un acier bien poli ; et on voit, dans Grégoire de Tours, le premier de nos historiens, que Clovis, dans une revue générale de son armée, prit occa-

sion du mauvais état où il trouva la hache d'armes d'un soldat qui lui avait manqué de respect dans une autre occasion , pour lui en fendre la tête.

Ce prince au rapport de l'historien, français, entreprit la conquête des Gaules sans avoir ni or ni argent : *cum hoc faceret*, dit-il, *neque aurum, neque argentum habebat*. Thiéri, son fils aîné, fut charmé d'avoir eu un bassin d'argent pour sa part des dépouilles de Bazin, roi de Thuringe : ce fut un bijou pour ce prince encore barbare, et peut-être le premier qui eût paru sur la table de nos rois. Mais rien ne prouve mieux combien dans toute cette première race, on étoit éloigné de tout ce qui approchait du luxe, que la basterne ou le chariot traîné par deux bœufs, et conduit par un bœuvier, dont nos rois se servaient pour voiture. *Quocumque eundum erat, carpento ibat*, dit Eginard, *quod bobus junctis et bubuleo, rustico more agenta trahebatur*. On voit que la basterne de nos premiers français n'étoit pas tout-à-fait aussi magnifique que nos berlines, quoique l'invention de ces deux voitures vienne à peu près du même pays.

On sait que le royaume de France devint un grand Empire sous Charlemagne : cepen-

dant cet empereur, au milieu de cette foule de princes , de grands seigneurs et de capitaines de différens pays et de différentes nations , qui composaient une cour nombreuse et magnifique , conserva toujours dans ses habillemens la simplicité de ses ancêtres. On le voyait toujours vêtu à la française , *vestitu patrio hoc est francico utebatur* , à moins qu'il ne fût obligé de donner audience à des ambassadeurs , ou qu'il se trouvât dans ces assemblées générales ; où la majesté de l'Etat doit paraître dans le souverain : hors ces occasions , son habillement différait peu de celui même du peuple : *aliis autem diebus , habitus ejus parùm a communi ac plebeio discrepabat*. Il portait en hiver , dit Eginard , un pourpoint fait de peaux de loutre sur une tunique de laine avec un simple bordé de soye : il mettait sur ses épaules un sayon de couleur bleue , et pour chaussûres et pour brodequins il se servait de bandes de diverses couleurs , croisées les unes sur les autres , *ex pellibus lutrinis thorace confecto humeros pectusque tegebat* ; il s'enveloppait ensuite d'un long manteau fait d'une manière singulière ; par devant et par derrière il touchait aux pieds , et il était si court par les côtés , qu'à peine approchait-il des genoux : *ultimum*

*habitus eorum erat pallium canum vel saphirinum , quadrangulum duplex , sic formatum ut cum imponeretur humeris , ante et retrò pedes tangeret , de lateribus verò vix genua congereret.*

Tel était à peu près l'habillement des Français ; mais comme la nouveauté a de grands charmes pour les hommes , les Français ayant vû aux Gaulois de petits manteaux bigarrés de différentes couleurs , ils les préférèrent aux grands manteaux , sous prétexte qu'ils étaient trop embarrassants. L'empereur , dit le moine de Saint - Gal ; dissimula d'abord ce changement ; mais s'étant apperçû que les Frisons qui faisaient ordinairement ce commerce de petits manteaux , les vendaient aussi chers que les anciens où il entrait beaucoup plus d'étoffe , il en deffendit la vente et l'usage , surtout dans les armées : *adjiciens* , dit le moine Saint-Gal , *quid prosunt illa putaciola ! in lecto non possum eis cooperiri , cavallicans contra ventos et pluvias nequeo defendi , ad necessaria naturæ secedens tibiærum congelatione deficio.* L'usage du long manteau fut rétabli , qui , comme le manteau de Griffonnet dans la comédie , était un meuble universel : la nuit , couverture ; le matin , robe de chambre ; et à la

ville et en campagne , parapluie impénétrable.

Mais quelque précaution que prit ce grand souverain pour conserver parmi les Français l'ancien habillement et la simplicité de la nation, il ne put empêcher dans les différens voyages qu'il fit en Italie , que les capitaines et ses courtisans n'adoptassent les modes des Italiens, surtout par rapport à ces riches pelletteries que les marchands vénitiens rapportaient de l'Orient, et dont les Français, à l'exemple des Italiens, ornaient leurs vêtemens. Charlemagne, pour les corriger de ce luxe, monta un jour à cheval, sous prétexte d'aller à la chasse, quoiqu'il neigeât, et qu'il fit un grand froid : il n'était couvert que d'une simple peau de mouton, attachée sur l'épaule, suivant l'usage de ce temps-là, et qu'on tournait du côté que venait le vent et la pluie. Le prince, en cet état, fut suivi de ses courtisans avec leurs habits de soie, sur lesquels étaient cousues des bandes de pelletteries de différentes couleurs : tout cela fut bientôt déchiré par les ronces et les épines qu'on trouve dans les forêts ; et ces peaux précieuses, mouillées par la neige et la pluie, furent entièrement gâtées. L'empereur, au retour de la chasse, ne souffrit point que

ces seigneurs le quittassent pour changer d'habits ; nous les sécherons mieux , leur dit-il , en nous approchant du feu , qui ne sert , comme il l'avait bien prévu , qu'à faire retirer et grimacer ces bandes de peaux ; en sorte que le soir , et quand il fut question de se déshabiller , tout s'en alla par morceaux. Charlemagne , qui voulait faire servir cette innocente malice à une correction utile , fit dire à ses courtisans le lendemain , qu'ils eussent à paraître devant lui avec les mêmes habits qu'ils avaient portés la veille à la chasse ; et de son côté il prit sa peau de mouton , comme s'il eût voulu y retourner ; chacun se présenta dans un délabrement qui pouvait être regardé comme une mascarade ; pour lors l'empereur prenant ce sérieux et cet air de grandeur qui lui était si naturel : fous que vous êtes ! dit-il , en leur adressant la parole , dites-moi à présent lequel de vos habits ou du mien est le plus utile et le plus durable ? Quoique la peau dont je me suis servi ne coûte qu'un sol , et que vos pelletteries étrangères reviennent , je ne dis pas à plusieurs livres , mais même à plusieurs talens : *O stolidissimi mortaliū ! quod pellium modo pretiosius et utilius est , istud ne meum uno solido comparatum , an illa vestra*  
*non*

*non solum libris, sed multis coempta talentis !*

Le Moine de Saint Gal dont j'ai tiré ce fait, adressant la parole à Louis le Débonnaire, lui représente que cette correction de l'empereur son père bannit le luxe de sa cour et de ses armées, et que depuis ce temps-là aucun capitaine n'y parut qu'avec un simple habit de laine, et couvert de ses armes pour toute parure. *Quod exemplum religiosissimus pater vester, non semel, sed per totam vitam suam ita imitatus est, ut nullus qui ejus agnitione et doctrinâ dignus videbatur, aliquid in exercitu contra hostem, nisi tantum arma militiæ et laena vestimenta cum lineis portare præsumeret.*

Ce prince si grand, et en même temps si modeste, joignait à son exemple l'autorité des lois; et c'est à lui que nous sommes redevables des premières lois somptuaires. Le prix des étoffes augmentant à proportion du luxe, il y pourvut par une ordonnance de l'an 808, que l'on trouve dans les Capitulaires. Il y est défendu à toutes personnes de vendre ou d'acheter un sayon double plus cher que vingt sous, et le simple dix sous. Le sayon était une espèce de veste ou de robe de dessous; sur laquelle on mettait le rochet fourré, qui ne



lement à cheval, et que leur cotte d'armes couvrait tous leurs habits, leur magnificence était renfermée dans cet habillement militaire, qu'ils faisaient ordinairement de draps d'or et d'argent, et de riches fourrures, d'hermines, de martres zibellines, de gris, de vair et autres pannes qu'on peignait même de différentes couleurs. Marc Velser prétend que les hérauts d'armes ont emprunté de ces cottes d'armes, les métaux, les couleurs et les pannes qui entrent en la composition des armoiries : *Atque ego compertum habeo, pleraque insignia quorum meri colores ex militari primo habitu manasse, seu quod hactenus eodem recidit, in militum saga migrasse ex clypeis.* Mais pour ne nous pas éloigner de notre sujet, nous voyons vers le commencement de la troisième race, et dans la première croisade faite sous le règne de Philippe I<sup>er</sup>, que Godefroy de Bouillon et les autres barons français étaient couverts de draps d'or et d'argent, et de pelleteries précieuses, quand ils se présentèrent à Constantinople devant l'empereur Alexis Comnène. *In splendore*, dit Albert d'Aix, *et ornatu pretiosarum vestium tam ex ostro quam aurifrigio, et in niveo opere harmellino, et ex madrino grisioque et vario,*

*quibus Gallorum principes præcipue utuntur.*

Cette dépense vint à un tel excès dans les armées, et surtout dans les guerres d'outre-mer, que cent ans après la première croisade, et vers l'an 1190, le roi Philippe-Auguste défendit qu'on se servît à l'avenir de l'écarlate, des peaux de vair, d'hermines et de gris. *Statutum est etiam quod nullus vario, vel sabelinis, vel escarletis utatur:*

Ce règlement durait encore du temps de Saint Louis, qui, dans ses croisades, s'abstint toujours de porter de l'écarlate, le vair et l'hermine. *Ab illo enim tempore*, dit Godefroy de Beaulieu, *nunquam indutus est squareleto, vel panno viridi seu bruneto, nec pelli-bus variis, sed veste nigri coloris, vel camelini, seu persei.* Son exemple était suivi par tous ses capitaines; et Joinville rapporte que tant qu'il fut outre-mer avec ce saint roi, il ne vit pas dans son armée une seule cotte brodée. La différence des conditions était même marquée parmi les Français, par les différentes étoffes dont on s'habillait, comme on le peut voir par le différend qu'eut M<sup>e</sup>. Robert de Sorbonne avec le même sire de Joinville, auquel il reprocha, en présence même du roi et plus de trois cents chevaliers, qu'il était mieux

vêtu que ce prince. Joinville lui répartit, ainsi qu'il le rapporte : « M<sup>e</sup>. Robert, je ne suis mie à blâmer, sauf l'honneur du roy et de vous ; car l'habit que je porte, tel que le voyez, m'ont laissé mes père et mère, et ne l'ai point fait faire de mon autorité ; mais au contraire est de vous, dont vous estes bien fort à blâmer et reprendre, car vous qui estes fils de villain et de villaine, avez laissé l'habit de vos père et mère, et vous estes vêtu de plus fin camelin que le roy n'est : et lors je prins le pan de son surcol et de celui du roy, que je joigni l'un près de l'autre, et luy dis : or regardez si j'ai dû voir. »

Cette différence des conditions était surtout marquée dans les manteaux, qu'on appelait manteaux d'honneur, et il n'y avait que les chevaliers qui les pussent porter. Ils étaient fendus par la droite, rattachés d'une agrafe sur l'épaule, afin d'avoir le bras libre pour combattre : sur quoi il faut remarquer que vers le XV<sup>e</sup>. siècle, il s'introduisit en France des chevaliers en lois, comme il y en avait en armes, et que leurs manteaux et leurs qualités étaient très-différens. On appelait un chevalier d'armes, Messire ou Monseigneur, et le chevalier en lois n'avait que le titre de Maître tel : Les chevaliers d'armes ou de justice étaient

représentés armés avec la cotte d'armes armoirée de leurs blasons , au lieu que les chevaliers es lois n'avaient qu'une robe fourrée de vair et un bonnet de même. Cette différence des habits par rapport aux conditions , fut renouvelée par le roi Philippe le Bel , vers l'an 1294.

Nulle bourgeoise n'aura de char , ainsi que porte l'ordonnance de ce prince.

Nul bourgeois ou bourgeoise ne portera vair ni gris , ni hermine : il leur est aussi défendu de porter de l'or , des pierres précieuses , ni des couronnes d'or et d'argent.

(1) Les bourgeois qui auront la valeur de deux mille livres et au-dessus , ne pourront s'habiller d'étoffes qui passent douze sous six deniers l'aune , et leurs femmes seize sous au plus ; les bourgeois moins riches , dix sous , et leurs femmes , douze sous l'aune , au lieu que les prélats et les barons pouvaient se servir d'étoffes de la valeur de vingt-cinq sous ; sur quoi , pour l'intelligence de ce règlement , il faut remarquer que le sou de ce temps-là , évalué à

(1) *In quodam parvo libro cameræ computorum , in quo sunt ordinationes Sancti Ludovici pro tranquillo statu regni. Fol. 47.*

notre monnaie ordinaire, valait onze sous quatre deniers obole, et la livre, onze à douze livres des nôtres.

Ce n'était pas seulement dans les habits que les femmes surtout faisaient éclater leur luxe ; on remarque que sous le règne de Charles VI elles avaient porté le dérèglement de leurs coiffures à une hauteur qui les rendait difformes, sous prétexte de les faire paraître plus grandes. Juvenal n'a point ignoré cette taille artificielle des dames romaines, qui élevaient sur leur tête différens étages d'ornemens et de cheveux ; en sorte, dit le poète, qu'en les regardant pardevant, on les prenait pour des Andromaches, pendant qu'elles paraissaient des naines par derrière :

*Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum*

*Ædificat caput*

*Andromachen à fronte videbis,*

*Post minor est.*

Jean Juvenal des Ursins, qui vivait sous le règne de Charles VI, dit que les dames et les demoiselles de son temps faisaient de grands excès en états, et portaient des cornes merveilleusement hautes et larges. Un carme de la province de Bretagne, appelé Thomas Co-

necte, célèbre par son austérité de vie et par ses prédications, déclamait de toute sa force contre ces coiffures monstrueuses : partout où frère Thomas allait, dit Paradin, ces coiffures, qu'il nommait des hennins, n'osaient paraître pour la haine qu'il leur avait vouée ; chose qui profita pour quelque temps, et jusqu'à ce que ce prêcheur fût parti des pays susnommés. Les dames relevèrent leurs cornes, et firent comme les limaçons, lesquels, quand ils entendent quelque bruit, retirent et resserrent tout bellement leurs cornes ; mais le bruit passé, soudain ils les relèvent plus grandes que devant : ainsi firent les dames, car les hennins et atours ne furent jamais plus grands, plus pompeux et superbes qu'après le partement de frère Thomas.

Ces hennins ont reparu depuis en France, et de nos jours, sous le nom de fontagnes : c'était une espèce d'édifice à plusieurs étages fait de fil de fer, sur lequel on plaçait différens morceaux de toile séparés par des rubans, ornés de boucles de cheveux, et tout cela distingué par des noms si bizarres et si ridicules, que nos neveux et la postérité auront besoin d'un glossaire pour expliquer les usages de ces différentes pièces, et l'endroit où on les plaçait.

Sans ce secours, qui pourra savoir un jour ce que c'était que la duchesse, le solitaire, le chou, le mousquetaire, le croissant, le firmament, le dixième ciel et la souris? et pourratt-on croire, qu'il fallait, pour ainsi dire, un serrurier pour coiffer les dames du XVII<sup>e</sup>. siècle, et pour dresser la base de ce ridicule édifice, et cette palissade de fer sur laquelle s'attachaient tant de pièces différentes? L'abus en fut poussé si loin en France, qu'on aurait eu grand besoin d'un autre frère Thomas, si nous n'avions trouvé dans l'inconstance de nos modes l'extinction de celle-ci, et le remède à tant de dérèglemens.

La distinction des étoffes et des habits subsistait encore en France au commencement du quinzième siècle. Nous avons un arrêt du parlement en 1420, qui défend aux femmes prostituées de porter robes à collets renversés, quenes, ceintures dorées, boutonnieres, sur peine de confiscation et d'amende. Cet arrêt fut renouvelé par un autre de l'an 1446, qui, outre la ceinture dorée, leur interdit les pannes de gris et de menu vert; mais le sexe féminin ne s'accommoda pas long-temps de ces bornes, si étroites à leurs parures. Les défenses de la cour furent bien-

tôt violées ; on vit ces femmes galantes usurper ces habillemens qui désignaient des personnes sages , et surpasser même les dames de la première qualité dans leurs ajustemens ; ce qui donna lieu, en ce temps-là, au proverbe si connu , que bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, parceque cette ceinture ne pouvait plus servir à distinguer la sagesse de celles qui s'en servaient ; c'était, au contraire, une marque de dérèglement parmi les femmes Lacédémoniennes, que de s'habiller avec de riches étoffes ; et les lois de cette austère république , pour donner plus d'horreur du luxe , ne permettaient de porter de l'or et de l'argent sur les habits qu'aux femmes de mauvaise vie.

Il semblait que la loi Oppia avait retranché parmi les Romains toute occasion au luxe : il était défendu à toutes les dames Romaines, sans distinction de conditions, de porter des étoffes de différentes couleurs, et des ornemens d'or qui excédassent le poids d'une demi-once ; mais un règlement si sage ne dura pas long-temps , et vingt ans après, malgré toute l'opposition de l'ancien Caton , la loi fut abolie par la pressante sollicitation des femmes auprès de leurs maris. Si on voulait



dépouiller l'ample recueil de Fontanon , le livre des conférences, des ordonnances , et toutes les compilations des édits de nos rois , surtout depuis François I<sup>er</sup>. jusqu'au roi régnant , on verrait que la plupart de ce nombre prodigieux d'édits qu'ils ont publiés contre le luxe , ont eu principalement pour objet de réprimer celui des femmes , et que leur vanité et leur émulation ont été la principale cause des dépenses immenses qui ruinaient également les particuliers et l'Etat. Ce détail me menerait trop loin , surtout dans un discours qui n'est déjà que trop long : je me contenterai de remarquer que ce défaut n'était point particulier aux dames de France , qu'on le trouve également répandu dans tous les temps et dans toutes les nations ; et que ce dérèglement a toujours été un défaut de ce sexe plein de vanité , qui , pour plaire aux hommes , cherche dans le secours des ornemens étrangers , les grâces que la nature leur a souvent refusées.

Les filles de Sion (1), dit *Isaïe*, se sont

(1) *Et dixit Dominus : Pro eo quod elevatae sunt filiae Sion , et ambulaverunt extento collo , et nutibus oculorum ibant , et plaudebant ; ambulabant pedibus*

élevées, elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux, et des gestes des mains; elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches. Le Seigneur, pour les en punir, rendra chauves leurs têtes, leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, leurs rubans de cheveux, leurs coiffes, leurs brasselets, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfums, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues, leurs piergeries qui leur pendent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamans, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et leurs habillemens légers

*suis, et compos ito gradu incedebant: decalvabit Dominus verticem filiarum Sion, et Dominus crinem earum nudabit: in die illâ auferet dominus ornamentum calceamentorum, et lunulas, et torques, et monilia, et armillas, et mitras, et discriminalia, et periscerides, et murænulas, et olfactoriola, et inaures, et annulos, et gemmas in fronte pendentes, et mutatoria, et palliola, et linteamina, et acus, et specula; et sindones, et vittas, et theristra, et erit pro suavi odore fœtor, et pro zonâ funiculus, et pro crispanti crine calvitium, et pro fasciâ pectorali cili-  
cium. Isaïas, c. 3, v. 16 et seq.*

qu'elles portent en été : leur parfum sera  
changé en puanteur , leur ceinture d'or en  
une corde , leurs cheveux frisés en une tête  
nue , et leur riche corps de jupe en cilices.  
Qui croirait que les filles de Jérusalem se  
fussent abandonnées à un luxe si délicat et  
si recherché , et qui ne se peut guère souf-  
frir que dans des princesses ?

## DISCOURS

### SUR LES ANCIENNES SÉPULTURES

### DE NOS ROIS (1);

*Par le R. P. Dom MABILLON.*



**Q**UOIQUE les tombeaux de nos rois n'approchent pas de la magnificence des pyramides d'Égypte, il n'appartient pas moins à l'Académie des inscriptions d'en parler. Nous y sommes d'autant plus obligés, que la gloire de nos rois nous touche de plus près, et qu'elle doit faire la principale application de l'Académie. Que si leurs tombeaux sont plus modestes, ils n'en sont pas moins considérables; et l'on trouvera peut être qu'ils renferment des choses plus remarquables que ces pyramides, qui sont plutôt des monu-

(1) Acad. des Inscript., tome II.

mens de l'art que du mérite de ceux pour qui elles ont été érigées : on en pourra juger par le petit échantillon que nous en allons donner.

La sépulture des rois de la première race était fort simple, et presque sans aucune pompe extérieure. Tout ce qu'il y avait de magnificence était renfermé au dedans des tombeaux. Une grande pierre profondément creusée, et couverte d'une autre en forme de voûte, leur servait de cercueil ; et on y mettait leurs corps revêtus d'habits royaux. Il ne paraissait d'ordinaire au-dehors ni tombes, ni figures, ni aucune épitaphe. Si l'on y mettait quelque inscription, elle était gravée ou peinte au dedans, sur la pierre qui leur servait de cercueil. On n'a employé que fort tard, c'est-à-dire, sous les enfans de Saint-Louis, le marbre et le bronze à leurs tombeaux, si l'on en excepte un petit nombre dont on parlera ci-après. Les cercueils de plomb mêmes n'ont été en usage que depuis quatre ou cinq siècles. On n'en faisait d'ordinaire que de pierre, tels que ceux dont nous venons de parler, au moins depuis que les rois de la première race eurent embrassé la religion chrétienne ; car pour les premiers rois païens,

il y avait des usages bien différens , comme nous allons voir :

## PHARAMOND.

Sans entrer dans la difficulté qui partage aujourd'hui les savans , touchant le premier de nos rois , nous commencerons par Pharamond , à qui l'on a donné depuis très-long-temps le premier rang suivant la chronique de Prosper ; quoique ni Grégoire de Tours , ni Frédégaire n'en fassent aucune mention. Dans une ancienne généalogie citée par Chifflet , il est dit que Pharamond a été inhumé à la manière des Barbares , *Barbarico ritu* , hors les murs de la ville de Rheims , du côté de Laon , sur un petit monticule , que l'on appelle en latin , *pyramide* ; dit cet auteur ; mais outre que cet anonime ne paraît pas de grande autorité , les gens du pays ont donné de tout temps à ce monticule le nom d'arènes , et non de pyramide , dont il n'a point du tout la figure ; et Bergier , célèbre auteur Rémois , prétend , conformément à l'ancienne tradition du pays , que c'est un reste d'un ancien amphithéâtre , et que c'est de là que le nom d'Arènes , qui en faisaient partie , lui est de-

meuré. En effet, on y voit encore une élévation de terre en demi-cercle, et au bas un espace qui a la forme d'arènes. D'autres prétendent que ce prince a été inhumé sur une montagne de la Vosge, que les Allemands appellent Frankenberg, et les Français, Framont. Cette montagne est la plus haute de toutes celles qui séparent la Lorraine de l'Alsace, située à six lieues ou environ de Molsheim, et à trois de l'abbaye de Senone en Vosge, dont elle dépend. Comme il se trouve beaucoup de choses curieuses sur cette montagne, j'espère que l'on me permettra d'en faire une description succincte.

Au pied de cette montagne, on rencontre un grand chemin qui la traverse. C'était anciennement la grande route de Lorraine en Allemagne. Environ quatre cens pas au-dessus, on trouve une fontaine fort jolie, qui était auprès d'une métairie, dont on voit encore les ruines. Depuis cet endroit la pente devient fort roide et fort difficile à monter. Il se présente ensuite une espèce de ravelin, soutenu de part et d'autre par deux demi-bastions naturels. Au-dessus, il y a un terrain d'environ cent pieds de largeur, qui s'étendant en longueur plus de quatre cens

pas vers l'Orient, se termine à un autre rocher encore plus élevé que le premier. A cent pas de celui-ci, on voit les restes d'un bâtiment dont on trouve encore tout le contour. Il avait de long trente-sept pieds dans œuvre, sur vingt de large et treize pieds de hauteur jusqu'au toit, qui était encore environ de treize pieds jusqu'à la faîtière. Les deux portes, dont l'une était au levant et l'autre au couchant, avaient six pieds de hauteur sur deux de largeur; et les fenêtres qui étaient au septentrion et au midi, avaient cinq pieds de haut sur quatre de large. On ne peut distinguer si c'est du ciment ou du fer qui joignait les pierres de ce bâtiment. Les tuiles qui couvraient cet édifice, étaient plates et avaient dix pouces de largeur et un d'épaisseur, avec un rebord d'un pouce et demi d'épais, qui règne sur toute la largeur de la tuile.

A vingt-cinq pieds de là, on voit les restes d'une colonne de la hauteur de vingt-neuf pieds, dont on trouve encore toutes les pierres, et l'on remarque qu'elle était composée comme de trois colonnes entées les unes sur les autres. Il paraît qu'il y avait une station au-dessus de la dernière, mais on ne l'a pu



trouver. Il reste encore plusieurs lettres gravées sur les pierres de cette colonne, sur l'une desquelles on lit cette inscription qui marque qu'elle a été faite pour un illustre Romain.

*I. O. M.*  
*C. LUCULLUS*  
*LEPIDINUS*  
*V. S. L. M.*

En avançant environ vingt-cinq pieds vers l'Orient, on rencontre les ruines d'un ancien bâtiment semblable au premier, et un peu plus loin, les restes d'une troisième tour de même. Il est difficile de croire que ces édifices aient été faits pour autre chose que pour des temples, ou pour servir de demeure aux prêtres. Il paraît aussi que les Payens de ce temps-là avaient en ce lieu là leur sépulture; car après avoir creusé un peu avant, on a trouvé plusieurs urnes, et trois entr'autres, sous le pied de la colonne dont on vient de parler.

Enfin, en montant toujours vers l'orient, on trouve le plus haut de la montagne qui est terminé par un rocher d'environ quinze pieds de hauteur, de figure ovale, dont la longueur

d'orient en occident est de cent cinquante pas, et du septentrion au midi, de la longueur d'environ vingt-cinq pieds. Sur la surface de ce rocher, du côté du midi, on voit dans une cartouche de trois pieds de long et de deux pieds de haut, enfoncé dans le roc de quatre pouces, un lion et un sanglier en bas-relief; celui-ci assailli par le lion, avec cette inscription en grands caractères romains :

*BELLICUS SURBUR.*

Autour de ce rocher, particulièrement vers le septentrion et au midi, on trouve encore des restes de plusieurs statues, dont la plupart représentent Mereure, que les Francs ou Français, aussi bien que les Gaulois payens, reconnaissaient pour leur Dieu. M. l'abbé de Moyenmoutier, le père Allyot, qui est très-curieux de l'antiquité, nous a envoyé la description des édifices dont on vient de parler, avec les crayons des statues qu'il a découvertes, en remuant les terres de ce dernier rocher; et c'est à lui à qui l'on a l'obligation de tout ce que nous venons de dire. On peut conjecturer de toutes ces statues, qu'il y avait en ce lieu là un temple où les gens du pays

offraient leurs sacrifices à Mercure ; et les urnes que l'on y trouve , sont une preuve manifeste qu'ils y enterraient aussi leurs morts. Toutes ces statues sont estropiées , ce qui fait voir que cette montagne a été ravagée après la destruction du paganisme.

Pour revenir à Pharamond , on n'a pas de preuves certaines qu'il y soit inhumé ; Trithème dans un abrégé qu'il a fait d'un certain Hunibalde , dit que Marcomire , chef des Français orientaux , a été inhumé à la manière du pays , sur la montagne de Frankemberg : *In monte qui dicitur Frankemberg , more gentilitio sepultus* , et que Pharamond a été aussi inhumé sur la même montagne ; mais il faudrait de meilleurs garans pour appuyer ce sentiment. On trouve la même chose dans une charte de l'abbaye de Senone , de l'an 1261 , ce qui fait voir que cette tradition n'est pas nouvelle , et elle n'est pas sans quelque fondement , puisque les Français , qui étaient encore payens , avaient leur temple et leur sépulture sur cette montagne.

## CHILDÉRIC I<sup>er</sup>.

Nous ne savons rien de la sépulture des

deux rois suivans, qui sont Clodion et Méroüée ; mais celle de Childéric I, père du grand Clovis, est tout-à-fait considérable et digne de remarque.

On découvrit le tombeau de ce prince à Tournay, l'an 1653, avant que la ville de Tournay fut réduite sous l'obéissance de Sa Majesté. Cette découverte se fit en travaillant à la réparation de l'église de Saint-Brice. C'est une des trois églises du diocèse de Cambrai, au delà de l'Escaut, qui sépare la ville en deux parties, dont l'une est du diocèse de Tournay, l'autre de celui de Cambrai.

Après avoir creusé environ sept pieds de terre jusqu'à une espèce de roc, on trouva premièrement une boucle d'or ; ensuite, après un coup de hoyau, on découvrit une cache dans laquelle étaient environ cent médailles d'or.

L'ouvrier qui fit cette découverte, quoique sourd - muet de naissance, fit de si grands cris, que plusieurs personnes, tant ecclésiastiques que séculiers, accoururent aussitôt pour savoir ce qui avait donné occasion à ce tapage de crier de la sorte. Outre ces cent médailles d'or qui étaient des premiers empereurs romains, on trouva au même lieu environ

deux cents médailles d'argent des premiers empereurs, dont quatre étaient percées; mais toutes tellement rouillées, qu'à peine en pouvait-on déchiffrer les caractères. Ensuite on découvrit un squelette d'une grande personne, et tout auprès un crâne qui paraissait être d'un jeune homme. Enfin, après avoir foui encore environ cinq pieds, on trouva une épée dont l'acier se réduisit en poudre aussitôt qu'il prit l'air. Le pommeau avec la garniture du fourreau qui était d'or, était encore tout entier. On y trouva aussi une hache ou francisque, un javelot, un graphium avec son stilet, et des tablettes, le tout garni d'or; des agraffes et des attaches pareillement d'or; des filamens aussi d'or, qui étaient des restes d'habits; une figure en or d'une tête de bœuf, avec quantité d'abeilles aussi toutes d'or, au nombre de trois cents et plus, et un globe de cristal.

Tout le monde fut convaincu que ce tombeau était de quelque personne très-considérable; mais jusques-là on n'avait aucune indice de qui il pouvait être. Enfin on trouva un anneau de fin or qui leva toute la difficulté, dont l'inscription prouvait qu'il était du roi Childéric. Cet anneau représente un prince assez jeune, sans barbe, avec des cheveux

flottans sur les épaules, et un javelot en main, marque de la puissance royale, avec cette inscription autour de l'ameau : **CHILDERICI REGIS.**

Comme l'on trouva aussi au même lieu des fers d'un cheval avec des restes de housses, des boucles et des attaches d'or, on ne douta pas que le crâne qui était auprès du squelette du roi, ne fût de celui qui avait soin de son cheval. La figure en or de la tête de bœuf était vraisemblablement celle d'Apis adoré par les égyptiens. Les abeilles d'or étaient sans doute le symbole de ce prince; et la figure d'Apis, au sentiment de Chifflet, pouvait représenter leur roi. Cette riche dépouille fut donnée à l'archiduc Léopold, qui était pour lors gouverneur des Pays-Bas; et après sa mort, Jean-Philippe de Seomborn l'obtint de l'empereur par le moyen de son confesseur; et comme il avait de très-grandes obligations au roi, il crut ne pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance à Sa Majesté, qu'en lui faisant présent de ces précieux restes du tombeau d'un de ses prédécesseurs. Il les fit présenter au roi par le sieur Dufresne, qu'il envoya exprès l'an 1665, et on les mit d'abord dans le cabinet des médailles qui était au Louvre, d'où

il a été transporté dans la bibliothèque du roi.

Le sieur Chifflet qui a fait un livre de cette découverte, prétend prouver par-là que les premières armes de nos rois étaient des abeilles ; que c'est pour cette raison que l'équipage du cheval de ce prince , était tout parsemé de ces abeilles ; que des peintres et des sculpteurs mal habiles , ayant voulu représenter ces abeilles , y avaient si mal réussi , qu'on les avait prises dans la suite des temps pour des fleurs de lys , qui sont devenues enfin les armes des rois de France.

Mais il est certain que tout cela est une pure imagination de l'auteur ; car il est constant , premièrement , que nos rois n'ont point eu d'armes avant le douzième siècle ; que Philippe-Auguste est le premier qui s'est servi d'une fleur de lys seule au contre-scel de ses chartes ; que Louis VIII et saint Louis ont suivi son exemple ; que dans la suite on a mis dans l'écu des armes de France , des fleurs de lys sans nombre , et qu'enfin elles ont été réduites à trois sous le règne de Charles VII. En second lieu , il n'est pas moins constant que les fleurs de lys étaient employées pour ornement à la couronne de nos rois du temps de la seconde

race , et même de la première. On en voit une preuve certaine dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés , au tombeau de la reine Frédégonde , dont la couronne est terminée par de véritables fleurs de lys , et le sceptre par un lys champêtre. Ce tombeau qui est de marqueterie parsemée de filagrame de laiton , est assurément original , n'y ayant point d'apparence qu'on eût pensé à orner de la sorte le tombeau de cette reine , long-temps après sa mort , vu qu'elle a si peu mérité cet honneur pendant sa vie.

Pour ce qui est de la seconde race , on trouve plusieurs portraits de Charles le Chauve dans des livres écrits de son vivant , avec de véritables fleurs de lys à sa couronne. Quelques-uns de ces manuscrits se gardent dans la bibliothèque du roi , et dans celle de M. Colbert , et l'on peut voir les figures dans le second tome des Capitulaires de M. Baluze.

Il doit donc passer pour constant que ces abeilles que l'on a trouvées dans le tombeau de Childéric I n'étaient qu'un symbole de ce prince , et non pas ses armes.

C'est pour le même sujet que dans la découverte qu'on a faite du tombeau de Childéric II , dont nous parlerons incontinent , on



trouve quantité de figures d'une espèce de serpent à deux têtes , appelé par les Grecs , *Amphisbaine* , qui était sans doute le symbole de Childéric II , comme les abeilles l'étaient de Childéric I. Il résulte de tout ce que l'on vient de dire , que les fleurs de lys ont été employées de tout temps , et même dès la première race de nos rois , pour ornement de leur sceptre et de leur couronne ; mais qu'ils ne s'en sont servis pour leurs armes que depuis Philippe-Auguste , qui en mettait une seule à son contre-scel , comme ont fait Louis VIII et saint Louis ; que l'on a ensuite employé dans leur écu des fleurs de lys sans nombre , qui enfin ont été réduites à trois du temps de Charles VI.

Au reste , il n'y a point de doute que le tombeau de Childéric , que l'on découvrit en 1653 , à Tournay , ne soit de Childéric I , puisqu'il paraît par la figure d'Apis , et par les autres marques dont on vient de parler , que ce roi était payen ; et que des trois Childéric de la première race , le second a été inhumé dans l'église de Saint-Germain-des-Prés , et le troisième apparemment dans celle de Saint-Bertin , où il fut relégué après sa déposition.

On pourrait parler , en cet endroit , d'une

découverte qui s'est faite , il y a sept ans , de quelques sépultures de nos anciens Gaulois , auprès d'un petit village de Normandie , appelé Cocherel , où l'on trouve , dans des tombeaux composés de pierres brutes , plusieurs corps , les uns à demi brûlés , les autres tous entiers , qui regardaient au midi , et avaient sous leurs têtes des pierres dont les unes avaient les bouts pointus comme des fers de piques , les autres étaient taillées en forme de haches ; mais comme cela ne regarde pas nos rois , il n'est pas nécessaire d'en faire ici un plus grand détail. Poursuivons notre sujet.

## CHILDÉRIC II.

Quoique nous sachions assurément les lieux où sont enterrés la plupart des rois de la première race , depuis Clovis I , on ne sait rien néanmoins de particulier touchant leur sépulture , jusqu'à Childéric II , dont on a découvert le tombeau de nos jours . Les figures de Clovis , et de ses enfans et successeurs qui se voyent sur leurs tombeaux , ont été faites longtemps après , et l'on n'en voit point d'original avant la seconde race . Il n'y a que la surface du tombeau de la reine-Frédégonde dont on

vient de parler, qui soit de son temps. Les figures de Clovis I, de Childebert I, de Chilpéric I, et de Dagobert aussi premier, qui paraissent les plus anciennes, ne passent guères six cents ans.

Pour revenir à Childéric II, que quelques-uns avaient cru enterré à Rouen dans l'église de Saint-Oüen; on découvrit fortuitement son tombeau, l'an 1646, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'on travaillait à l'église. En abaissant les terres, les ouvriers découvrirent deux grands cercueils de pierre, construits à la manière dont on a parlé d'abord, et en ayant ôté la pierre qui les couvrait, ils trouvèrent deux corps, l'un du roi, l'autre de la reine Bilichide, revêtus de leurs habits royaux, qui n'étaient pas encore entièrement pourris, avec un petit cercueil de pierre, dans lequel, sans doute, avait été inhumé le petit prince Dagobert leur fils, qui fut tué avec le roi et la reine par Bodilon et ses adhérens, que le roi avait fait fustiger. Comme cette découverte se fit en l'absence des religieux, on a eu lieu de croire que les ouvriers prirent une partie de la dépouille de ces tombeaux. Tout ce qu'on put tirer d'eux, est qu'ils rendirent une partie du diadème tissu d'or, qui avait servi

au roi. On ne toucha point pour lors à ces deux tombeaux ; mais dix ans après , lorsqu'on voulut les transporter au lieu où ils sont maintenant , avec ceux de quelques autres rois inhumés dans la même église , on trouva dans le tombeau du roi les restes de son épée , sa ceinture et une agraffe ou boucle de fin or , pesant environ huit onces , toute semblable à celle de Childéric I , avec des morceaux d'un bâton , que quelques-uns crurent être du bâton royal , et un vase de verre rempli de parfum , qui exhalait encore quelqu'odeur. On y trouva aussi plusieurs pièces d'argent quarrées , avec la figure du serpent amphisbaine , qui était apparemment le symbole de ce prince. Dans le cercueil de la reine , on ne trouva rien autre chose que ses ossemens avec ses habits , qui furent réduits en poudre à l'ouverture du cercueil. Enfin , après avoir netoyé le fond de celui du roi , on y découvrit son nom et sa qualité , écrits en lettres initiales en cette manière ;

*CHILDR. REX.*

Ce qui ne laisse plus aucun doute que ce ne fût le tombeau de Childéric II , fils de Clovis II et de la reine sainte Bathilde , dont

le cercueil de pierre se voit encore à Chelles , où elle se retira après la mort de son mari.

Il ne faut pas omettre en cet endroit la découverte que l'on fit en 1643, d'un autre tombeau dans la même abbaye. En remuant les terres du cloître, on découvrit deux tombeaux de pierre semblables à ceux dont on vient de parler; à l'un desquels était gravée en dedans cette inscription en lettres romaines initiales entrelacées :

*Tempore nullo volo hinc  
Tollantur ossa Hilperici.*

Et au dehors étaient écrits avec du vermillon, ces mots :

*Precor ego Ilpericus non  
Auferantur hinc ossa mea.*

Les pieds de ce Chilpéric étaient tournés vers l'orient. On trouva dans ce tombeau une petite croix, avec un crucifix de cuivre, et une petite lampe de même matière. Il y a apparence que l'autre tombeau, auquel il n'y avait aucune inscription, était celui de la femme de Chilpéric. M. de Valois a cru que

ce tombeau était de Chilpéric, premier du nom, mari de Frédégonde, mais il n'y a guères d'apparence ; car , outre que la qualité de roi n'est pas donnée à ce Chilpéric , et qu'on ne trouve dans ce cercueil aucune marque de royauté , il est certain que le roi Chilpéric I , a été inhumé avec sa femme dans l'église que ce prince avait fait rebâtir , où leurs tombeaux , avec leurs représentations étaient autrefois au pied de l'autel de Saint-Germain. De plus , il est croyable que cet autre Chilpéric qui était sans doute de grande qualité , et peut-être de la famille royale , avait ordonné qu'on l'enterrât en cet endroit , avec ces deux inscriptions qu'il avait marquées lui-même ; ce qui ne se peut dire avec assez de fondement du roi Chilpéric , qui ayant été tué dans la forêt de Chelles , n'eut pas le temps de donner ordre à sa sépulture.

Il paraît , par tout ce que l'on vient de dire , que la manière d'inhumer les rois de la première race , était fort simple , et peut-être un peu grossière ; mais après tout , elle ne laissait pas d'avoir de la dignité. Toute la magnificence , à la vérité , était au dedans ; on n'y épargnait ni les vêtemens précieux , ni l'or ni l'argent. Les goûts ont changé depuis , et l'on s'attache davantage à la pompe extérieure et à la

magnificence des tombeaux. L'une et l'autre manière a ses raisons.

Ce qui peut avoir porté les rois de ces temps-là à ne mettre aucune marque au dehors de leurs tombeaux, était peut-être afin d'empêcher qu'on ne les fouillât, et qu'on n'emportât les richesses qui étaient dedans. C'est du moins ce qui détermina les Goths à enterrer leur roi Alaric, premier du nom, d'une manière tout-à-fait particulière. Chacun sait que ce roi étant mort à Cozence dans l'Abruzze, les Goths qui savaient combien ce prince était odieux à toute l'Italie qu'il avait ravagée, craignant avec raison qu'on ne déterrât son corps, détournèrent le cours de la rivière de Busence, qui passe par cette ville, et firent une fosse au milieu du lit de la rivière, où ils mirent le corps d'Alaric avec quantité de richesses, et firent ensuite repasser la rivière par son lit ordinaire; et pour ne laisser aucune occasion aux gens du pays de rechercher le lieu de la sépulture de ce prince, ils mirent à mort ceux de leurs captifs qui avaient été témoins du lieu où ce prince avait été inhumé. Peut-être que ça été pour une semblable raison que nos premiers rois ne voulurent pas qu'il y eût aucune marque au dehors de leurs tombeaux,

fin qu'on ne les fouillât pas pour en emporter les richesses qu'ils avaient coutume d'y renfermer.

Il est vrai que les sculpteurs de ce temps-là étaient si mal habiles, qu'ils n'auraient pu réussir à faire des mausolées qui pussent convenir à la dignité royale. Ils n'avaient de goût ni pour le dessin, ni pour l'exécution. On en peut juger par les anciennes statues qui nous restent de ces temps-là, telles que sont celles qui sont au portail de l'église de Saint-Germain-des-Prés, et à celui de l'abbaye de Nesle, au diocèse de Troyes, que l'on croit avoir été fondée par Clovis I. Mais quoique ces statues soient fort brutes, on ne laisse pas d'en tirer beaucoup de connaissances pour l'antiquité. On connaît par celles du portail de l'abbaye de Saint-Germain, la forme des habits des rois et des reines de ce temps-là. La statue de Clovis, entr'autres, est remarquable. Il est représenté avec le bâton hypatique ou consulaire, que l'empereur Anastase lui envoya par honneur avec les autres marques du consulat. Le même Clovis, et les quatre autres rois, qui sont sans doute ses enfans, ont la barbe négligée, et les deux plus jeunes portent des cheveux flottans sur les épaules; ce qui était par-



tiçulier pour lors aux princes du sang royal. Grégoire de Tours, appelle ces cheveux ainsi flottans , *crinium flagella* ; et il remarque qu'un certain Gundovalde , qui se disait fils de Clotaire I , et qui , en cette qualité portait de grands cheveux , fut amené à Clotaire qui les lui fit couper , disant qu'il ne le reconnaissait pas pour son fils : *hunc ego non generavi*.

Le roi Childebert I est représenté à ce même portail avec un livre à la main gauche , pour marquer qu'il est fondateur de cette église , et avec un sceptre qui se termine par une figure qu'il est difficile de bien distinguer. Les autres rois , excepté Clovis , ne portent point de sceptre , mais tous ont des couronnes. Leurs manteaux sont tous ronds et pendent également de tous côtés , à peu près comme les anciennes chasubles des prêtres.

Outre Clovis et ses quatre enfans , on y voit les statues de deux reines , qui ne peuvent être autres que sainte Clotilde , femme de Clovis I , et Ultrogothe , femme de Childebert. Elles ont de grandes tresses de cheveux qui leur pendent jusqu'aux genoux. Leurs vêtemens sont un peu différens. Celle qui est près de Clovis , c'est-à-dire , sainte Clotilde , est ceinte , au bas de son corcelèt , d'une ceinture dont les deux

**cordons** pendent fort bas comme celle de Frédegonde. C'est peut-être un habit de veuve. Son manteau qui est ouvert par devant, est **attaché au cou** avec une attache fort précieuse. La ceinture d'Ultrogothe ne paraît pas beaucoup, étant cachée par le devant de son manteau, qui est attaché sur l'épaule droite, et ne couvre qu'à moitié les deux robes dont elle est revêtue.

Il est remarquable que sainte Clotilde n'est pas représentée avec un pied d'oie, tel qu'on le voit au portail de l'abbaye de Nesle, à ceux de Saint-Benigne de Dijon, de saint Etienne de Nevers, et de saint Pourçain en Auvergne.

On ne sait d'où vient cette tradition, car nul de nos anciens auteurs n'en fait mention, et il est à croire que c'est plutôt une fantaisie de sculpteurs, pour marquer peut-être la prudence de la reine, qu'une vérité et un fait certain. Mais c'est trop parler de ces statues gothiques; venons à la seconde race.

## CARLOMAN ET CHARLEMAGNE.

Comme les belles-lettres commencèrent à fleurir en France du temps de Charlemagne, on y voit beaucoup plus de politesse que sous

la première race. Les beaux arts y fleurissent en même temps ; car c'est aux belles-lettres que l'on doit le bon goût qui perfectionne les beaux arts. C'est pourquoi tous les grands princes ont pris à tâche de cultiver les belles-lettres, comme étant le principe de la politesse, qui règne en toutes choses, dans l'architecture, dans la peinture, dans la sculpture, et même dans l'art militaire. Le premier de nos rois qui ait aimé les lettres, c'est Charlemagne, un des plus grands princes qui ait gouverné la monarchie française ; et c'est à son exemple que le roi, qui a mérité comme lui, par ses excellentes qualités, et par tant d'actions admirables, le titre de Grand, au milieu de tant de soins qui l'occupent pour le gouvernement de l'Etat, prend un soin tout particulier des académies, des sciences et des lettres.

Le premier ouvrage de sculpture que nous ayons du temps de Charlemagne, est un monument de marbre creusé fort profondément en forme de coffre, posé autrefois sur quatre piliers, au près du tombeau de saint Rémi à Rheims. Il est fait sur le modèle de celui de Jovin, général de l'armée Romaine, que l'on voit dans la même ville, dans l'église de

Saint-Nicaise, dont il est fondateur, et où l'on tient qu'il est inhumé. On voit gravé sur le devant de l'un et de l'autre, un combat d'hommes avec un lion, et un sanglier qui est abattu. C'est la commune opinion que ce marbre qui est à Saint-Rémi, a servi de monument à Carloman, roi d'Anstrasie, frère de Charlemagne, inhumé dans cette auguste basilique, et l'on croit que c'est ce monument que Hincmar fit voir à Charles-le-Chauve, lorsqu'il le conduisit à l'église de Saint-Rémi pour lui montrer le lieu où le roi Carloman était inhumé.

Personne ne mérita mieux une sépulture distinguée que Charlemagne. En effet, il n'est point de roi qui de son temps en ait eu une plus magnifique. Il fut inhumé à Aix-la-Chapelle où il mourut l'an 72 de son âge, et le 47 de son règne, prince le plus digne de vivre et de régner long-temps, comme il a fait plus que ses successeurs, à la réserve de Louis le Grand, qui l'a déjà surpassé par la durée de son règne, et fasse le ciel qu'il le surpasse aussi de beaucoup pour la durée de la vie ! Voici de la manière que Charlemagne fut inhumé, au rapport d'un auteur du temps. Son corps fut embaumé et mis sous une voûte,

assis sur un siège d'or , revêtu des habits impériaux , et au-dessous d'un cilice qu'il portait ordinairement , ayant à son côté une épée dont le pommeau et la garniture du fourreau étaient d'or , et une bourse de pèlerin qu'il avait coutume de porter lorsqu'il allait à Rome. Il tenait entre ses mains des évangiles écrits en lettres d'or. Sa tête était ornée d'une chaîne d'or en forme de diadème , dans laquelle était enchassée une portion de la vraie croix , et son visage était couvert d'un suaire. Son sceptre et son bouclier qui étaient tout d'or , et avaient été bénis par le Pape Léon III , furent suspendus devant lui. On ferma ensuite , et on scella même son sépulcre après l'avoir rempli de beaucoup de richesses , *thesauris multis* , et de toute sorte de parfums , et l'on érigea au-dessus une arcade dorée , avec cette inscription rapportée par Eginard son secrétaire :

*Sub hoc conditorio situm est corpus Karoli Magni atque Orthodoxi Imperatoris , qui regnum Francorum nobiliter ampliavit , et per annos XLVII. felicit errexit. Decessit septuagenarius anno ab Incarnatione Domini DCCCXIV. indictione VII. V. Kal. Februarias.*

C'est la première épitaphe que nous trouvions de nos rois. Ce prince est le dernier aussi qui ait pris la qualité d'homme illustre , *vir illuster* ; qualité dont tous les rois ses prédécesseurs s'étaient servis dans leurs lettres , mais que ses successeurs ont quittée , quoique les papes , écrivant à nos rois , les aient encore qualifiés du nom d'illustres long-temps après , jusqu'à ce qu'enfin ils leur ont donné par excellence , le titre de roi très-chrétien , dont ils avaient déjà honoré le roi Pépin , Charlemagne , son fils et plusieurs autres de leurs successeurs. Enfin , Charlemagne est le seul encore de nos rois qui ait pris , avant qu'il fût empereur , la qualité de patrice des Romains , après , celle de roi des Français et des Lombards.

---

---

SUR LA PATRIE  
ET  
L'ORIGINE DES PEUPLES  
QUI DÉTRUISIRENT L'EMPIRE ROMAIN (1).

*Par le baron de HERTZBERG, ministre  
d'Etat (2).*

---

**L'**HISTOIRE est la mère ou la nourrice de la sagesse au jugement d'un homme célèbre,

(1) Ce Mémoire est intitulé : *Dissertation tendant à expliquer les causes de la supériorité des Germains sur les Romains et à prouver que le nord de la Germanie ou Teutonie entre le Rhin et la Vistule, et principalement la présente monarchie prussienne, est la patrie originaire de ces nations héroïques, qui dans la fameuse migration des peuples ont détruit l'Empire Romain, et qui ont fondé et peuplé les principales monarchies de l'Europe.* Il fut écrit et lu en français par M. de Hertzberg dans la séance publique de l'académie tenue pour célébrer la naissance du roi. M. Dhm, conseiller et archiviste du roi, la traduisit ensuite en allemand, et fit imprimer sa traduction avec une préface très-intéressante, que nous avons cru devoir rapporter à la suite de cette Dissertation.

(2) Acad. de Berlin, tome XXI.

*magistra vitæ* selon Cicéron ; elle fournit à tout homme qui pense , les matériaux les plus féconds pour faire des abstractions utiles pour la philosophie que pour la politique ; elle sert surtout à enflammer ce beau feu , qui anime les belles âmes au patriotisme et à l'amour de la vertu , du vrai , du juste , du beau et du grand ; elle retient même quelquefois les méchans et les âmes noires de l'éclat de leurs vices. Les événemens mêmes , qui paraissent destructifs pour le genre humain , peuvent , au moyen de la philosophie , de l'histoire , être maniés d'une façon à devenir utiles à la société et aux grands buts qu'on vient d'énoncer. Telles sont les révolutions et les chutes de ces vastes Empires que nos ancêtres ont appelés les quatre grandes monarchies , qualification qui répugne aux modernes , peut-être plus par un esprit de nouveauté qu'avec raison ; du moins elle paraît très-propre à dénoter ces grands Empires qui se sont distingués de tous les autres par leur étendue , et par le grand nombre des nations qu'ils ont concentrées. Je vais faire dans la présente dissertation un essai du parti qu'on peut tirer de l'histoire de ces révolutions et de l'ascen-



dant caractéristique que quelques nations ont en sur le reste du genre humain.

Quand on repasse d'un œil scrutateur et philosophique le tableau général de l'histoire du monde connu, on trouvera qu'en faisant abstraction des Assyriens, des Persans, des Scythes, des Tartares, des Mogoles et des Slaves ou Vénèdes et quelques autres grands peuples, qui ont subjugué pendant un médiocre espace de temps quelques nations faibles et sauvages et quelques régions vastes, mais peu cultivées, il n'y a proprement que quatre peuples qui aient fondé des monarchies véritablement grandes, et qui aient eu une supériorité décidée sur d'autres nations. Ce sont les *Grecs*, les *Romains*, les *Arabes*, *Sarazins* ou *Turcs*, et les nations *Germaniques* ou *Teutoniques*, qui est leur nom vrai et originaire.

Les *Macédoniens*, ou *Grecs*, enflammés par le plus puissant désir de la gloire et de l'immortalité, conquièrent aisément les nations efféminées de l'Asie et de l'Afrique, et y établirent un vaste Empire, qui ne dura pourtant que deux siècles et qui s'écroula par leur désunion et par la corruption de leurs mœurs.

Les *Romains*, émules des Grecs et poussés par la même avidité de la gloire et des conquêtes, subjuguèrent peu à peu les petits peuples de l'Italie, et étant devenus par là une nation, ils vainquirent ensuite les Carthaginois et les Grecs désunis, conquirent les nations sauvages et peu disciplinées des Gaules, de la Bretagne, de l'Espagne et de l'Afrique, et établirent ainsi pendant le cours de quatre siècles, dans les trois parties du monde connu alors, l'Empire le plus vaste qui ait jamais existé, et qui a duré environ six siècles, à compter depuis la destruction de Carthage et de Corinthe jusqu'à la déposition du second Romulus par Odoacre. Ce grand Empire ayant été notoirement partagé entre les deux fils de Théodose, la partie *Orientale*, qui fut principalement par les *Arabes* ou *Sarazins*, animés du fanatisme de religion le plus ardent, n'a été entièrement conquise par cette nation, qu'on a appelée depuis *Turcs* ou *Musulmans*, que dans la suite de huit siècles depuis l'an 632 jusqu'à 1453 ; mais l'Empire d'*Occident*, qui était le véritable siège des Romains, cet Empire immense, monarchique et protégé par les armées les mieux disciplinées, a été détruit et con-

quis en moins d'un siècle, depuis 409 jusqu'à 493 par quelques nations *Teutoniques*, nombreuses à la vérité et guerrières, mais peu unies, et qui ne connaissant ni de bonnes armes, ni la discipline, ni une forme de gouvernement propre pour la conquête, n'avaient pour combattre les vainqueurs de l'univers, que leur valeur naturelle et la force de leurs corps et de leurs âmes.

Pendant toute la durée, tant de la république, que de l'Empire de Rome, et dans ses temps les plus florissans, la nation Germanique a toujours été regardée comme l'ennemi le plus dangereux et le plus redoutable des Romains. C'est l'aveu unanime des historiens Romains, et quand ils comparent leurs autres principaux ennemis, les Grecs, les Carthaginois, et les Parthes, aux Germains, ils donnent une préférence décidée à ceux-ci. *Cicéron*, *Salluste*, *Quintilien*, *Eutrope*, disent tous, en changeant seulement les termes, que les Romains avaient combattu avec toutes les nations pour la gloire, mais avec les Cimbres et les Teutons pour leur existence, et que *Marins* ne les avait enfin vaincus que par la supériorité de sa tactique (1). Personne n'a

(1) *Cicero de Officiis* L. I. c. 12. Cum Cimbris bel-

exprimé cette vérité, ni rendu cette justice aux Germains, d'une manière plus élégante, plus nerveuse et plus vraie que *Tacite* dans un passage de sa célèbre *Germanie*, que j'essayerai de traduire ici, quelque difficile qu'il soit de le rendre dans l'énergie et dans la précision de l'original.

C. 37. *Germaniæ sinum proximi Oceano*

*lum, ut cum inimicis gerebatur, uter esset? non uter imperaret?*

*Sallustius* in bello Jugurthino, c. 114. Illincque et usque ad nostram memoriam Romani sic habuere, alia omnia virtuti suæ prona esse, cum Gallis pro salute, non pro gloria certare.

*Quintilianus* in Declamatione 3, c. 86. Non de prolatando imperio res est, nec transmarinas, ut nuper, provincias petimus. De Italiæ possessione certatur, pro aris focusque constitimus, an hæc omnia igni ferroque vastentur? an nobis caput barbarus hostis excidat? an cimbrice loquendum sit? vita omnium nostrum et salus in ultimum discrimen adducit Gens, majorem terrarum partem victoriis pervagata, tantum in Mario stetit.

*Eutropius* L. V., c. 1. Consules M. Manlius et Q. Cæpio a Cimbris et Teutonibus et Tigurinibus et Ambrosiis, quæ erant Germanorum et Gallorum gentes, victi sunt juxta flumen Rhodanum et ingenti internecione attriti. Timor Romæ grandis fuit, quantus vix Hannibalis tempore Punici belli, ne iterum Galli Romanam venirent, etc.

*Cimbri* tenent, parva nunc civitas, sed gloria ingens. Veterisque famæ late vestigia manent, utraque ripa castra, ac spatia, quorum ambitu nunc quoque metiaris molem, manusque gentis et tam magni exercitus fidem. Sexcentimum et quadragesimum annum urbs nostra agebat, cum primum Cimbrorum audita sunt arma. Cæcilio Metello ac Papirio Carbone, Coss. Ex quo si ad alterum imperatoris Trajani consulatum computemus, ducenti ferme et decem anni colliguntur. Tam diu Germania vincitur. Medio tam longi ævi spatio multa invicem damna. Non Samni, non Pœni, non Hispaniæ, Galliæve, ne Parthi quidem sæpius admonuere. Quippe regno Arsacis acrior est Germanorum libertas. Quid enim aliud nobis, quam cædem Crassi, amisso et ipse Pacoro intra Ventidium dejectus Oriens objecerit? At Germani Carbone et Cassio et Scauro Aurelio et Servilio Ceniopæ, M. quoque Manlio fuis vel captis, quinque simul consulares exercitus Populo Romano; Varum tresque cume o legiones etiam Cæsari abstulerunt. Nec impune C. Marius in Italia, divus Julius in Gallia, Drusus ac Nero et Germanicus in suis eos sedibus perculerunt. Mox ingentes C. Cæsaris minæ in ludibrium versæ

Inde

funde otium, donec occasione discordiæ nostræ et civilium armorum, expugnatis legionum hibernis, etiam Gallias affectavere; ac rursus pulsi inde, proximis temporibus triumphati magis, quam victi sunt.

« Le rivage de la mer germanique est habité par les *Cimbres*. C'est à présent un petit Etat, mais d'un grand nom, lequel, avec les restes des camps et de l'étendue des demeures de cette nation, fait foi de son ancienne grandeur et des armées nombreuses qu'elle a produites. Notre ville avait existé 640 ans, lorsqu'on entendit pour la première fois les armées des Cimbres. De là jusqu'au second consulat de l'empereur Trajan, nous comptons 210 ans. C'est depuis tout ce temps-là que nous sommes déjà occupés à vaincre la Germanie. Dans cette longue époque, on n'a fait que se faire mutuellement beaucoup de mal. Ni les Carthaginois, ni les Espagnols, ni les Gaulois, ni même les Parthes ne nous ont si souvent humilié. La Germanie libre est beaucoup plus dangereuse que le despotisme des Arsacides. L'Orient ne peut rien nous reprocher que la défaite de Crassus, ayant aussi été vaincu par Ventidius et ayant même perdu Pacorus. Mais les Germains ont enlevé au peuple Romain

cinq armées consulaires battues ou faites prisonnières, et à César Auguste Varus avec trois légions. Ils n'ont essuyé que des secousses par Marius en Italie ; par Jules César, dans les Gaules ; et par Drusus, Néron et Germanicus, dans leur patrie ; encore cela ne s'est-il pas fait impunément. Les menaces de Caligula n'ont fait qu'exciter leur risée. On a été tranquille ensuite, jusqu'à ce qu'à l'occasion de nos guerres civiles, ils ont enlevé les quartiers d'hiver de nos légions, et ont même osé attaquer les Gaules. On les a chassés ; mais dans la suite nous en avons triomphé, plutôt que nous ne les avons vaincus. »

C'est une peinture rapide, mais vraie et frappante, que Tacite a faite de toutes les guerres des Romains avec les Germains jusqu'à son temps. Ce ne serait que pour rendre ce tableau encore plus fini, qu'on pourrait ajouter que César, en passant deux fois le Rhin, et que Drusus et Germanicus, en poussant jusqu'au Weser et à l'Elbe, n'ont fait que des incursions dans la Grande-Germanie, qui est toujours restée libre et indépendante, et que les Romains ayant été sévèrement relancés des Germains par les terribles défaites de Varus et de Lollius, n'ont jamais pris un pied

ferme au-delà du Rhin et du Danube, qui faisaient la limite et le *non plus ultra* de l'Empire Romain dans l'Occident, comme l'Euphrate dans l'Orient.

Après les temps de Tacite, les empereurs Romains ne firent plus que des guerres défensives contre les Germains, et n'en firent aucune qui fût décisive. Celle que Marc Aurèle eut à soutenir contre les Marcomannes, Quades, Vandales et autres nations Teutoniques de la Bohême, de la Saxe et du Brandebourg, lesquelles poussèrent au-delà du Danube jusqu'à Aquilée, a toujours été regardée comme une des plus dangereuses par les Romains, et elle ne finit que par des batailles indécises et une paix plâtrée, l'an de l'ère chrétienne 174. Les mêmes Marcomannes poussèrent cent ans après jusqu'à Milan et en Toscane, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'empereur Aurélien parvint à les déloger de l'Italie. Sous le règne de Probus un petit nombre de Francs, captifs, transporté au Pont en Asie, s'empara de quelques barques, et fit une navigation plus téméraire et plus mémorable que celle des Argonautes. Ils passèrent du Pont-Euxin près de Constantinople par la mer Méditerranée, et après avoir pillé les côtes de la Grèce, de



la Sicile et de l'Afrique, ainsi que les grandes villes de Syraouse et de Carthage, ils retournèrent par l'Océan Atlantique le long des côtes d'Espagne, de France et de Bretagne, à celles de la Basse-Germanie, leur patrie (1). Depuis Marc Aurèle et Commode et pendant tout le cours du troisième et du quatrième siècle de l'ère chrétienne, les empereurs Romains ne cessèrent d'avoir des guerres avec les différens peuples Germaniques, qui de petites peuplades commencèrent à se réunir en grandes nations sous les noms de Francs, d'Allemands, de Suèves, de Vandales, etc., et pénétrèrent toujours plus de l'intérieur de la Germanie et des bords de la mer Baltique vers les provinces Romaines. Les empereurs Romains, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, soutenaient encore, quoiqu'avec peine, les limites de leur Empire jusqu'au Rhin et au Danube, et repoussèrent souvent les Germains au-delà de ces deux rivières; mais ils se servirent pour cela des Germains mêmes, qui faisaient l'élite de leur armée, surtout des gardes prétorienes, et ils en tirèrent leurs meilleurs généraux, dont quelques-uns sont même devenus

(1) *Zosim*, L. I, c. 7.

empereurs, tels que Maximin, Maxentius, Magnentius et Silvain.

Après que l'Empire Romain eut été partagé entre les deux fils de Théodose, l'an 395, et que le faible Honorius, empereur d'Occident, eut sacrifié aux intrigues de la cour, son premier ministre et général, le grand *Stilicon*, Vandale de nation, on voit commencer ces fameuses *migrations des nations*, principalement Germaniques, telles que les Goths, les Vandales, les Suèves, les Francs, les Bourguignons, les Saxons, les Rugiens, etc., lesquelles du fond de la Germanie et de la Pannonie, pénétrèrent chacune dans une des provinces Romaines, en firent la conquête, et y établirent des royaumes qui subsistent encore aujourd'hui en partie; de sorte que tout l'Empire d'Occident fut détruit et conquis par ces nations Germaniques pendant le cours du cinquième siècle, depuis la prise de Rome par Alarie, en 410, jusqu'à l'établissement du royaume de Théodoric, roi des Ostrogoths, en 493.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de cette partie de l'histoire, très-intéressante et connue à la vérité, mais pas encore assez éclaircie et trop vaste pour mon but présent, laquelle a

pourtant été très-bien maniée par le célèbre *Mascow* dans son histoire des Germains avant Charlemagne. Je ne dirai rien non plus de ces nations non Germaniques, telles que les Huns, les Abares, les Slaves et autres peuples Sarmates et Scythiques, qui n'ont fait que des apparitions momentanées dans le cœur des provinces Romaines, et n'en ont démembré que l'extrémité, comme les Huns ont fait de la Pannonie et de la Dacie. Je me contenterai d'indiquer ici les principales époques où chaque nation Germanique a conquis une des provinces Romaines et y a fondé un de ces Empires qui subsistent encore aujourd'hui après treize siècles, et qui dureront apparemment aussi long-temps que le monde. Après avoir constaté par-là, quelles nations ont détruit l'Empire Occidental des Romains et fondé les présentes monarchies de l'Europe, je tâcherai de prouver par un petit nombre d'autorités non équivoques, que chacune de ces nations a été véritablement Germanique et qu'elle est venue du nord de la Germanie.

Les *Suèves* et *Vandales*, nations ordinairement unies et véritablement Germaniques, poussèrent des bords de l'Elbe dans la Pannonie, de là par l'Italie et les Gaules en

Espagne, où ils s'établirent l'an 411. Une partie des Vandales conquit, en 429, toute la côte de l'Afrique et la Sicile, et établit sous le grand Genseric un nouveau royaume à Carthage, lequel fut enfin détruit en 530, sous le roi Gilimer, par le fameux Bélisaire, général de l'empereur grec Justinien. Les Vandales et Suèves restés en Espagne furent ensuite incorporés aux Visigoths leurs vainqueurs ; mais on en trouve encore des restes et le souvenir en Gallicie et en Andalousie, province qui s'appelait autrefois Vandalitie.

Les *Visigoths*, nation également Germanique, après avoir quitté leur patrie originaire, les bords de l'Oder et de la Vistule, passèrent en Pannonie, et après s'y être arrêtés quelques siècles, poussèrent dans le cinquième par l'Italie dans les Gaules, où ils établirent un grand royaume en Aquitanie : mais en ayant été chassés par les Francs, ils vainquirent et se réunirent peu à peu les Vandales et les Suèves en Espagne, et conquirèrent tout ce Royaume, ainsi que la Lusitanie. Ils en perdirent à la vérité une grande partie par l'invasion des Sarrazins-Maures ; mais ceux-ci ont été repoussés postérieurement par les souverains et la nation d'Espagne, qui des-

cedent des anciens Goths. Personne ne doute plus, et il est aisé de prouver, que la présente nation Espagnole et Portugaise, vient principalement des Visigoths, des Vandales et des Suèves, quoiqu'elle soit mêlée d'anciens Espagnols, Romains et Maures. Il est donc prouvé que l'Espagne, ainsi que le Portugal, est une monarchie et nation Germanique, les souverains et la partie dominante de la nation tirant son origine des nations Germaniques qui ont conquis l'Espagne et qui s'y sont maintenues jusqu'au moment présent.

La florissante *monarchie française*, qui subsiste sans interruption depuis treize siècles, tire notoirement son origine et a été fondée et perpétuée jusqu'à nos jours des Francs, nation incontestablement Germanique. Ces Francs, qui font le corps réuni des anciennes nations établies entre l'Elbe et le Rhin, passèrent ce dernier dans le troisième siècle, s'établirent dans la Gaule Belgique, avancèrent peu à peu dans les Gaules, et conquièrent enfin tout ce vaste pays, après avoir vaincu les Romains dans la bataille de Syagrius, en 483, les Visigoths en 507, et les Bourguignons en 534, et après avoir subjugué par-là ces trois nations et les avoir réunies à la leur.

Les *Bourguignons*, nation aussi Germanique venue des bords de l'Oder, s'établirent au commencement du cinquième siècle dans la Gaule Lugdunoise, autour du Rhône, et y fondèrent un royaume puissant, qui n'a pourtant duré que jusqu'à l'an 534, où leur dernier roi fut tué par les Francs, et leur pays, ainsi que la nation même, furent incorporés à la monarchie Française, quoique le souvenir de leur nom se soit encore long temps soutenu dans le nom du royaume de Bourgogne, et encore à présent dans le nom du duché et du comté de Bourgogne. La monarchie et la nation Française est donc composée de Francs, de Visigoths, de Bourguignons, nations purement Germaniques, qui font ensemble la nation dominante; mais elle est mêlée de Romains, d'anciens Gaulois qu'on a assujettis, et en partie aussi de Normands, peuple du nord survenu dans les siècles suivans et qui s'est établi en Normandie.

L'*Italie*, la patrie des Romains et l'ancien siège de leur grand Empire, n'en est pas moins devenue la conquête des Germains. On ne comptera pas les incursions des Senons, des Gaulois, des Cimbres, des Teutons et des

Marcomannes, qui ont été heureusement repoussés par les Romains, quoiqu'avec beaucoup de peine ; mais depuis le partage de l'Empire, fait en 395, et durant tout le cours du cinquième et du sixième siècle, les nations Germaniques n'ont fait que se succéder dans la conquête de l'Italie. Radagaise, avec un essaim de Vandales, inonda l'Italie en 407 ; Alaric y pénétra peu après avec une puissante armée de Visigoths et prit même Rome. L'un et l'autre furent vaincus par Stilicon, ce grand général des Romains, Vandale lui-même : mais il ne le fit que par les armes de quelques autres nations Germaniques ; et ce ne fut aussi que par les mêmes moyens que le nom de l'Empire Romain fut encore quelque temps conservé, et que les généraux Germains donnèrent le nom d'empereurs à quelques faibles personnages, leurs créatures, par respect pour cet ancien Empire, jusqu'à ce qu'Odoacre, roi des Hérules et des Rugiens, venus de la Baltique, éteignit même le titre d'empereur Romain, en l'ôtant au jeune et faible Romulus Momillus. Il gouverna toute l'Italie en son propre nom, jusqu'à ce qu'il fut vaincu en 493 par Théodoric, roi des Ostrogoths et des Rugiens. Ce grand

**Théodoric établit le puissant Empire des Ostrogoths en Italie et dans une partie des Gaules et de la Germanie , lequel fut à la vérité détruit en 553 par Bélisaire et Narsès, généraux de l'empereur grec Justinien ; mais ce ne fut que par l'assistance des Longobards et d'autres peuples Germaniques. Ces mêmes Longobards mirent aussi bientôt fin à l'exarchat des Grecs à Ravenne, le simulacre de l'ancien Empire Romain , et établirent une nouvelle domination dans toute l'Italie , qui a duré jusqu'à ce que Charlemagne, roi des Francs , y mit fin par la défaite de leur dernier roi Désiderius en 772, et unit l'Italie à la monarchie Française. Il prit aussi et rétablit dans sa personne le nom d'empereur des Romains , lequel après l'affaiblissement et l'extinction de la famille Carlovingienne a passé aux rois indigènes de Germanie , qui le conservent encore aujourd'hui , quoique sans réalité. Ces rois ou empereurs des Germains, surtout les Ottons , Frédéric I, et Frédéric II, ont souvent tenté et même fait la conquête de l'Italie ; mais ce n'a été que pour un temps médiocre, et ils n'y ont eu qu'une autorité précaire ou passagère, dont il reste encore de petits vestiges dans quelques parties de l'Italie.**



De ce chaos de révolutions arrivées en Italie pendant le cours de douze siècles, il est résulté ce grand nombre de royaumes, de duchés, de républiques et d'états grands et médiocres, qui partagent aujourd'hui cette belle partie de l'Europe : mais on peut dire avec vérité, que toute la nation Italienne est à présent un assemblage d'anciens Romains, de Gaulois, de Vandales, de Goths, de Rugiens, de Longobards, de Francs et d'autres nations Germaniques, auxquelles il s'est mêlé quelques Sarrazins et Normands, dans les deux Siciles.

L'*Ile Britannique*, habitée par des Celtes indigènes, fut subjuguée par les premiers empereurs des Romains. Les Bretons s'affranchirent pendant les troubles de l'Empire Romain; mais ne pouvant résister aux Pictes, habitans féroces de la Calédonie ou de l'Ecosse moderne, ils appelèrent à leur secours, en 449, les Angles, Saxons et Jutes, nations Germaniques, qui demeuraient dans la Péninsule Cimbrique, la Jutlande, le Holstein et le Mecklenbourg. Ces Anglo-Saxons subjuguèrent ensuite les Bretons, et quoique subjugués à leur tour pendant quelque temps par les Normands et les Danois, ils sont pourtant à la fin restés la nation dominante, témoins le nom

de l'Angleterre et la langue, dont le fonds est la langue Teutonne.

La langue d'une nation est un indice assez sûr de son origine et de sa composition. En partant de ce principe, que je croirais, s'il en était besoin, pouvoir constater en détail et par une application particulière à chaque nation, on peut adopter pour règle, que les nations Germaniques des Anglais et des Saxons, unies aux Normands, qui ont la même langue, ont prévalu sur les Bretons, qui étaient eux-mêmes avec les Germains d'une origine commune Celtique; mais en Italie, dans les Gaules et dans l'Espagne, pays déjà très-peuplés et cultivés, le nombre des Romains et des indigènes a prévalu sur celui des conquérans Germains, et ceux-ci ont adopté ou plutôt mêlé avec leur langue, leurs lois et leurs mœurs, celles des Romains; il en est résulté la langue française, italienne et espagnole, dont le fonds est le latin ou ce qu'on appelle *lingua Romana*, mais qui contient pourtant un grand nombre de mots teutoniques.

La *Germania*, appelée ainsi par les Romains, et qui selon son origine et le nom qu'elle porta dans la langue originale, de-

vrait s'appeler *Teutonie*, est le seul pays de l'Europe et peut-être de l'univers qui n'ait jamais été assujéti entièrement et pour longtemps par une nation étrangère, les Huns n'ayant fait qu'y passer, et les Francs étant eux-mêmes d'origine Teutonne. C'est encore cette même nation *Aborigène* et *indigène* qui a conservé son indépendance, son nom et sa langue depuis son origine jusqu'à nos temps. Si on n'avait pas la preuve de cette vérité dans la suite de l'histoire même, on la trouverait, faite d'autres monumens, que la voracité du temps nous a enlevés, dans quelques noms et mots que Tacite et d'autres auteurs Romains nous ont conservés. Tels sont les noms de la nation *Teutonne* même, des dieux ou créateurs de la nation, *Tuisto*, *Mannus* (*Mann*) et la déesse *Herta* (*Erde*), *Asci-burgium*, *Saltus Teutoburgicus*, *Arminius* (*Herrmann*), mots et noms qui répondent depuis l'existence de la nation Teutonne et depuis tant de milliers d'années à la signification présente, sans compter que toutes les rivières et même la plus grande partie des nations ont conservé jusqu'à nos jours les mêmes noms qu'elles ont eus dans les temps les plus reculés, comme les Francs, les Saxons,

les Suèves, les Allemands, les Frisons, les Rugiens, le Bojohème, etc. Cette identité n'aurait pas lieu, si la Germanie avait été subjuguée pour long-temps par quelque nation étrangère et supérieure en nombres et en forces, Qu'on n'objecte pas les Huns, qui n'ont fait que parcourir la Germanie dans le cinquième et le neuvième siècle, ni les Slaves et Venèdes, qui ont occupé depuis le cinquième jusqu'au dixième siècle toute la région entre l'Elbe et la Vistule, mais qui ont été ensuite subjugués et exterminés pour la plus grande partie par les Germains revenus de la Saxe et de la Westphalie en Lusace, dans les Marches, la Poméranie et le Mecklenbourg; de sorte que les Slaves ou Venèdes ne sont restés une nation prédominante que dans quelques bouts des pays nommés; principalement en Bohême et en Pologne.

J'ai donc constaté que ce sont les Francs, les Bourguignons, les Goths, les Suèves et Vandales, les Longobards, les Anglo-Saxons, les Rugiens, etc., qui ont détruit l'Empire Romain dans l'Occident, et qui ont fondé et peuplé les principales monarchies de l'Europe. Je l'ai fait en rapportant simplement des faits assez connus, sans les appuyer par

aucun détail, ni par des autorités. Je tâcherai encore de prouver d'une manière plus déterminée, quoique succincte, que toutes ces nations sont véritablement Germaniques et qu'elles ont leur patrie originaire dans le nord de l'Allemagne, et surtout dans les régions qui composent à présent la monarchie Prussienne.

Sans entrer dans le vaste champ de l'antiquité et des contestations littéraires sur l'origine des Francs, des Goths et d'autres anciens peuples, sur laquelle *Cluvier*, *Prætorius*, *Leibnitz*, *Gundling* et tant d'autres historiens ont si amplement écrit, je me bornerai à prouver ma thèse à l'égard de chaque nation, par le témoignage irrécusable de quelques monumens ou auteurs contemporains, ou du moins fort anciens.

Les *Francs*, que l'histoire Romaine nomme pour la première fois dans la moitié du troisième siècle, sont les nations de la Basse-Allemagne, qui du temps de Tacite étaient connus sous les noms de Chauci, Cherusci, Chamavi, Bructéri, etc., et en général toutes les nations entre le Rhin et l'Elbe, lesquelles se sont réunies sous le nom de Francs. On en trouve une preuve incontestable dans la fa-  
meuse

meuse *carte topographique*, qu'on appelle *Peutingérienne*, la plus ancienne qui existe, et qui a été faite du temps de l'empereur Théodose (1). Dans cette carte on trouve le long du Rhin et de la mer Germanique, en grandes lettres, ces noms : *Chauci. Amsivarii. Cherusci. Chamavi, QVI ET FRANCI*, et ensuite avec de grandes lettres, le nom de la région *FRANCIA*; après quoi suivent sur le Haut-Rhin les noms de *Suevia* et *Allamannia*. Ce monument ancien et respectable ne laisse aucun doute que les Francs, avant qu'e passeraient le Rhin, avaient leur siège sur la rive orientale de ce fleuve, qu'ils ont concentré toutes les nations nommées dans cette carte, et même jusqu'aux Chérusques, qui, du temps d'Arminius, de Varus et de *Tacite*, demeuraient des deux côtés du Weser. Ces Francs devaient s'étendre jusqu'à l'Elbe selon un passage de *Claudien*, L. I. du panégyrique de Stilicon :

*Pascat Belga pecus, mediumque ingressa per Albim  
Gallica Francorum montes armenta pererrant.*

(1) L'original de cette carte existe dans la bibliothèque impériale de Vienne, et on en a une édition magnifique faite à Vienne en 1753, par les soins de M. de Scheib.

Et dans le panégyrique d'Honorius :

. . . . . *venit accolat silvæ*  
*Bructerus Hercenice, larisque paludibus exil*  
*Cimbrus et ingentes Albim liquere Cherusci.*

Une preuve plus claire résulte encore d'un passage du *Géographe de Ravenne*, du septième siècle :

Prima ut hora noctis Germanorum est Patria quæ modo a Francis dominatur, cujus post terga infra Oceanum insula Britannia invenitur. . . .  
 Quarta ut hora noctis Normandorum est patria; quæ et Dania ab antiquis dicitur; cujus ad frontem Albes, vel patria Albis. Maurungania certissime antiquitus dicebatur, *In qua Albis patria per multos annos, Francorum linea remota est.*

Ce passage est assez obscur; M. de *Leibnitz* (1), et *Gundling* se sont beaucoup disputés, si le pays de la *Maurunganie* a été sur les côtes de la Baltique, comme *Leibnitz* le soutient, ce qui ferait monter les Francs jusqu'en Poméranie, ou sur la côte de la mer Germanique, selon *Gundling*. Quoi qu'il en soit, ce géographe ancien, d'accord avec *Claudien*, fait assez voir que les Francs se sont

(1) Dans la *Dissertation de Origine Francorum*.

étendus jusqu'à l'Elbe, ce qui suffit pour prouver ma thèse. On ne doit pas se laisser dérouter par le nom de *Francia Orientalis*, qu'on trouve dans le 9<sup>e</sup>. siècle sur le Hant-Rhin, et par celui du Cercle de *Francbnie*, qui existe encore aujourd'hui, puisque cette dénomination date de temps plus récents, dans lesquels les rois des Francs possédaient les Gaules et toute la Germanie, et distinguèrent ces deux Royaumes par les noms de *Francia Orientalis* et *Francia Occidentalis*. Je ne dis rien ni des Saliens, ni des Riptuariens, ni des Sicambres, ni de l'origine troyenne des Francs, puisque tout cela est fabuleux et étranger à mon but.

Pour suivre la position géographique, je n'aurai point de peine à prouver que les *Cimbres Teutons*, qui firent cette fameuse expédition dans les Gaules, du temps de Marius, et qui avaient laissé une partie de leur nation dans leur patrie, l'ont eue derrière les Francs et derrière l'Elbe, dans la Péninsule Cimbrique et dans les pays qu'on appelle aujourd'hui la Jutlande, le Holstein et le Mecklenbourg. *Tacite* dit clairement dans le passage que j'ai traduit : *Eundem Germaniæ sinum proximi Oceano Cimbri tenent. Plinius* H. N. L. IV, c. 27. *Promontorium Cimbrorum excurrente*



*in maria longe peninsulam efficit Pomponius Mela L. III. c. 3. Super Albim Codanus ingens sinus est — in eo sunt Cimbri et Teutoni.* Ces nations ayant été affaiblies par leurs émigrations, se sont confondues ensuite avec les Angles, les Saxons et les Jutes, qui ont fait dans le 7<sup>e</sup>. siècle, la conquête de l'Isle Britannique. *Ptolomée*, géographe du second siècle place déjà les Saxons près des Cimbres : *Hinc super cervicem Cimbricæ Peninsula Saxones, ipsam vero Peninsulam supra Saxones tenent Singulones.* Les Angles sont placés par *Cluvier* dans le Mecklenbourg et Lauenbourg, d'après ce passage de *Ptolomée* : *Populorum introrsus Mediterranea colentium maximi sunt isti Suevi, Angili, orientaliore quam Longobardi, verguntque versus septentrionem, usque ad medium Albis.* *Tacite* place, c. 40, les Angles près des Varins, qui paraissent avoir habité près de la *Warne* dans le Mecklenbourg. Il ne peut plus être douteux après tous ces témoignages des historiens et géographes les plus anciens, que les Cimbres et les Teutons, et leurs successeurs ou voisins, les Saxons et Angles qui ont conquis et fondé la monarchie Britannique, sont des nations Germaniques, ou Teutonnes, qui ont eu leur patrie

Originairè entre l'Elbe et l'Oder vers la mer Baltique , ( le *Sinus Codanus* ou le *mare Suevicum* des anciens ), ce qui répond aussi au récit de *Béda* et des historiens anglais les plus anciens. Les Saxons se sont ensuite réunis avec d'autres nations voisines , en leur donnant leur nom , et ont occupé une grande partie de la Germanie entre l'Elbe et le Rhin , après que les Francs l'eurent abandonnée pour passer le Rhin et pénétrer dans les Gaules.

Tout le pays entre l'Elbe , le Danube et la Vistule fut appelé la *Suèvie* , et contenait plus de cinquante nations toutes Germaniques ou Teutoniques , selon *Tacite*, c. 38. *Aethicus*, *Dio Cassius*, L. LV. *Strabon*, *Plinius*, L. IV, c. I. *Cluvier*, Ger. antiq., L. III., c. 24. Cesont donc des nations Germaniques , les *Suèves* et les *Vandales* , ceux-ci faisant une partie des premiers , qui après avoir passé de la Germanie en Pannonie , en Italie et dans les Gaules , ont à la fin établi un royaume en Espagne , qui a été réuni par les Goths , et un autre en Afrique , à Carthage , qui a été détruit par Justinien. *Tacite* place les Suèves et les Vandales parmi les cinq grandes nations originaires des Germains , et *Pline* y met également les *Vindèles*. *Dion Cassius* place l'origine de l'Elbe dans les monts

Vandaliques (*in montibus Vandalicis*), par conséquent dans la Bohême moderne, et la carte théodosienne les fait voir près des Marcomannes, habitans de la Bohême. Toutes ces circonstances rendent très-croyable l'ancienne opinion, selon laquelle les Vandales ont habité dans les régions qu'on appelle aujourd'hui la Lusace et la Marche. C'est très à tort que des auteurs modernes et très-peu instruits de l'ancienne géographie, ont confondu, à cause de la petite ressemblance du nom, les Vandales avec les Venèdes, qui ont pris leur place et occupé les régions qu'ils avaient abandonnées. Ces Venèdes, qu'on appelle aussi Slaves, demeuraient du temps de *Tacite* au-delà des Suèves, et *Tacite*, c. 46, doute s'il doit les mettre au nombre des Germains ou des Sarmates. Ils appartenaient sûrement aux Sarmates et parlaient la langue eslavonne, comme les Polonais, les Russes et les Bohémiens modernes. Si les Vandales avaient été Venèdes ou Sarmates, on en trouverait quelques vestiges dans la langue espagnole, mais on n'y en trouve que de la langue germanique.

Originellement les Suèves qui habitaient, selon *Tacite*, *Ptolomée* et *Velteius Paterculus*, derrière l'Elbe, vers l'Oder, ce furent les

*Semmons*, qui paraissent avoir occupé la présente Marche de Brandebourg. *Tacite* les appelle les anciens et les plus nobles des Suèves. Cette nation n'a plus paru sous ce nom dans la grande migration, et il n'est pas bien sûr de leur attribuer cette fameuse expédition que les Gaulois Senons firent vers Rome et en Grèce, et de dériver du nom de leur chef, Brennus celui de Brandebourg.

Les *Longobards* qui ont établi, dans le sixième siècle, un grand royaume en Italie, que Charlemagne, roi des Francs, a détruit, mais dont il reste encore le nom de Lombardie en Italie, sont encore un peuple Germanique appartenant aux Suèves. *Tacite* les place, c. 40, après les *Semnonnes*, *Ptolomée*, *Strabon*, *Velleius Paterculus*, près de l'Elbe, et d'après ces anciens auteurs, *Cluvier*, G. A. L. III, c. 26, les met, avec vraisemblance, dans la Vieille Marche, et réfute en même temps leur origine suédoise que quelques auteurs ont voulu leur attribuer.

Les *Bourguignons* (*Burgundiones*) qui ont établi dans la Gaule de Lyon, ce royaume de Bourgogne, détruit ensuite et incorporé par les Francs, sont encore une nation Suève ou Vandale, par conséquent Germanique, selon

*Plin* , L. IV , c. 24 ; et *Ptolomée* place leur demeure entre l'Oder et la Vistule. Elle a été apparemment dans la nouvelle Marche d'â-présent.

La nation Germanique , qui , après les Cimbres a fait le plus de bruit en Europe et en Asie et a presque éclipsé les Romains , c'est celle des *Goths*. Divisée en deux branches , celle des Ostrogoths et des Visigoths , et gouvernée par deux races illustres et anciennes de rois , les *Balthes* et les *Amales* ; ils ont combattu tantôt pour , tantôt contre les Romains , ont parcouru par leurs armes toute l'Europe et une partie de l'Asie , et ont établi des royaumes en Pannonie , en Italie , dans les Gaules et dans l'Espagne , le dernier desquels subsiste encore aujourd'hui et dont la nation et la noblesse Espagnole et Portugaise se glorifie avec raison de tirer son origine. Quelques auteurs grecs et romains , ont confondu les Goths avec les Gètes de l'Asie , et ont voulu en faire une nation Scythe et Sarmate , venue en dernier lieu du Pont-Euxin ; mais cela répugne tant au témoignage des plus anciens historiens , qu'à la langue et aux mœurs des Goths , qui en font une nation Germanique venue du nord ; témoin le nouveau Testament

gothique de l'évêque *Ulphilas*, que les Suédois ont retrouvé dans l'abbaye de Werden , pendant la guerre de trente ans , et transporté à Upsal sous le nom de *Codex argenteus* , et témoin aussi la langue espagnole dans laquelle on ne trouve que des vestiges de la langue Germanique , mais aucun de la langue Sarmate ou Esclavone. Les Suédois , auxquels cet argument n'est pas contraire , parceque leur langue pour le fonds est la même que celle des Teutons , soutiennent avec plus de vraisemblance , que les Goths sont originairement venus de la Suède , parcequ'une partie de leur pays s'appelle encore Gothie , et que leur opinion est appuyée par le témoignage de *Jornandes*, évêque et historien Goth du sixième siècle , et par *Paul Warnefrid* , historien des Longobards du même siècle , lesquels sur la foi de leurs anciennes traditions et chansons , font sortir les Goths et les Longobards , du temps de Tibère , de cette fameuse *Scandinavie* ou *Scanzie* , qu'ils appellent la *vagina* et *officina gentium* ( le fourreau et l'officine des nations ) , et qu'on prend ordinairement pour cette grande péninsule qui embrasse à présent la Suède et la Norwège ; mais ces historiens , amateurs du merveilleux , n'ayant eu pour

source que des traditions orales , ne méritent guères foi dans des faits si éloignés de leurs temps et si peu vraisemblables. Il n'est guères apparent que des nations si nombreuses aient pu sortir d'un pays aussi peu fertile que la Suède et la Norwège ; mais ce qui est décisif , c'est que les historiens et géographes Grecs et Romains , beaucoup plus anciens , et contemporains ou même antérieurs à cette migration , placent les *Goths* sous le nom de *Gothones* , *Guthones* , *Githones* derrière les *Lygiens* , (habitans incontestables de la présente Silésie) sur la Vistule et près de la côte de la mer Baltique , où l'on trouve l'ambre (*Succinum*). C'est ce que dit sur la foi du plus ancien géographe *Pythéas* , le célèbre *Pline* dans son Histoire naturelle , L. XXXVII , c. 2. *Pytheas credidit, GUTTONIBUS, GERMANIA GENTIA accoli æstuarium Oceani, Mentonomon nomine, spatio stadiorum sex millium, ab hoc diei navigatione insulam abesse Abalum (vel Basiliam): illo vere fluctibus advehi, et esse concreti maris purgamentum, incolas pro ligno ad ignem uti eo, proximisque Teutonis vendere. Philemon ait flammam ab ELECTRO reddi, etc.* (1). Tacite qui a vécu peu après

(1) On voit par ce récit de *Pline* et de son auteur

*Pline*, du temps de Trajan ; dit dans sa *Germanie*, c. 43. *Trans Lygios Gothones regnantur paulo jam addictius, quam ceteræ Germanorum gentes, nondum tamen supra libertatem. Protinus deinde ab Oceano Rugii et Lemovii. Strabon* qui vivait du temps de Tibère, dans le même temps de la prétendue émigration des Goths de la *Scandinavie*, dit, liv. VII : *Latus autem Germaniæ meridionale, quod est trans Albim, continuo Suevi tenent, post hoc Getarum natio attingit, arcta initio, qua juxta Austrinam partem secundum Istrum protenditur, et è regione finibus Hercyniæ sylvæ, partem montium ipsa quoque complectens deinde versus septentrionalem dilatatur usque ad Tyrigetæ.* Le même *Strabon* dit dans un autre endroit : *in Mediterranniis Bastarnæ sunt Tyrigetis et Germanis conter-*

*Pythæas*, que les Gothons avaient leur patrie originaire dans le pays où l'on trouve l'ambre gris (*Succinum*), qui n'est autre que celui de la côte Baltique ou la Poméranie et la Prusse, depuis Stolpe jusqu'à Königsberg. La description que *Pline* fait ici de ce golfe de la Baltique (*Æstuarium*), répond à celui qui se trouve encore près de Dantzic, qu'on appelle le *Frisch-Haf*, formé par la mer et la Vistule, et à l'île de *Nahrung*, qui en est environnée.



*mini feroque ipsi Germanici generis.* Quand on examine et compare tous ces passages des écrivains les plus anciens et les plus dignes de foi, on ne saurait qu'applaudir à ce que le savant *Cluvier*, dans sa *Germanie ancienne*, L. III., o. 34, et *Prætorius* dans son livre particulier de *Orbe Gothico*, ont soutenu que la fameuse nation des Goths a eu son siège originaire sur les bords et en-deçà de la Baltique et de la Vistule, dans les régions qu'on appelle la Basse-Poméranie, la Pomerellie et la Grande-Pologne, depuis Dantzic et la Prusse jusqu'au pays des Lygiens ou des Silésiens. Cette opinion est d'autant plus fondée, que *Tacite* place les Goths près des *Rugiens*, et ceux-ci près de l'Océan ou de la mer Baltique, ou Suéviqne d'alors. Ces *Rugiens* ont habité, selon ces passages de *Tacite* même, et selon celui de *Ptolomée*, qui les appelle *Rutichi*, depuis l'Oder jusqu'à la Vistule, et par conséquent en Poméranie, où on trouve encore des vestiges incontestables de leur ancien nom dans l'île de Rugen et dans la ville de Rugenwalde, comme celui des *Sidini* de *Ptolomée*, dans la ville de Stettin. Ces *Rugiens* ont fait partie, selon le témoignage de plusieurs historiens et Goths, avec les Goths,

dans leur émigration vers les provinces Romaines, et dans la conquête de l'Italie. Une autre partie de ces Rugiens, ainsi que les *Hérules* (1), se sont réunis sous leur roi *Odoacre*, ont mis fin au règne du dernier empereur Romain, *Romulus*, et ont établi, pour une trentaine d'années, le royaume des Hérules, des Rugiens et des Turingiens en Italie.

Je crois avoir ainsi prouvé, d'une manière aussi décisive qu'il est possible dans des choses si éloignées, que les Francs, les Bourguignons, les Anglo-Saxons, les Longobards, les Vandales, les Goths, les Rugiens et les Hérules, les principaux peuples qui ont détruit l'empire Romain et fondé les présentes monarchies de l'Europe, sont tous d'un origine Germanique, et ont eu leur patrie originaire, les Francs entre le Rhin et l'Elbe, et tous les autres peuples susmentionnés dans la vaste région entre le Weser et la Vistule, surtout dans les pays qu'on appelle aujourd'hui la Poméranie, l'élec-

(1) Les *Hérules*, qu'on croit les mêmes que les *Lémoviens*, placés par Tacite près des *Rugiens*, sont sûrement une nation Germanique des côtes de la Baltique. Le nom de cette nation étant éteint, je me dispense d'en apporter ici les preuves, qu'on peut trouver dans *Cluvier*, G. A. L. III, c. 35.

tôrat de Brandebourg et les autres états de la monarchie Prussienne et dans quelques pays adjacens. Je pourrais alléguer un grand nombre d'anciens historiens qui affirment l'origine Germanique de ces peuples ; mais pour épargner le temps , je me bornerai au témoignage général et significatif de *Paul Warnefrid*, l'ancien historien des Longobards , qui dit dans son L. I. , c. 1 : *Gothi siquidem, Wandalique, Rugi, Héruli, atque Turcilingi, nee non etiam aliæ feroces et barbaræ nationes, e Germania prodierunt.*

On peut donc soutenir avec raison et avec fondement, que ce n'est pas la *Scandinavie*, mais le nord de la Germanie ou Teutonie, qui est la *vagina* et *officina gentium* des anciens, qui a produit la fameuse migration des nations septentrionales que les Grecs et les Romains ont appelés Barbares, mais qui les ont vaincus et presque anéantis. On fait l'objection spécieuse : comment il serait possible que tant de millions d'hommes aient pu sortir d'une étendue de pays si médiocre, aussi peu fertile et presque pas cultivée dans ce temps-là, mais habitée plutôt par des nations Nomades. Les partisans de ces objections sont portés à supposer avec quelques historiens Grecs et Romains pas fort

anciens , que les susdites nations ne sont pas venues de la Germanie , mais de la vaste Scythie et Sarmatie et des contrées plus fertiles de la mer Euxine et Caspienne. Mais ils ont contre eux les témoignages sus-allégués des historiens plus anciens , Romains , Grecs et Gothiques, *Pline, Tacite, Strabon, Ptolomée et Jornandès* , dont les deux premiers ont eux-mêmes vu la Germanie. Si d'ailleurs les mêmes nations avaient eu une patrie fertile , elles ne l'auraient pas abandonnée pour chercher d'autres pays. Il y a même moyen de concilier toutes les susdites contradictions apparentes , quand on considère que ces nations ne sont pas sorties de leur patrie à la fois , mais dans une suite de six siècles ; qu'elles se sont souvent régénérées et remplacées les unes les autres pendant ce long espace de temps ; qu'elles ont augmenté leur nombre en chemin faisant par les nations voisines ou vaincues , comme un peloton de neige ; que les Romains ont visiblement exagéré leur nombre par la crainte ou pour s'en faire gloire ; qu'on a mis dans le compte les femmes et les enfans ; que ces nations , selon le témoignage de *Tacite* même , ne vivaient pas uniquement de la chasse et de la pêche ; mais qu'elles cultivaient

aussi la terre ; que leur population et la fertilité de leurs mariages devaient être plus grandes que de nos jours par la simplicité de leurs mœurs et de leur genre de vie , par la chasteté propre aux Germains , et par leur vie frugale , sobre , abstinentes et agissante (1). Ces qualités physiques et ces vertus morales jointes à une valeur extraordinaire , à une férocité indomptable , à un désir égal de la gloire et du butin , et à un mépris général de la mort et des dangers , qualités qui , selon le témoignage non seulement de *Tacite* dans son célèbre

(1) Tout le monde sait ce que *Tacite* dit de glorieux pour les Germains , de leurs mœurs pures et simples , surtout de la chasteté et de la fécondité de leurs mariages , dans sa *Germanie* , particulièrement aux c. 19 et 20. Ces mœurs se sont si bien soutenues depuis le temps de *Tacite* , du premier siècle jusqu'au quatrième , ou au commencement des migrations , où *Salvianus* , L. VII , *de providentia Dei* ; *Orosius* , L. VII , c. 32 , 41 , et autres auteurs Romains de ce temps-là reprochent aux Romains , que les prétendus barbares Goths , Vandales et Saxons les surpassaient beaucoup , non-seulement en valeur , mais aussi en honnêteté , religion , justice , modération , chasteté , et même en douceur de leur gouvernement ; de sorte que les Romains même préféreraient la domination de ces barbares à celle de leur propre nation.

ouvrage

ouvrage des mœurs des Germains , mais aussi de tous les autres auteurs Grecs et Romains contemporains , constituaient le caractère dominant des Germains ; ce sont sans doute les causes agissantes et les plus proches de cet ascendant et de cette supériorité que les peuples sortis du nord de la Germanie ont pris sur les Romains , ce peuple vainqueur de l'univers , mais entièrement dégénéré , et ne ressemblant en rien aux premiers Romains. Qu'on repasse toute l'histoire de Rome après les temps de la République , parmi les empereurs Romains , on n'en trouvera aucun qui ressemble aux deux Théodorics des Goths , à un Totila , à un Genseric et à ce grand nombre de Rois et de généraux que les nations Germaniques du troisième jusqu'au septième siècle ont produits. Quand on pèse bien toutes ces circonstances et ces observations , on pourra concilier , mais il sera toujours glorieux aux Germains , qu'une nation médiocrement nombreuse , nullement cultivée et disciplinée , peu unie , partagée en cent nations indépendantes , les unes des autres , n'ayant ni discipline ni armes , ni une véritable forme de gouvernement monarchique , seul propre pour la guerre et pour les conquêtes , ait , malgré tous ces désavan-

tages , non seulement pu résister à la nation la plus puissante et plus nombreuse de l'univers, et qui avait sur elle tous ces avantages allégués, mais qu'elle soit même parvenue à anéantir cette nation si supérieure et tout son Empire, et à établir sur ses ruines cinq ou six monarchies moins étendues à la vérité que celle de Rome , mais plus solides et plus durables , et qui , à juger par la présente constitution générale de l'Europe , paraissent devoir durer avec le monde présent.

Le célèbre *Montesquieu* met dans son ouvrage immortel sur l'Esprit des Loix, L. XIV, les causes de cette supériorité et de cet ascendant des peuples septentrionaux et surtout des Germains sur les Romains, et en général sur les peuples du midi , ainsi que les causes de la supériorité de leur courage et de leurs autres qualités morales, dans des causes physiques, dans la nature du climat et surtout dans la tension des nerfs et des fibres, que l'air froid du nord resserre, et que l'air chaud et sec du midi relâche ; d'où il déduit pour les peuples du nord cette supériorité de la confiance en soi-même et du courage, de la franchise, de la générosité, de la grandeur et de l'élévation d'âme et de l'activité. Un indigène du

nord et des états Prussiens ne peut pas lire ce chapitre, et le raisonnement de *Montesquieu*, sans y applaudir et sans participer aux grands sentimens qu'il inspire. Le temps et l'endroit ne permettent pas de discuter cette célèbre question de l'opinion de *Montesquieu*, à laquelle on objecte principalement, qu'elle n'était que le produit d'un système favori, auquel on se plaisait d'appliquer et de rapporter les observations et les raisons qui peuvent flatter l'amour propre d'une nation ou d'un auteur ; mais du moins il me paraît qu'on peut et doit adopter, et ne pas rejeter un système dans lequel les effets répondent aux causes par une juste combinaison et par des observations constatées et bien liées.

Si un raisonnement acquiert un degré d'évidence par des observations réitérées et suivies, on peut dire que l'opinion de M. de *Montesquieu* sur la supériorité du climat et du caractère septentrional, est appuyée par l'expérience de tous les siècles, principalement à l'égard des nations de la Germanie et du nord de cet Empire. Je crois avoir prouvé cette expérience et la justesse de cette observation par les faits et les exploits des Germains septentrionaux pendant toute la durée de la



république et de l'Empire de Rome et même après sa fin , et ainsi pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne , même par la destruction de l'Empire Romain , et par l'établissement des nouvelles monarchies de l'Europe. Comme les nations Slaves , Venedes , Bostarnes , Sarmates et Scythes , qui ont presque toutes la même origine et la même langue , et qui se distinguent essentiellement de la nation Germanique par leur langue Esclavonne ; comme ces nations Slaves , dis-je , occupèrent dans le cinquième et le sixième siècle les régions entre la Vistule et l'Elbe , abandonnées par l'émigration des nations Germaniques , et y ont dominé jusqu'au douzième siècle , on ne trouve plus dans ces contrées et dans cet espace de temps , l'esprit et le caractère de vertu propres aux nations Germaniques ; mais on le retrouve bientôt dans le douzième siècle , après qu' *Albert d'Ascanie* , surnommé l' *Ours* , le premier Margrave de Brandebourg , de l'illustre maison d'Anhalt , eut subjugué et converti les Slaves de la Marche , nation désunie , indolente , ignorante et peu susceptible de grandes actions , et qu'il les eut remplacés par un grand nombre de colons Teutoniques tirés de la Saxe , des pays de Brunsvic et de

La Batavie, submergée alors par les effets d'un terrible ouragan, comme j'ai prouvé ce changement de population qui se fit de la même manière en Poméranie et dans le Mecklembourg, dans une dissertation sur la question à laquelle l'illustre Académie a adjugé le prix en me faisant l'honneur de m'associer à son corps, il y a vingt-sept ans passés. Depuis ce temps-là on trouve des exemples fréquens, que les souverains et les habitants du Brandebourg se sont distingués par leurs vertus. Le Margrave *Albert* lui-même fut un des grands hommes de son temps; il créa sa nation et son Margraviat, et donna à l'un et à l'autre un grand degré de force, de consistance et d'étendue; il fit tête à son puissant rival *Henri le Lion*, duc de Brunsvic, et il conquit et assujettit non seulement les Slaves de la Marche, mais il humilia et affaiblit aussi beaucoup ceux du Mecklembourg et de la Poméranie. Parmi ses successeurs de la maison d'Anhalt il y a eu plusieurs *Ottons*, qui ont joué de grands rôles dans l'Empire Germanique par leurs qualités éminentes; *Walde-mar* surtout, le dernier Margrave de la maison d'Anhalt, acquit un si grand degré de puissance et de célébrité qu'il conquit la Lusace et

la Poméranie , qu'il fit tête avec succès aux efforts réunis des rois de Suède , de Danemarck et de Pologne , de l'ordre Teutonique en Prusse , et d'un grand nombre d'autres princes ses voisins , et qu'on vit même paraître le roi de Danemarck et une foule de princes au célèbre Tournoi qu'il donna à Rostock. Le caractère national et distinctif du Brandebourg , de ses souverains , de sa noblesse et de ses habitants , se perdit de nouveau pour quelque temps sous le gouvernement faible des Margraves de la maison de Bavière et de Luxembourg ou de Bohême , qui en étaient toujours absens , et n'y ont pas été naturalisés ; mais ce même caractère s'est reproduit et déployé avec des efforts redoublés et supérieurs à ceux de la plupart des autres nations , sous le règne de l'illustre maison de *Zollern*. Les connaisseurs de l'histoire savent quels grands rôles ont joué dans l'Empire et dans toute l'Europe les électeurs de Brandebourg *Frédéric I*, *Frédéric II* et *Albert Achille* , ainsi que le grand électeur *Frédéric-Guillaume* , et le feu roi *Frédéric Guillaume* qui , par des moyens très-médiocres , et uniquement par les efforts et les ressources de leur génie et l'activité et l'excellence de leur caractère , ont jeté les fondemens d'un

état aussi considérable que celui qui est à présent réuni sous le sceptre et sous le nom de la maison royale de Prusse et de Brandebourg ; mais il était réservé à un génie aussi supérieur à tout ce que nous présente l'antiquité, au *Grand Frédéric*, d'établir et de consolider dans une étendue médiocrement fertile de pays, qui ne fait pas le quart des autres monarchies de l'Europe, un royaume qui ne le cède à aucune ni pour la force, ni pour la solidité, et qui est fait pour durer avec elles pendant toute la durée des temps. Ce n'est pas une de ces anciennes monarchies qui ont pris leur origine dans ces siècles éloignés de confusion, et qui se sont établies et agrandies peu à peu, plutôt par le hasard des événemens et la confusion des temps, ou par la faiblesse des nations, que par les talens de leurs souverains ; c'est une nouvelle monarchie de Macédoine qui, comme celle de *Philippe* et d'*Alexandre*, a été créée dans un très-court espace de temps, non pas par de grands moyens, que le hasard et le bonheur, et surtout les mariages des souverains amènent ordinairement, mais principalement par les qualités supérieures de ce génie créateur, par ses vertus civiles et militaires, par l'emploi d'une politique aussi juste

que sage et active, et par cette tension de l'esprit et du cœur, qu'il possède non seulement lui-même, mais qu'il a su communiquer aussi à toute sa nation, en lui inspirant un esprit national de courage, d'activité, d'industrie et de gloire. Nous en avons vu les effets les plus heureux dans tout son règne et surtout dans les dangers des dernières guerres. Je crois que l'idée d'un pareil caractère national, que le souvenir et la représentation des vertus et des grandes actions de nos ancêtres peuvent et doivent contribuer beaucoup à entretenir et à perpétuer ce beau feu du patriotisme, de la vertu civile et militaire, et de ce caractère national dans l'esprit de la jeunesse, de la noblesse, des citoyens et de toute la nation. C'est dans cette vue que j'ai tracé cette esquisse du tableau de l'ancienne nation Germanique, qu'il ne serait peut-être pas indifférent de voir achever par une main habile. Le temps et les circonstances ne m'ont permis que d'en donner une idée générale. Je m'estimerais heureux si on y reconnaissait les sentimens d'un citoyen digne de son souverain, de sa nation et de ses ancêtres.

L'origine de cette Dissertation et les circonstances qui y ont donné lieu, sont trop remarquables pour

qu'on puisse les laisser ignorer à nos contemporains et à la postérité. Pendant le séjour que Sa Majesté le roi de Prusse fit à Breslau, dans l'hiver de 1779<sup>1</sup>, durant les négociations de la paix de Teschen, elle témoigna un jour, dans une conversation familière, au ministre d'état baron de *Hertzberg*, qu'elle doutait que *Tacite* pût être traduit en allemand avec autant de précision qu'en français; que les anciens *Goths* étaient venus de la Suède, et que les rois des *Parthes* de la race des *Arsacides* avaient joué dans l'histoire ancienne un très-grand rôle, plus grand même que celui des anciens Germains. Le baron de *Hertzberg* ayant soutenu le contraire, prit de là occasion d'envoyer au roi la traduction française et allemande des chapitres 37 et 44 de l'ouvrage célèbre de *Tacite* sur la *Germanie*, qui se trouve dans cette Dissertation. Cette traduction placée à côté de l'original latin, en trois colonnes d'égales longueur, était accompagnée de la lettre suivante :

« Je prends la liberté de présenter à Votre Majesté  
 » un chapitre de la Germanie de Tacite que j'ai traduit  
 » en allemand et en français. Il me semble que la tra-  
 » duction allemande ne le cède à la française, ni pour  
 » la précision, ni pour la pureté. Ce chapitre prouve  
 » en même temps, combien Tacite donnait la préfé-  
 » rence aux Germains sur les Parthes et les Arsacides  
 » et qu'on peut prouver par lui, que les Goths, les  
 » Suèves ou Vandales, les Longobards, les Angles,  
 » les Rugiens, les Hérules et autres grands peuples  
 » qui ont ensuite renversé l'Empire Romain, ont eu  
 » leurs anciens sièges entre l'Elbe et la Vistule, dans  
 » les contrées qui sont présentement soumises à la  
 » domination de Votre Majesté, J'espère qu'elle

» prendra pas en mauvaise part la liberté que je prends  
 » de lui présenter ce petit essai. » Breslau , le 29 avril  
 1779.

HERTZBERG.

Le roi renvoya la lettre une demi-heure après , avec la réponse suivante , écrite en marge , de la propre main de Sa Majesté.

« J'ai lu cet essai de traduction de Tacite que vous  
 » m'envoyez , contre lequel il n'y a rien à dire ; mais  
 » c'est la description des mœurs des Germains , ce  
 » n'est pas ce qu'il y a de difficile à traduire ; mais son  
 » style sententieux et énergique dont il trace en peu  
 » de mots les caractères et les vices des empereurs  
 » Romains ; que les traducteurs s'essayent sur la vie  
 » de Tibère , sur Claude ; ce style laconique et pitto-  
 » resque en même temps , où au moyen de deux mots  
 » il exprime tant de choses , c'est ce qui mérite l'imi-  
 » tation de nos auteurs ; peu de paroles et beaucoup  
 » de sens. Voilà ce que nos écrivains doivent se pres-  
 » crire comme la règle inviolable de leurs productions.  
 » *Quot verba tot pondera.* Je vous demande pardon de  
 » ce que mon ignorance a la hardiesse de citer du latin  
 » à votre sapience , mais c'est une présomption que  
 » j'espère que vous me pardonneriez. »

FRÉDÉRIC.

Ce jugement du plus grand des rois , aussi juse qu'il est exprimé avec précision et énergie , malgré la rapidité avec laquelle il fut porté , mérite certainement que tous les savans , et surtout ceux de l'Allemagne , y fassent attention et en profitent. Les siècles les plus reculés s'étonneront de voir ce grand monarque , dans

un temps où, à l'âge de soixante-huit ans, il défendait avec un courage si héroïque et un désintéressement sans exemple les droits et la liberté de l'Allemagne, pénétrer en même temps dans les plus profonds mystères des sciences ; mais aussi la postérité la plus éloignée saura estimer le bonheur de *Frédéric*, d'avoir possédé un ministre, qui en même temps qu'il exposait avec une force victorieuse aux yeux du public éclairé les motifs des plus justes entreprises de son prince, consacrait encore son loisir à prouver l'ancienne gloire de notre patrie et les avantages de notre langue.

Ce séjour du roi à Breslau eut encore à notre égard les plus heureuses suites pour les sciences. Sa Majesté s'y entretint plusieurs fois avec quelques savans de cette ville, des objets les plus importans de la philosophie et d'autres sciences, et témoigna dans cette occasion, qu'à son avis le plus sûr moyen d'éclairer notre nation et d'avancer chez elle les progrès des sciences, était de faire lire à la jeunesse, plus qu'on n'avait fait jusqu'à présent, les meilleurs auteurs Grecs et Latins, et d'en faire pour cet effet de meilleures traductions qu'on n'en avait eu jusqu'ici. Dans la suite, Sa Majesté a prescrit ce même principe d'une façon encore plus expresse à son ministre d'état et curateur des écoles et des universités, le baron de *Zedlitz*, et cet ordre ayant été suivi avec exactitude, l'étude des auteurs Grecs et Latins a été poussée dans les collèges et dans les écoles de Berlin avec un zèle étonnant, et plus peut-être qu'elle ne le fut jamais dans les écoles d'aucun autre pays. Le roi se donna ensuite lui-même la peine de composer un excellent écrit sous le titre : *De la Littérature Allemande, des défauts qu'on peut*



*lui reprocher; quelles en sont les causes; et par quels moyens on peut les corriger.* Il fit venir M. de Hertzberg au mois de novembre 1780, à Sanssouci, et le chargea de faire imprimer ce Mémoire en français, et ensuite dans une bonne traduction allemande, ce qui a été exécuté par M. Dohm. Ce ministre trouvant la critique de Sa Majesté sur la langue allemande un peu trop sévère, lui présenta une nouvelle traduction allemande du passage de Tacite, ( Annal., L. 14, c. 53. ) qui contient la harangue que Sénèque tint à Néron pour lui rendre ses biens. Sa majesté lui répondit par le billet suivant : *Voilà du bon allemand et un des meilleurs morceaux que j'ai vus jusqu'ici, mais pardonnez à ma critique peut-être trop sévère. — Il est sûr que si des gens de votre capacité et de votre savoir se mettaient de former la langue allemande, ils y réussiraient indubitablement. Je vous remercie en attendant de la pièce que vous avez bien voulu me communiquer.* FRÉDÉRIC. L'écrit du roi, quoique très-sévère contre les savans Allemands, fut pourtant applaudi par la plus grande partie de la nation. Elle y trouva les véritables causes du retard de ses progrès dans les belles-lettres, et des leçons et règles excellentes pour y avancer, et pour corriger les défauts de sa langue et de sa littérature. Il en résulta une nouvelle émulation parmi les savans d'Allemagne, et surtout un nombre de bons écrits sur la même matière, tel que la lettre de l'abbé Jérusalem à Son Altesse Révérendissime Madame la Duchesse Douairière de Brunswic, dans laquelle, en faisant une apologie modeste de la littérature allemande, il reconnaît la justesse et l'excellence des préceptes que le roi a fournis dans son Mémoire. Ces

anecdotes seront aussi intéressantes pour nos contemporains que remarquables pour la postérité, qui y découvrira des traits frappans du vrai caractère de notre grand monarque.

La dispute littéraire sur la patrie et l'origine des peuples qui détruisirent l'Empire Romain, ayant été ensuite renouvelée entre le roi et son ministre à différentes occasions; et comme l'on cherchait le premier domicile, tantôt en Suède, tantôt aux environs de la mer Caspienne et du Pont-Euxin, M. de *Hertzberg* se vit engagé par là à lire la dissertation précédente dans une assemblée publique de l'académie de Berlin. Le but de cet ouvrage et le peu de temps qu'on a pu y consacrer, n'ont pas permis de traiter plus au long ce sujet assez connu des historiens. Le dessein de l'auteur était uniquement d'envisager comme d'un coup-d'œil l'histoire de la grande migration des peuples, de la considérer sous un point de vue général et de prouver ainsi les assertions par la combinaison des faits et par le témoignage, seul recevable, des auteurs contemporains, sans entrer dans des recherches longues et détaillées.

DISSERTATION

SUR

L'ORIGINE JUSQU'A PRÉSENT INCONNUE

DES HABITANS

DE LA PARTIE ALLEMANDE

DU CANTON DE BERNE;

Par M. DE FRANCHEVILLE (1).

---

ON tient généralement que les *Bernois* ont tiré leur nom de la rencontre fortuite d'un ours, en allemand *Bær*, que *Berchtold V*, dernier duc de la Maison de Zeringen, tua près de l'endroit où il commençait à bâtir la ville de Berne, l'an 1191; que c'est aussi par

(1) Acad. de Berlin, 1779. *Premier Mém.*

cette raison qu'elle a pour armoiries un ours , et qu'il y a toujours dans une fosse faite exprès , quelques animaux de cette espèce qu'on y nourrit. C'est ce qu'ont dit et répété mille fois tous ceux qui ont écrit sur l'histoire de la Suisse , et en particulier sur celle du canton de Berne.

Mais avant que *Berchtold* songeât à bâtir sa ville , est-il à croire que le peuple de ce Canton , le plus grand des treize , n'avait pas un nom national qui lui fût propre , ou qu'il ait alors quitté ce nom plus ancien et originel , pour prendre celui d'une ville si moderne ? L'un paraît aussi peu vraisemblable que l'autre. *Albert l'Ours* avait bâti vers le même temps la ville de *Berlin* , et ce fut aussi la rencontre , si l'on veut , d'un ours , qui lui en fit donner le nom à sa ville , et en prendre pour lui-même le surnom : mais au moins on ne voit pas que le nom de *Berlinois* soit devenu celui de tous les peuples de la Marche. La ville de *Paris* n'a point donné son nom aux *Parisiens* qui l'ont bâtie ; au contraire , c'est d'eux qu'elle a pris le sien. Il en est de même en tous pays ; car ou le peuple de la province a un nom différent de celui de sa capitale , ou si l'un et l'autre ont le même

nom , pour l'ordinaire ce n'est pas la ville qui l'a donné au peuple de la province , mais c'est ce peuple qui a donné le sien à la ville.

Persuadé donc que le canton de Berne ne porte le nom de sa capitale , qu'à cause que ce nom doit avoir quelque rapport à celui que portait son peuple avant et lors même que *Berchtold* bâtit cette capitale , je me propose de découvrir le nom de ce peuple , d'en suivre les traces dans l'antiquité , de remonter , s'il est possible , à son origine , et peut-être de répandre sur ce point d'histoire , des lumières aussi intéressantes qu'inespérées.

Pour m'assurer de l'honneur de ma découverte , et ne pas donner lieu à croire que je vais prendre une peine inutile , il faut que je fasse voir d'abord , quels sont les peuples qui ont habité les diverses contrées de la Suisse , et en particulier le canton de Berne , dans l'ancien et le moyen âge. Si j'en faisais le rapport de moi-même , je pourrais me rendre suspect , mais je ne fais que transcrire ce que les géographes ont dit.

Philippe Cluvier , dans son Introduction à la Géographie universelle tant ancienne que nouvelle ,

nouvelle, corrigée et augmentée par Jean Buno ou Bunon, édition de 1678, in-4<sup>o</sup>., page 101, faisant le dénombrement des peuples de la Gaule-Belgique, place près les Sequanois de la Franche-Comté, « les *Rauraciens*, qui étaient le peuple du canton de Basle, dont la ville *Augusta Rauracorum* est à présent le village d'*Augst*. Ensuite étaient les *Helvétiens*, distingués en quatre pays, *pagos*, dont voici les noms : *Tigurinus*, *Tugenus*, *Ambronicus* et *Urbigenus*. Le premier avait tiré son nom de l'ancienne ville *Tigurum*, ou plutôt *Turigum*, à présent *Zurich* ; le second, de la ville *Tugium*, à présent *Zug* ; le troisième, des *Ambrons*, ainsi nommés du fleuve *Amma*, à présent *Emme*, près duquel ils habitaient ; et le quatrième, des *Urbigenois*, qui avaient pris ce nom de la ville *Urba*, maintenant *Orbe*. La capitale des Helvétiens était *Aventicum*, aujourd'hui *Avenche* en français, et *Wifflisbourgen* allemand. »

On pourrait contester à Cluvier ce qu'il dit de ces divers peuples Helvétiens, qu'ils avaient tiré leurs noms de la principale ville

qu'ils avaient chacun dans leur pays ; car il est bien plus probable que c'était ces peuples qui avaient eux-mêmes donné leurs noms à ces villes , comme on le prouve par ceux de *Lutetia Parisiorum* , d'*Octodurus Veragrorum* , de *Samarobriga Ambianorum* , d'*Aginum Nitobrigum* , d'*Alba Helviorum* , d'*Arcae Remorum* , d'*Augusta Ausciorum* , *Nemetum* , *Rauracorum* , *Suessionum* , *Treucarum* , *Treverorum* , *Veromandorum* , *Vindelicorum* , et autres qu'il serait trop long d'accumuler ici , et où l'on voit manifestement que chacune de ces villes capitales portait le nom du peuple de sa province. A quoi on pourrait ajouter la remarque que l'auteur anonyme du Dictionnaire Universel de la France y fait au mot *Cahors* , en disant : « Cette ville est très-ancienne , elle » était déjà la capitale des *Cadurci* du temps » de Jules César , et se nommait *Divona* ou » *Dibona* , nom qu'elle a conservé long- » temps ; elle a enfin pris le nom de ses » peuples dans la suite , comme avaient déjà » fait les autres capitales des peuples des » Gaules. » Mais il ne s'agit présentement que de recueillir avec le plus d'exactitude qu'il est possible , les noms des divers peuples

de la Suisse , et en particulier de ceux qui ont habité le canton de Berne .

L'abbé Lenglet du Fresnoy , dans sa méthode pour étudier la géographie , édition de Paris , 1736 , tome V , page 78 , est entré dans un détail plus ample que Cluvier , sur l'ancienne Suisse . Voici ce qu'il en dit : « *Helvetia* , la Suisse , dont les peuples sont appelés *Helvetii* , Helvétiens ou Suisses , qui faisaient une partie des Gaules , était renfermée entre le Rhin , le Rhône et le Mont Jura ou St.-Claude . On y trouvait neuf peuples , savoir :

» 1. *Tigurinus Pagus* , cantons de Zurich , Appenzel , Schaffouse et le Rhintal ; ses villes principales étaient *Tigurum* ou *Turigum* , Zurich ; *Fines* , Pfin ; *Vitodorum* , Vinterthur ; *Arbor felix* , Arbon ; *Lacus Brigantinus* ou *Venetus* , Lac de Constance ; *Lacus Acronius* , Lac de Cell .

» 2. *Tugenus Pagus* , cantons de Zug , Glaris , Schwitz , Uri et le comté de Baden ; ses villes principales étaient *Tygium* , Zug ; *Aquæ Helveticæ* , Baden .

» 3. *Ambronicus Pagus* , partie du canton de Fribourg , ceux de Lucerne , Berne , Unterwald et Soleure : on y trouvait *Vin-*



» *donissa* ou *Vindones* , Vindisch ; *Vocetium*  
» *Mons* , les montagnes près des villages de  
» Bozen et Bosberg ; *Salodurum* ou *Saloturum* , Soleure ; *Arola* , la rivière d'Aar ;  
» *Amma* , la rivière d'Emma.

» 4. *Urbigenus* ou *Uerbigenus Pagus* ,  
» la principauté de Neuchâtel , la plus  
» grande partie du canton de Fribourg et du  
» pays Roman , où étaient *Aventicum* ou  
» *Colonia Flavia* , Avenche , dite en Allemand *Wifflisbourg* ; *Minodurum* ou *Minodum* , Mouldon ; *Colonia Equestris* ou *Novidunum* ; Nion ; *Viromagus* ou *Bro-magus* , Bro ; *Lausana* , Lausane , *Eburodunum* , Yverdon ; *Petinisca* , Biel ; *Urba* , Orbe ; *Murus Cæsaris* , le Château de la Pucelle.

» 5. *Rauraci* , évêché et canton de Basle ,  
» où étaient *Arialbinum* ou *Basilica* , Basle ;  
» *Augusta Rauracorum* ou *Colonia Augusta* , Augst , village près de Basle.

» 6. *Nantuates* , la basse partie du pays  
» Vaud , où étaient *Ternadæ* ou Agaunum ,  
» St. - Maurice ; *Penni Lucus* , Noville , bois  
» consacré à Jupiter ; *Bibisco* ou *Vivisco* ,  
» Vevey.

» 7. *Veragri* , partie occidentale du bas

» Valais , où était *Octodurus Veragrorum* ,

» Martinac ou Martigny.

» 8. *Seduni* , partie orientale du bas Va-

» lais , où étaient *Sedunum* , Sion en Valais ;

» *Rhodanus Fluvius* , le Rhône , rivière.

» 9. *Latobrigi* , le haut Valais , où était *Latobriga* , Latbrige , village. »

Le même auteur décrit ensuite l'ancienne Rhétie , et il est bon de voir aussi ce qu'il en dit , pour savoir si le peuple que je cherche et que je nommerai bientôt , n'était pas du nombre de ceux qui habitaient ce pays.

« *Rhætia* , les Grisons , qui faisait autrefois

» partie de l'Italie , était fort étendue et fort

» puissante , et ne contenait cependant que

» deux peuples , savoir :

» 1. *Talingi* , partie des Grisons , où étaient

» *Curia* , Chur ou Coire ; *Clunia* , Felat

» *Kirchen* ; *Tinnetio* , Tinnezono ou Tint-

» chen ; *Taxgoetum* , Tavesch ; et deux au-

» tres peuples moins considérables , qui sont

» *Sarunetes* , Sargans ou Dissentis , et *Ven-*

» *nonas* , les peuples de la Valtelline.

» 2. *Rhæti* , l'évêché de Trente , et de

» Brixen , le Tirol , le Véronois et le Feltrin ,

» où étaient *Vérone* , Vérone ; *Tridentum* ,

» Trente ; *Brixino* , Brixen ; *Terioli* , le

» Tirol ; *Veldidana*, Viltén; *Feltria*, Feltre. »

Quelqu'étendue que soit cette description de l'abbé *Lenglet*, elle est insuffisante pour satisfaire à mes recherches, parce que s'étant borné dans les siennes à la géographie des historiens latins, il n'a point suivi les changemens que des révolutions survenues dans la suite y ont apportés. La raison qui lui a fait négliger cette partie, est qu'étant moins connue et moins expliquée dans nos auteurs, elle n'est ordinairement étudiée que par ceux qui veulent avoir une connaissance exacte et suivie de l'histoire du moyen âge, et des bas siècles de l'Empire Romain.

Mais heureusement voici un troisième écrivain qui va sans doute nous dédommager du silence de cet abbé. C'est *Jean Hubner*, homme laborieux, qui paraît avoir recherché avec beaucoup de soin tous les différens peuples qui ont occupé les diverses contrées de la Suisse, tant avant que depuis l'ère chrétienne, jusqu'au temps du bas Empire. Je suivrai la traduction française de sa géographie, édition de Basle, 1746, tome II, page 247 et suivantes.

« *De l'ancienne géographie de la Suisse.*  
» Déjà du temps de la naissance du Sauveur,

» la Suisse était appelée comme aujourd'hui,  
» *Helvetia*. Elle était divisée en quatre can-  
» tons, qu'on nommait *Pagus*. Il y avait  
» 1. *Pagus Urbigenus*, 2. *Ambronicus*, 3.  
» *Tigurinus*, et 4. *Tugenus*.

» *Pagus Urbigenus* était la contrée qui fait  
» aujourd'hui le canton de Berne (1) et celui  
» de Zurich. Cette contrée tirait son nom de  
» la ville d'*Urba* ou *Orbe*, qui n'était pour-  
» tant pas la capitale ; c'était *Aventicum*,  
» qu'on appelle aujourd'hui en Allemand  
» *Wifflisbourg*, et en français *Avenche*.

» *Pagus Ambronicus* était l'endroit où  
» est aujourd'hui le canton de Soleure et le  
» pays allemand de Berne. La capitale de  
» cette province était *Vindonissa*, aujourd'hui  
» *Windisch*.

» *Pagus Tigurinus* était le canton de Zurich.  
» L'ancien *Vitodurum*, aujourd'hui *Vinter-*  
» *thour*, paraît en avoir été la principale  
» ville.

» *Pagus Tugenus* renfermait, selon toute  
» apparence, ce qu'on appelle en Suisse *Vald-*  
» *Stætte*, c'est-à-dire les villes forestières, et

(1) C'est-à-dire, le pays Roman, et non le pays  
Allemand qui vient plus bas.

» *Tugium* , qui est *Zug* , peut en avoir été le  
» principal endroit. »

Cette description de *Jean Hubner* diffère de celle de l'abbé *Lenglet* , en ce qu'elle place doublement le canton de Zurich dans le *Pagus Urbigenus* et dans le *Tigurinus* , et en ce que la détermination de ce que contenait chaque *Pagus* ou pays y est moins étendue. Mais il ne faut prendre garde qu'aux noms de chaque ancien peuple de la Suisse. Voyons la suite de cet auteur.

« Environ 56 ans avant la naissance du Sau-  
» veur , les Suisses s'avisèrent de brûler leurs  
» maisons , et de vouloir s'habituer dans les  
» pays voisins de la France.

» Les Français , ou plutôt les Gaulois ap-  
» pelèrent les Romains à leurs secours , et ceux-  
» ci y envoyèrent Jules-César qui , après avoir  
» obligé les Suisses à retourner chez eux , ré-  
» duisit les Gaules sous la domination du peu-  
» ple Romain.

» Lorsque les Suisses se mirent en marche  
» pour passer dans les Gaules , ils étaient au  
» nombre de 368 mille ames , et quand ils  
» retournèrent sur leurs pas , à peine étaient-  
» ils 110 mille , lesquels furent obligés de re-

» bâtir ce que , peu de temps auparavant , ils  
» avaient brûlé de gaieté de cœur.

» A cette génération il en succéda une autre  
» qui changea de nom et de gouvernement.  
» On vit la nation Suisse se partager en plu-  
» sieurs peuples qui avaient chacun leur nom  
» particulier.

» 1. *Ambrones* étaient les habitans du can-  
» ton de Berne (1).

» 2. *Rauraci* étaient ceux du canton de  
» Basle.

» 3. *Rhæti* habitaient dans le pays des  
» Grisons.

» 4. *Sarunetes* habitaient dans le comté de  
» Sarganz.

» 5. *Seduni* dans le Valais , aux environs  
» de la ville de Sion ou Sitten.

» 6. *Tigurini* étaient les Zuricois.

» 7. *Tugeni*, les habitans du canton de Zug.

» 8. *Venones* , ceux du pays des Grisons.

» 9. *Veribegeni*, ou *Urbigeni*, habitaient  
» dans le pays de Vaud appartenant aujourd'-  
» d'hui au canton de Berne.

» Du temps du bas Empire on nommait ces  
» pays autrement. Les noms des principales

(1) C'est-à-dire , la partie Allemande.

» contrées étaient *Argou*, *Zurichgou*, *Vifflisburgergou*, et *Uchtland*.

» L'*Argou* était le pays que la rivière d'*Aar* arrose, et s'étendait depuis Soleure jusqu'à Zurich.

» Le *Zurichgou* était le canton de Zurich avec les villes forestières.

» Le *Vifflisburgergou* était le pays situé près du lac de Genève, aux environs de Lausanne.

» L'*Uchtland* ou *Nuichland* était le canton de Fribourg. »

Suivant cette dernière division, la partie allemande du canton de *Berne*, qui est située le long et sur les deux bords de l'*Aar*, était comprise dans l'*Argow*.

Voilà jusqu'où se sont étendues les lumières qu'on a eues jusqu'à présent sur les différens peuples de la Suisse, et en particulier sur ceux qui ont occupé la partie allemande du canton de Berne où est située la capitale de ce nom : d'où il s'ensuit que ces derniers dans l'ancien temps furent les *Ambrons*, Gaulois de nation; ensuite les mêmes encore, et enfin que du temps du bas Empire ils furent remplacés par un peuple allemand dont le nom n'est pas marqué, parcequ'apparemment il n'avait point

de nom propre qui le distinguât. Mais on va voir combien cette supposition est mal fondée.

Ce peuple inconnu était les *Varni*, *Varnes* ou *Varnois*. Personne n'ignore que le *vau* ou l'*V* consonne est souvent changé en *B*, et ce dernier en *V*. De là vient que de *Varo* on a fait *Baron*, de *Vasate* Basas, de *Vesontia* Besançon, de *Verna* Bernage, et cent autres qu'il est inutile de citer ici. Telle est encore aujourd'hui la façon de prononcer des Gascons, qui, pour *vivere* disent *bîbere*, et pour *bîbere*, *vivere* : ce qui a fait dire plaisamment à Scaliger : *Felices Populi quibus vivere est bibere*. A l'égard du changement de l'*A* en *E* dans la prononciation, rien n'est si ordinaire dans la langue allemande, qui est celle qu'on parle à Berne et dans la partie du canton où cette ville est située, d'où vient que *Bar*, un Ours, s'écrivant par un *a* accentué, se prononce comme un *e*. Il ne se peut donc guères trouver entre *Varne* et *Berne*, *Varnois* et *Bernois*. Le rapport en est si évident, que les moins clairvoyans en auraient été frappés, s'ils y avaient fait la moindre attention.

Faisons voir à présent, comment on a dû appliquer aux *Bernois* ce que l'histoire a dit des *Varnois*. La dernière fois qu'elle en a fait



mention , c'est sur la fin du sixième siècle. Le passage mérite d'être bien remarqué. Il est de *Frédégaire* , annaliste Bourguignon , au chapitre XV de sa Chronique.

*Anno III. Childeberto in Burgundia regnante , multa signa in cælo ostensa sunt ; apparuit stella cometes. Eo anno exercitus Childeberti cum VARNIS qui rebellare conati fuerunt , fortiter dimicavit , et ita VARNES trucidati victi sunt , ut parum ex eis remansisset.* C'est-à-dire : « la troisième année du » règne de Childebert en Bourgogne , on vit » plusieurs signes au Ciel ; il parut une étoile » chevelue ou comète. Cette même année , » l'armée de Childebert combattit fortement » contre les *Varnois* qui avaient tâché de se » révolter , et les *Varnois* furent tellement » tués et vaincus , qu'il y en eut peu qui res- » tèrent. »

Avant que j'explique ce passage , il faut montrer l'usage qu'en ont fait nos meilleurs historiens de France.

Le vieux *du Haillan* , le précurseur d'eux tous , n'en a rien dit dans son Histoire , non plus que *Jan de Serres* dans son Inventaire général de l'Histoire de France. Tous deux avaient du bon sens et lisaient bien. Mais ils

aimaient mieux écarter ce qu'ils n'entendaient pas, que de le rendre mal : plus sages en cela que ceux qui sont venus après eux.

*Mézerai*, plus hardi, ne s'est pas contenté d'exposer le fait, tel que *Frédégaire* l'avait raconté ; il a voulu le commenter à sa guise, et n'a fait que le défigurer. Voici ce qu'il dit dans son *Abrégé Chronologique*, à l'an 594.

« Les *Varnes*, *Garnes* ou *Guérins* étaient  
 » un peuple de Germanie, dont la première  
 » habitation avait été au pays où est aujourd'hui  
 » le duché de Mecklenbourg, car il y a  
 » un fleuve qu'on appelle encore *Warne* qui  
 » passe à Rostock. De là étant sortis avec les  
 » Anglais, les Saxons et les Erules, ils s'étaient  
 » venus loger dans la Frise et dans la Batavie,  
 » au nord des terres que les Français tenaient  
 » au-delà du Rhin, et là ils avaient établi un  
 » petit royaume. Mais je crois qu'ils avaient  
 » été subjugués par Théodebert ou par Clo-  
 » taire I, et soumis au royaume d'Austrasie.  
 » Or s'étant rebellés cette année 594 contre  
 » Childebert, ils furent entièrement exterminés  
 » par le glaive ou par la captivité, de sorte  
 » que depuis on n'a ouï parler d'eux. » On  
 verra ci-après toutes les absurdités qui sont  
 dans sa narration, si même on ne le sent déjà :

mais, sans nous y arrêter, continuons d'entendre les autres historiens.

Le père *Daniel*, jésuite, n'a eu garde de s'en tenir non plus au simple exposé de Frédégaire. Mais le malheur a voulu qu'en paraphrasant Mézerai qu'il méprisait, il n'a fait que commencer ses erreurs, et par conséquent les augmenter. Il dit à l'an 595, dans sa grande Histoire in-4°.

« La reine Frédégonde, avec son fils Clo-  
 » taire I, encore tout jeune, étant venu atta-  
 » quer Childebert d'un côté, les *Varnes* firent  
 » en même temps une diversion à l'autre extré-  
 » mité de son royaume. C'était un peuple qui  
 » était demeuré jusqu'alors passible. Leur de-  
 » meure était au bord de l'Océan à l'embou-  
 » chure du Rhin du côté du nord. Ce fleuve  
 » les séparait de l'Empire Français par celui de  
 » ses bras qui du temps de Corneille Tacite,  
 » suivant ses Annales, livre XX, était fort  
 » rapide et portait son nom et ses eaux jusque  
 » dans l'Océan, mais qui depuis ayant été af-  
 » faibli par divers canaux, se perd aujourd'hui  
 » dans les sables de Hollande au-delà de  
 » Leyde, avant que d'arriver à la mer...  
 » Soit donc que les *Varnes* eussent été sub-  
 » jugués par les Français... ou que sollicités

» par Frédégonde , ils se fussent révoltés,  
 » comme l'historien Frédégaire le donne à  
 » entendre , il fallait que ce prince ( Childe-  
 » bert ) y envoyât une armée , avec laquelle  
 » non seulement il soumit ce peuple , mais  
 » l'extermina de telle manière qu'il n'en  
 » échappa presque personne , et que le nom  
 » depuis ce temps-là n'en a plus paru dans  
 » l'Histoire de France. »

Enfin , M. le président Hénault ( soit dit  
 sans vouloir nuire à sa réputation ) , n'avait  
 pas lui-même une idée plus juste de ces  
*Vernois* que les deux historiens qui l'avaient  
 précédé , lorsqu'il a dit dans son Abrégé Chro-  
 nologique , sous l'année 595 , que « Childe-  
 » bert , roi d'Austrasie , défit les *Varnes* ,  
 » *peuple de Germanie* , et qu'il détruisit leur  
 » royaume. »

Il résulte donc du récit unanime de ces trois  
 écrivains , qu'ils étaient fort éloignés de pen-  
 ser que les *Vardes* ou *Varnois* fussent les  
*Bernois* ; qu'ils les regardaient comme un  
 peuple de Germanie établi vers l'embou-  
 chure du Rhin en Hollande , et sujet ou tri-  
 butaire du royaume d'Austrasie. Je montre-  
 rai dans la suite comment ils ont été induits  
 en cette erreur par une fausse application au

temps dont il s'agissait, d'un fait plus ancien, que Procope de Césarée avait raconté de ce peuple. Mais comme ces historiens devaient s'en tenir uniquement au passage de Frédegair , s'ils y avaient fait attention, ils auraient pu parvenir à trouver la véritable demeure des *Varnois* ; ils n'auraient pas confondu celle qu'ils pouvaient avoir eue antérieurement avec celle qu'ils avaient au temps de Childebert II. Ils les auraient trouvés sur les deux bords d'une rivière qui se jette dans le Rhin, et non à l'embouchure de ce fleuve, ni dans le royaume d'Austrasie où ils n'habitaient pas ; en un mot, ils les auraient reconnus dans les *Bernois*, et en auraient conclu que la prétendue extinction entière ou presque entière de ce peuple n'était qu'une de ces exagérations ordinaires aux historiens ; mais qu'un lecteur impartial et éclairé ne doit jamais prendre à la lettre. Voyons donc à faire du passage de Frédegair un usage que personne n'a encore fait jusqu'à présent.

Childebert II de nom, qui est celui dont il s'agit dans ce passage, avait eu le royaume d'Austrasie ou de Metz, après la mort de son père le roi Sigibert I, petit-fils du grand Clovis. Il le posséda toute sa vie, et par conséquent

séquent il le tenait dans le temps de la guerre qu'il fit aux *Varnois*. Mais Frédégaire, sans faire aucune mention de ce royaume, ne date son récit que du règne de Childebert en Bourgogne. Pourquoi cette préférence ? C'est que le fait qu'il rapporte était arrivé dans le royaume de Bourgogne, et non dans le royaume d'Austrasie.

« Ce fut, dit-il, la troisième année du » règne de Childebert en Bourgogne, qu'il » fit la guerre aux *Varnois*. » En effet, les *Varnois* étant les *Bernois*, ils ne pouvaient relever ou dépendre que de l'ancien royaume de Bourgogne, qui ayant commencé vers l'an 404 de l'ère chrétienne dans la personne de Godegisile, eut dès-lors dans l'étendue de sa domination, la Suisse, avec l'Alsace et la Fanche-Comté. En l'année 527, ce royaume passa des rois Bourguignons aux rois de France de la première race. Gontran, qui l'eut en partage après la mort de Clotaire I son père, se trouvant sans enfans mâles, laissa sa succession à son neveu Childebert II, à l'exclusion de Clotaire II, qui lui était aussi proche, et voilà comme Childebert possédait le royaume de Bourgogne, lorsqu'il fit

la guerre aux *Varnois*, c'est-à-dire, aux *Bernois*.

Si, après ce qui vient d'être dit, il restait le moindre doute de la souveraineté de ces anciens rois de Bourgogne sur la Suisse, je n'aurais qu'à en appeler à un grand nombre de monumens dont l'histoire fait mention ; à des Conciles convoqués par divers rois de Bourgogne, depuis Sigismond, auxquels les évêques de la Suisse ont assisté et souscrit avec ceux des autres provinces du même royaume ; aux fondations des abbayes d'Agave ou Saint-Maurice en Valais, de Disentis, de Pfeffers, de Reichenau, de Saint-Gal, de Munster-thal, de Zurzach, de Schennis, et autres ; des chapitres de Zurich, de Soleure et de Neuchâtel, toutes fondations faites ou par les rois Bourguignons ou par ceux de France qui lui succédèrent dans le royaume de Bourgogne ; ajoutez à cela un palais royal que ces mêmes rois avaient à Orbe, dans le canton de Berne, et où ils allaient quelquefois passer le temps. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire voir que la Suisse était sous la domination des rois de Bourgogne ; et d'ailleurs, personne n'ignore que les ducs de Zeringen, à l'un desquels on fait honneur de la ville de

Berne, ne devinrent souverains en Suisse, que par l'usurpation qu'ils en firent sur les comtes de Bourgogne.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner si les *Varnois* ou *Bernois*, au temps où Childebert II leur fit la guerre, avaient un roi, comme Mézerai, Daniel et M. Hénault l'ont prétendu. J'aurai l'occasion de traiter ce point dans la suite. Il ne s'agit actuellement que du passage de Frédégaire, dans lequel on a vu qu'il n'en est point fait mention. Mais ce qui nous importe beaucoup plus, pour constater l'identité des *Varnois* et des *Bernois*, c'est de savoir quel fut le sujet de la guerre dont parle ce passage.

Frédégaire dit qu'ils avaient tâché de se rebeller, *qui rebellare conati fuerant*. On pourrait croire qu'étant Bourguignon, il savait le motif de cette révolte; mais comme cet écrivain ne vivait qu'en 752, plus de 150 ans après la guerre que Childebert fit aux *Varnois*, on peut supposer avec autant de fondement, qu'il ignorait ce motif, puisqu'il n'en dit rien; car qui pouvait alors l'empêcher d'en parler? Pépin le Bref venant de mettre sur sa tête la couronne de France, après l'avoir enlevée à Childéric III, dernier roi de la pre-



mière race , qui fut indignement dégradé et renfermé dans un couvent, ainsi que son épouse Gisèle, et Thierry leur fils unique, on pouvait dire impunément de ces princes et de leurs ancêtres tout le mal qu'on en savait. Ainsi, Frédégaire n'aurait point tu ce motif, s'il l'avait su. Quant à Mézerai et au P. Daniel, ils n'avaient garde de le deviner, dans la persuasion où ils étaient que les *Varnois* habitaient à l'embouchure du Rhin dans la Frise et dans la Batavie. Seulement le dernier conjecturait que ce peuple avait bien pu être engagé dans cette révolte par les sollicitations de Frédégonde. Il est vrai que les deux guerres sont de la même année ; savoir, celle de Frédégonde contre Childebert, et celle de Childebert contre les *Varnois*. Mais cette dernière avait pour motif, de la part des *Varnois* ou *Bernois*, un grief personnel ; la privation d'une des plus belles prérogatives, qui avait excité leur mécontentement.

La Chronique de Constance, qu'on trouve au troisième tome des écrivains de l'Histoire d'Allemagne, recueillis par Jean Pistorius, prévôt de Breslau et chanoine de Constance, rapporte (page 694, édition de Ratisbonne, 1726), que « Childebert II, roi d'Austrasie

» et d'Allemagne (c'est-à-dire de Souabe),  
 » ayant , par la mort de Gontran , son oncle  
 » paternel , reçu aussi le royaume de Bour-  
 » gogne , et voyant que plusieurs habitans de  
 » la Souabe , du canton de Zurich , des envi-  
 » rons du lac de Bregenz , et de la Vindéli-  
 » cie , jusqu'à Ulm , qui s'étaient faits chré-  
 » tiens , n'avaient point d'évêque , il trans-  
 » féra le siège cathédral de Vindonisse à Cons-  
 » tance , lieu qui se trouve au centre de tout  
 » ce pays ; et cela se fit l'an de notre ère 597 ,  
 » le treizième de son règne en Austrasie , et  
 » *LE PREMIER EN BOURGOGNE.* » Voici les  
 paroles du texte :

*Childebertus II , Austrasiæ et Alleman-  
 niæ rex , cum morte Gutrami patruï et ejus  
 adoptione , regnum quoque Burgundiæ sus-  
 cepisset , multique per Allemanniam , Tigu-  
 rino pago , circaque Brigantium lacum et  
 Vindelicos Ulmam usque , Christo nomem  
 darent , neque episcopum haberent , cathe-  
 dralem sedem Vindonissa Constantiam trans-  
 tulit , locum totius illius tractus penè me-  
 dium. A. D. N. DXCVII , regni sui Aus-  
 trasiæ XIII , BURGUNDIÆ I.*

Les *Varnois* ne sont point nommés dans ce  
 passage ; mais vous allez voir combien ce pas-

sage de Frédégaire , rapproché de celui-ci , l'un sert à éclaircir l'autre. Premièrement , remarquez que *Vindonisse* était située dans le canton de *Berne* , près de *Windisch* , qui en conserve le nom germanisé , pour avoir été bâtie de ses ruines ; en second lieu , faites attention aux derniers mots du passage , *Burgundiae primo* ; car Frédégaire ayant dit que la révolte des *Varnois* et la guerre que Childebart leur fit , n'arrivèrent que la troisième année de son règne en Bourgogne , il s'ensuit que cette révolte fut postérieure à la translation de leur évêché de *Vindonisse* à *Constance* ; et que c'est parcequ'il avait fait cette translation , sans leur consentement ou malgré eux , qu'ils se révoltèrent , et qu'il détruisit leur ville pour empêcher qu'ils n'entreprissent d'y rétablir leur évêché. Voilà comment la liaison de deux passages qui étaient à mille lieues de distance l'un de l'autre , fait voir le rapport d'un fait à l'autre , et l'identité des *Varnois* et des *Bernois* ; tâchons à présent d'éclaircir un peu plus ces faits.

On a vu partout ce qui a été dit , que quand Childebart recueillit la succession du royaume de Bourgogne , il était déjà roi d'Austrasie , dans laquelle l'Allemagne , c'est - à - dire la

Souabe, était comprise. Mais il faut savoir aussi que dans le temps dont nous parlons, l'évêché d'Augabourg, qui avec celui de Constance sont les seuls qu'il y ait en Souabe, n'existait point encore, car il n'a rang dans l'empire qu'après Constance : c'est pourquoi la Chronique dit dans le passage rapporté ci-dessus, *neque episcopum habere*nt. Mais la Suisse avait dès-lors jusqu'à six évêchés ; Bâle, Sion, Coire, Vindonisse, Avanche ou Lausanne et Nyon, dont les trois derniers se trouvaient même dans l'étendue que comprend aujourd'hui le canton de Berne. De sorte que comme Childébert tenant de son père Sigebert I, le royaume d'Austrasie, et le regardant comme son seul et véritable patrimoine, le préférait de beaucoup au royaume de Bourgogne, qui n'avait été pour lui qu'un présent de la fortune, il ne se vit pas plutôt en possession de celui-ci, qui le rendait souverain du pays des *Kararois* ou *Bernois*, que son premier soin fut d'en distraire un des trois évêchés pour en décorer la ville de Constance, capitale de la Souabe, où il devenait d'autant plus nécessaire, que le nombre des Chrétiens commençait à augmenter tant en ce pays-là que dans les provinces voisines, comme dit le

passage de la Chronique de Constance : *multique per Allemanniam , Tigurino pago , circaque Brigantium lacum et Vindelicos Ulmam usque Christo nomen darent*. Et parce qu'aucun des trois évêchés n'en était plus à portée que celui de *Vindonisse* , situé à l'extrémité du pays des *Varnois* ou *Bernois* du côté de Constance , qui était presque au centre de toute cette contrée , *locum totius illius tractus penè medium* , ce fut précisément cet évêché qu'il choisit comme le plus convenable à son dessein. On voit donc assez par-là , que s'il porta cet évêché dans la Souabe comme roi d'Austrasie , ce ne fut que comme roi de Bourgogne qu'il l'enleva aux *Bernois*. Sur quoi la même Chronique de Constance ajoute ensuite « que le droit de possession qu'avait *Vindonisse* n'empêcha pas absolument cette trans- » lation , parce qu'il fut agréé des habitans de » cette ville , qu'ils n'iraient point demander » droit et justice à Constance , mais que plutôt » l'évêque viendrait de Constance à *Vindonisse* , ou y enverrait un vicaire avec les pouvoirs nécessaires pour juger (1) : » *Neque tamen Vindonissæ sic quoque auctoritas pe-*

(1) Ce qu'on appelle les causes d'officialité.

*ritus antiquavit ; nam ea etiam translatione receptum nihilominus Vindonibus ne jura et judicia Constantiæ peterent , sed episcopus potius Constantia Vindonissam veniret , aut Vicarium eò cum potestate mitteret , qui judicium daret.* A voir avec quel soin l'auteur de la Chronique écarte , dans tout l'exposé de cette affaire , le démêlé de Childebert avec les *Varnois* ou *Bernois* , on n'en peut trouver la raison que dans une de ces causes ; ou qu'étant sujet de l'évêque de Constance et membre de son clergé , il s'est tû par ménagement tant pour l'évêque Maximien (1), qui avait donné les mains à la translation de son évêché , que pour la mémoire de Childebert son roi ; ou bien que comme sa Chronique est postérieure à ce temps-là de plus de six cents ans , il a fort bien pu ignorer que cette translation avait donné lieu à une guerre. Mais quoi qu'il en soit , il est indubitable que l'accord dont il parle n'a pu être conclu ni même proposé , que plusieurs années après la translation et après la guerre dont elle fut suivie ; sans quoi on n'aurait vu ni les habitans de Vindonisse se mettre dans le

(1) Ou Maximin ou Maxime , dernier évêque de Vindonisse , et premier évêque de Constance.

cas de faire détruire leur ville par Childebert , ni les *Varnois* ou *Bernois* prendre les armes contre lui, comme tout cela arriva. Car comme ceux-ci n'avaient proprement que l'évêché de Vindonisse, parce qu'en effet c'était le seul qu'il y eût dans leur territoire, qui comme premier domaine des *Varnois*, ne consistait que dans ce qu'on nomme la partie allemande du canton de Berne, voisine alors, mais non souveraine du pays de Vaud, où les deux autres évêchés étaient établis ; les *Bernois* donc ne purent voir d'un œil indifférent, que Childebert, leur nouveau maître, les eût privés de leur unique évêché, pour le transférer en pays étranger, et qu'il l'eût doté à leurs dépens, en lui conservant les revenus que l'évêché de Vindonisse avait possédés jusqu'alors. Il est évident que le bon droit était de leur côté, et qu'ils avaient été par-là dépouillés très-injustement d'un privilège qui était pour eux d'un grand prix. Il fallait souvent moins dans ces siècles là pour faire prendre les armes à des vassaux contre leur suzerain : et d'ailleurs il se pouvait que les *Varnois* ou *Bernois* eussent alors à leur tête un seigneur ou prince de leur nation, qui était du nombre de ces vassaux, sujets à un simple tribut, et du reste presqu'in-

dépendans. Toutefois ce ne fut qu'après trois ans de patience qu'ils éclatèrent. Peut-être que la crainte d'être accablés par les forces réunies des deux royaumes de Bourgogne et d'Austrasie, avait suspendu jusqu'alors les effets de leur ressentiment, et qu'ils ne se déterminèrent à prendre les armes qu'à la faveur de la conjecture où Frédégonde venait de gagner une bataille contre Childebert. Mais enfin ce prince s'en étant aussitôt vengé par la prise de Paris, se trouva en état de faire face aux *Var-  
nois*, de les combattre, et sinon de les détruire comme Frédégaire l'écrivit, du moins de prendre assez d'avantages sur eux pour leur imposer la loi, puisqu'en effet leur évêché ne leur fut pas restitué, que leur ville de Vindonisse fut détruite de fond en comble, et qu'ils furent obligés de se soumettre à la juridiction d'un vicaire de l'évêque de Constance, et par conséquent de dépendre d'un évêque étranger : ce qui avait encore lieu l'an 1181, comme il paraît par un acte que rapporte la même Chronique de Constance, page 695, et dans lequel ce vicaire nommé Notger se qualifie doyen de Vindonisse. Mais lorsqu'en 1352, le canton de Berne entra dans la confédération formée par six autres, qu'on appelle avec lui et avec



Glaris, les huit anciens cantons, on croit qu'il s'affranchit de la juridiction de l'évêque de Constance pour se ranger sous celle de l'évêque de Lausanne, ce qui dura jusqu'au temps de la réformation, qui fit transférer cet évêché à Fribourg. Mais l'extinction totale ou presque totale du peuple *Varnois*, par Childebert II, est une circonstance très-fausse, puisque sa postérité continue d'habiter la partie allemande du canton de *Berne*, et conserve dans son nom et dans celui de sa capitale, à très-peu d'altération près, le nom propre du peuple *Varnois*, son ancienne nation : ce qui fait voir aussi que les *Bernois* ne tirent point leur nom, ni de leur ville de *Berne*, ni de l'ours tué par Berchtold. Mais si le fait de l'ours est vrai, Berchtold l'aura pu prendre pour l'emblème et les armoiries de sa nouvelle ville, et lui en donner le nom, parcequ'il faisait allusion à celui des *Varnois*, habitans du canton; et le nom *Bernois* aura prévalu dans la suite sur l'ancien, au point de le faire tomber dans l'oubli, d'autant plus que ne sachant de quelle manière les *Varnois* prononçaient leur nom, on est incertain s'ils faisaient de la première lettre un *V* ou bien un *B* comme les Gascons. En un mot, les armes de *Berne* sont des armes par-

lantes comme celles du canton d'*Uri*, qui sont à une tête de Buffle, qu'on appelle en latin *Urus*, et en allemand *Urochs* : mais ni l'un ni l'autre canton n'ont tiré certainement l'origine de leurs noms, des animaux qu'ils portent dans leurs armes; quoique je ne nie pas qu'il n'y aie eu quelque rapport ou consonnance de leurs noms avec ceux de ces animaux.

---

# DISSERTATION

SUR

L'ORIGINE, JUSQU'A PRÉSENT INCONNUE,  
DU PEUPLE ALLEMAND  
QUI HABITE LE CANTON DE BERNE ;

*Par M. DE FRANCHEVILLE (1).*



**A**PRÈS avoir montré dans mon précédent Mémoire que les Varnes ou Varnois sont le peuple qui habite la partie allemande du canton de Berne , je me propose dans celui-ci de donner l'histoire de ces Varnois.

Le plus ancien auteur qui en ait parlé, est *Pline*, dans le quatrième livre de son Histoire naturelle. Il nous apprend au chapitre XIV.

(1) Acad. de Berlin, 1779. *Second Mém.*

qu'il y avait dans la Germanie cinq corps de nations , savoir les *Vindiles*, les *Ingévons*, les *Istévons*, les *Hermions* et les *Peucins*, que du corps des *Vindiles* étaient les *Burgundions*, les *Varrins*, les *Carins* et les *Guttons*; de celui des *Ingévons*, les *Cimbres*, les *Teutons* et les peuples des *Cauches*; de celui des *Istévons* près du Rhin, les *Cimbres* tenant le milieu des terres; de celui des *Hermions*, les *Suèves*, les *Hermundures*, les *Chattes* et les *Chérusques*; et du cinquième corps les *Peucins* et les *Basternes*, voisins des *Daces*. Voici les paroles de l'auteur : *Germanorum genera quinque. Vindili, quorum pars Burgundiones, Varrini, Carini, Guttones. Alterum genus Ingævones, quorum pars Cimbri, Teutoni, ac Cauchorum gentes. Proximi autem Rhæno Istævones, quorum pars Cimbri mediterranei. Hermiones, quorum Suevi, Hermunduri, Chatti, Cherusci. Quinta pars Peucini, Basternæ contermini Dacis.* Il y a plusieurs remarques à faire sur ce passage.

1°. Les *Burgundions*, appelés depuis *Bourguignons*, étant non seulement de la même nation que les *Varrins* et leurs proches voisins; si l'on suppose que ces derniers étaient les *Varnes* ou *Varnois*, comme la suite le fera

voir , il ne faut pas s'étonner que les uns et les autres quittant ensuite la Germanie pour aller se faire des établissemens plus avantageux dans la Gaule, les *Bourguignons*, comme les aînés et les plus puissans , aient donné leur nom au royaume de Bourgogne que ces deux peuples auront fondé en commun ; et que les *Varnes* ou *Varnois*, leurs frères d'armes , y aient donné leur nom au canton de Berne qu'ils auront en en partage : car personne n'ignore que la Suisse a fait constamment partie de ce royaume de Bourgogne. Voilà déjà , ce me semble , un grand jour que ce passage de Pline jette dans nos recherches.

2°. On demande qu'elle partie de la Germanie tenaient les Bourguignons, les *Varnes* et les autres peuples Vindiles. Il est vrai que Pline ne le dit pas formellement , mais peut-être sera-t-il possible de le deviner par l'ordre géographique que cet auteur a suivi dans l'énumération des fleuves de la Germanie , qu'il fait immédiatement après en ces termes : *Guttalus* , *Vistillus sive Vistula* , *Albis* , *Visurgis* , *Amisius* , *Rhenus* , *Mosa*. Tous ces fleuves sont connus. *Guttalus* est aujourd'hui l'Oder , fleuve de la nouvelle Marche et de la Poméranie ,

Poméranie , qui du temps de Pline semblait indiquer par ce nom de *Guttalus* la demeure des Guttons. *Vistillus* ou *Vistula* est manifestement la Vistule , *Albis* l'Elbe , *Visurgis* le Weser , *Amisius* l'Ems , *Rhenus* le Rhin , *Mosa* la Meuse. On voit donc par-là que Pline a commencé son énumération des peuples de la Germanie par ceux qui étaient dans le voisinage de la mer Baltique , et que c'était de ce côté-là qu'habitaient les peuples Vindiles. En effet nos plus savans géographes disent unanimement que leur demeure s'étendait depuis l'Elbe et le *Chalusus*, aujourd'hui le Trave , qui les séparait des Cimbres aux environs de Lubeck , jusqu'à la Vistule qui les séparait des Sarmates. Voilà une étendue plus que suffisante pour y placer à l'aise nos *Bourguignons* , nos *Varnes*, nos *Carins* et nos *Guttons* : aussi Pline a-t-il eu soin de nous avertir que ces quatre peuples ne faisaient qu'une partie de la nation des Vindiles , que quelques-uns ( comme l'abbé *Lenglet du Fresnoy* dans sa Méthode pour étudier la géographie , t. V. ) portent jusqu'au nombre de vingt-un peuples plus ou moins grands. Mais puisque nous n'avons ici besoin que des quatre dont parle Pline , nous nous contenterons de dire que l'on place les Bur-

gundions dans la partie de la grande Pologne où ils avaient pour ville principale *Limiosalum*, Gnesne ; que les Carins occupaient une partie de la grande Pologne et de la Vandalie, où la terre de Carnite semble conserver leur nom ; que les Guttons habitaient une partie de la Prusse, ayant pour ville principale *Gytorium* ou *Godanum*, Dantzick ; et qu'enfin les Varnes voisins des Burgundions, s'étendaient jusqu'au Mecklenbourg, où l'on trouve en effet divers endroits qui conservent le nom de ce peuple : témoins entre autres dans la principauté de Venden ou de Gustrow, *Varen* petite ville sur le lac de Muritz ; dans la principauté de Schwerin, la rivière de *Varne* ou de *Varnau* qui baigne l'abbaye de Ruen ; dans la seigneurie de Rostock, la même rivière et la forteresse de *Varnemunde* à laquelle elle donne son nom. Il y a même dans le duché de Brême une vaste campagne appelée *Varnings-Acker*, où je crois bien que les Varnes n'ont point demeuré, mais où probablement il s'est passé quelque grand événement auquel ils ont eu part. On dira peut-être qu'il y a aussi dans la Bulgarie une ville de *Varne* ou *Varna*, à l'embouchure de la rivière du même nom ; et que parmi les anciens peuples de la Bactriane en Perse, Clu-

vier compte les *Varni*. Mais cela ne doit pas plus surprendre , que de voir les Gaulois assiéger la ville de Delphes , ravager la Grèce et s'y établir , ou de lire dans Justin , liv. XII , chap. 9 , qu'Alexandre-le-Grand , après la défaite de Porus , étant encore dans les Indes , poursuivit sa navigation vers le pays des *Ambrons* et des *Sicambres* , peuples certainement Germains , mais qui étaient là si bien établis qu'ils le reçurent avec 80 mille hommes de pied et 60 mille chevaux. Qui ne sait que tous ces anciens peuples multipliant beaucoup chez eux et n'y ayant pas de quoi vivre , avaient besoin d'aller faire de temps en temps des excursions de côté et d'autre , tant pour décharger leur pays d'une trop nombreuse population que pour s'enrichir par le pillage ? Au reste le passage de Pline , qui nous a occupés jusqu'ici , me paraît d'autant plus digne de foi , que cet auteur avait long-temps servi en Allemagne , et qu'il avait même écrit une histoire des guerres de la Germanie en vingt livres , dont malheureusement il n'est rien venu jusqu'à nous , cet ouvrage étant du nombre de tant d'autres qui se sont perdus.

Le second auteur qui parle des Varnes , est Tacite dans son livre de la situation , des mœurs et des peuples de la Germanie. Après avoir d'a-



bord fait mention des Suèves Semnons et des Langobards ou Lombards : ensuite , dit-il, les Rendignes , et les Avions , et les Angles , et les Varins , et les Eudoses , et les Suardons , et les Nuithons sont défendus par des fleuves ou des forêts ; et ils n'ont rien de remarquable entre eux , si ce n'est qu'en général ils rendent un culte à Herthum , c'est-à-dire à la terre mère qu'ils croient intervenir dans les affaires des hommes et être voiturée chez les peuples , etc. Voici les termes de l'auteur : *Reudigni deinde et Aviones , et Angli , et Varini , et Eudoses , et Suardones , et Nuithones fluminibus aut silvis muniuntur : nec quidquam notabile in singulis , nisi quod in commune Herthum , id est Terram matrem , colunt , eamque intervenire rebus hominum , invehî populis arbitrantur , etc.*

Ce passage diffère de celui de Pline , en ce que les Varins ou les Varnes y sont nommés à l'exclusion des Burgundions ou Bourguignons , des Carins et des Guttons. Mais en récompense on y trouve avec les Varnes six autres peuples qui sont omis dans Pline. Ces différences viennent sans doute de ce que ces deux auteurs n'ont pas prétendu faire une énumération exacte et complète des divers

peuples dont chaque nation de la Germanie était composée. Car si de ce que Tacite ne parle point des Bourguignons, on voulait conclure que ce peuple ne résidait plus en ce pays, on se tromperait assurément, puisqu'on les y retrouve encore dans la suite, et qu'ils ne le quittèrent qu'avec les Varnes. Il nous reste à dire ici pour l'explication du passage de Tacite, qu'on prend les Reudignes pour les Deuringues ou Doringiens qui habitaient alors la Prignitz; les Avions ou Cavions pour le peuple d'une partie du Lauenbourg et d'Anneberg; les Angles ou Anglais, pour celui d'une partie de la Wagrie et du Mecklenbourg; les Endoses ou Endons pour celui d'une partie de la seigneurie de Bar dans la Poméranie Suédoise; les Suardons ou Vardons, pour celui d'une autre partie de la même seigneurie et du duché de Stettin, et les Nuithons ou Huithons, pour celui d'une partie du Mecklenbourg, les Varnes et les Anglais occupant le reste.

Mais avant de quitter Tacite, ajoutons ici la suite de son passage, où nous avons vu que ces peuples, du nombre desquels étaient les Varnes, rendaient un culte à Herthum ou la Terre mère, qu'ils croyaient intervenir

dans les affaires et être voiturée chez ces peuples. « Il y a , dit-il , dans une île de l'Océan » ( il s'agit ici , à ce qu'il paraît , de la mer Baltique , que les auteurs Grecs et Latins prennent souvent pour l'Océan ) , « une forêt nom-  
 » mée *Castum nemus* , où est un chariot sa-  
 » cré , couvert d'étoffe , qu'un seul prêtre a  
 » la permission de toucher. Ce prêtre sait le  
 » moment où elle y est , et la suit avec beau-  
 » coup de respect , étant conduit par des  
 » vaches. Ce sont des jours de réjouissances  
 » et de fêtes pour les lieux où la déesse daigne  
 » passer et s'arrêter. On n'y fait point la  
 » guerre , on n'y prend point les armes , tout  
 » métal de fer est enfermé ; on ne respire ,  
 » on n'aime que la paix et le repos , jusqu'à  
 » ce que le même prêtre ramène en son  
 » temple la déesse rassasiée de la conversa-  
 » tion des mortels. Aussitôt le chariot , ses  
 » couvertures , et la divinité elle-même , si  
 » on veut le croire , tout cela est lavé dans  
 » un lac écarté. On y emploie des esclaves  
 » qu'on noye à l'instant dans le même lac. Delà  
 » vient une terreur secrète et une sainte igno-  
 » rance d'une chose qui n'est vue que de  
 » ceux qui doivent périr. » Ce récit prouve  
 que ces peuples , et par conséquent les Varnes

et les Bourguignons , n'étaient pas encore chrétiens ; car , en effet , ils ne le devinrent que 330 ans après.

Le troisième témoignage en faveur des Varnes , est celui de Claude Ptolémée , qui , dans le livre III , chapitre 5 de sa Géographie , dit qu'auprès du fleuve de Vistule , sous les Venèdes , habitaient les Gythons , ensuite les Phinnois , ensuite les Bulanes , sous qui étaient les Phrugundions , ensuite les Avarins , proche ou le long de la tête du fleuve de Vistule. Voici les paroles de l'auteur Grec :

Παρά μὲν τὸν οὐίσχλον ποταμὸν ὑπὸ τῆς γενέδας λυθῶνες, εἴτα φίννοι, εἴτα βύλαιες. ὑφ' ἧς φρυγουνδίῳνες, εἴτα ἀναρνοί, παρὰ τὴν κεφαλὴν τῆς ὀνίς ἔλα ποταμῷ c'est-à-dire ; pour ceux qui entendent mieux le latin que le grec : *Ad Vistulam fluvium sub Venedis Gythones sunt, post Phinni, post Bulanes, sub quibus Phrugundiones, post Avarini juxta caput Vistulae fluvii.* On reconnaît aisément dans les Venèdes de Ptolémée les Vindiles de Pline ; dans les Gythons , les Guttons ; dans les Phinnois , le peuple qui a donné son nom et à la Finlande et au golfe Finnique ou de Livonie : quant aux Bulans ou Bulanes , ils sont tout-à-fait inconnus ; pour les Phru-

gundions, ce sont visiblement les Burgundions ; et les Avarins qui viennent ensuite, sont aussi les Varnes. Mais la demeure de ces derniers , qu'il place auprès de la tête de la Vistule, offre bien des difficultés. Qu'est-ce que la tête d'un fleuve ? Faut-il entendre par ce mot sa source, ou son embouchure ? Je trouve l'une et l'autre dans les meilleurs auteurs Latins ; car, par exemple , Horace, satire X du livre I<sup>er</sup>., pour exprimer la source limoneuse du Rhin , dit *Regni luteum caput* ; et Jules-César , livre IV de la Guerre des Gaules , voulant marquer que ce même fleuve se jette par plusieurs embouchures dans l'Océan , nomme aussi ces embouchures des têtes : *Multisque capitibus in Oceanum influit*. Nous avons donc la liberté de placer les Varnes soit à la source de la Vistule , soit à son embouchure : ce fleuve a sa source au pied d'une montagne du pays de Teschen en Silésie , sur les frontières de la Hongrie ; de là accru par les eaux de quelques rivières , il passe dans la Pologne à Zator , à Cracovie et ailleurs ; ensuite , ayant reçu encore d'autres rivières plus considérables , il arrose Varsovie, Plocksko , Wladislaw ; entre dans la Prusse , où il passe à Thorn , à Culm et à Graudentz ; puis,

après un cours d'environ deux lieues , il se divise en deux branches , dont la droite qui coule du sud-ouest au nord-est , baigne Marienbourg , et va se jeter dans la partie la plus méridionale du Frisch , au nord-ouest d'Elbing , qui n'est éloignée de son embouchure que d'environ deux lieues ; l'autre branche , qui coule à peu près du sud au nord jusqu'à la forteresse de Heuft , se partage encore en deux bras , dont le droit tombe aussi dans le Frisch-aff , et le gauche , après avoir mouillé Dantzick , se rend dans la mer Baltique à Weixelmunde. Sur cette description de la Vistule , on voit donc que plaçant les Varnes à sa source , ils auraient été à l'extrémité de la Silésie , joignant la Hongrie ; mais comment concilier cette position avec les diverses circonstances qui résultent des récits de Pline et de Tacite ? savoir , suivant le premier , que les Bourguignons et les Varnes étaient du nombre des Vandales , dont la demeure ne pouvait être éloignée de la mer Baltique , puisqu'on y retrouve encore la Vandalie ; et par conséquent leur demeure était bien éloignée de la Silésie , limitrophe de la Hongrie. C'est aussi ce que confirme encore le second , en disant que , dans le pays des Varnes , il y avait

une île de l'Océan, ce qu'on ne peut entendre que de la mer Baltique ; et qu'au voisinage de ces Varnes étaient les Angles ou Anglais , qui n'ont jamais été connus non plus pour habitants de la Silésie, mais pour voisins de la Baltique. Il n'est donc pas vraisemblable que Ptolémée ait eu l'intention de placer les Varnes à la source de la Vistule. Ainsi son passage ne doit être entendu que de l'embouchure de ce fleuve ; auquel cas ils auront eu leur demeure avec les Bourguignons , leurs voisins , non-seulement dans la Prusse, depuis les environs de Dantzick , mais même jusque dans une partie du Mecklenbourg, où nous avons déjà fait voir plus haut des traces de leur habitation dans les noms de quelques lieux et de la rivière de Varnaw. Et si cette étendue pour deux peuples paraît trop grande , rien n'empêche qu'on n'y donne aussi place aux Gythons de Ptolémée , qui sont les Guttons de Plin , même les Burlanes , sous lesquels , suivant Ptolémée , étaient les Bourguignons , dépendance d'autant plus surprenante , que cet auteur est le seul qui ait connu les Burlanes , au lieu que les Bourguignons ont été un peuple célèbre et puissant , tant parce qu'il était nombreux , qu'à cause qu'il avait l'art de fortifier

les places qu'il occupait, d'où est venu , à ce qu'on prétend , le nom de Burgundions ou de Bourguignons : de sorte que loin d'être dans la dépendance d'un peuple inconnu tel que les Bulanes , il y a lieu de croire que c'était plutôt d'eux et des Varnes leurs voisins que dépendaient d'autres petits peuples, Vandales , tels que les Angles , les Carins et les Guttons , qui étaient cantonnés parmi eux pour jouir de leur protection , à moins que s'y trouvant trop à l'étroit par la suite , ils ne se vissent pour lors obligés d'aller se loger ailleurs.

C'est ici le lieu de placer un des plus précieux monumens de l'Histoire de *Varnes* ; savoir , leur ancienne loi , que Frédéric Lindembrog a insérée dans son *Codex Legum antiquarum*. Après que je l'aurai rapportée telle qu'elle est dans ce recueil, j'y joindrai des notes pour en expliquer les termes étrangers ou hors d'usage , et les autres endroits difficiles à entendre. Ensuite je ferai un petit commentaire sur cette loi , en rassemblant ses principales dispositions pour les réduire à des principes généraux , qui en feront saisir l'esprit. Et après avoir tâché de découvrir quelle était alors la religion des Varnes , je finirai par re-



chercher le pays et les temps où ils se donnèrent cette loi , de concert avec les Anglais.

L E X

ANGLIORUM ET WERINORUM (1). (\*).

---

*Capitula Legis Angliorum et Werinorum.*

- I. De Homicidiis.
- II. De ictu læsis.
- III. De Vulneribus.
- IV. De fractura ossium.
- V. De transpunctione et membris læsis.
- VI. De Alodibus.
- VII. De furtis.
- VIII. De incendio.
- IX. De liberto occiso.
- X. De vi.
- XI. Si quadrupes damnum fecerit.
- XII. De minoribus causis.
- XIII. De potestate testandi.
- XIV. De veneficiis.
- XV. De campo.

(\*) Les notes sont après le texte latin de la loi.

XVI. De delictis servorum.

XVII. De animali alieno læso.

INCIPIT LEX ANGLIORUM ET WERINORUM,  
HOC EST THURINGORUM (2).

---

*Titulus I. de Homicidiis.*

I. Si quis Adalingum (3) occiderit, DC. sol. componat.

II. Qui liberum occiderit, CC. sol. componat.

III. Et de utroque si negaverit, cum XII. juret, aut in campum (4) exeat, utrum ille voluerit, ad quem causa pertinet.

IV. Qui servum occiderit XXX. solid. componat; aut si negaverit, cum V. juret.

*II. De ictu læsis.*

I. Qui Adalingum ictu percusserit XXX. sol. componat, aut cum V. juret.

II. Liberum, X. solid. componat; aut cum quinque juret.

*III. De vulneribus.*

I. Sanguinis effusio Adalingi XXX. sol. com-

ponatur, aut cum sex hominum sacramento negetur.

II. Liberi hominis, X. sol. aut sex hominum sacramento negetur.

IV. *De fractura ossium.*

I. Os fractum Adalingo, XC. sol. componatur, aut XII. hominum sacramento negetur.

II. Libero, XXX. solidis componatur, aut sex hominum sacramento negetur.

V. *De transpunctione et membris læsis.*

I. Corpus transpunctum, similiter.

II. Coxa vel brachium transpunctum, ut sanguinis effusio.

III. Oculus unus vel ambo excussi Adalingo, CCC. sol. componantur. Libero C. solidis, aut si negat, XII. hominum sacramento negetur.

IV. Nasus abscissus, similiter. Auris, similiter. Lingua, similiter.

V. Manus vel pes abscissus, similiter: aut si manca pepinderint, medietus componatur.

VI. Qui Adalingo unum vel ambos testiculos excusserit, CCC. sol. componat. Si libero, C. sol. componat, vel juret ut superius.

VII. Si vectem (5), similiter.

VIII. Qui pollicem absciderit, XXXIII. sol. et tremissem componat. Si indicem et impudicum, similiter. Si medium et minimum, similiter.

IX. Articulus pedis abscissus, ut os fractum componatur.

X. Vultivam (6) L. sol. componat, vel cum sex juret.

XI. Qui alium percusserit, ut surdus fiat, Adalingo CCC. sol. componat. Libero C. sol. componat, vel cum XI. juret.

Hæc judicia Vulemarus dictavit.

XII. Si contra stomachum vulnus factum erit, et claudi non potuerit, XII. sol. pro ipsa apertione componat.

XIII. Si ipse stomachus perforatus fuerit, nec vulnus medicamento claudi potuerit, pro vulneris apertione totidem sol. componat, quot pro ipso vulnere composuit.

XIV. Si intestina vel botelli perforati claudi non potuerint, similiter faciat, id est totidem solid. apertionem vulnerum componat, quot pro ipsis vulneribus composuit.

XV. Si utraque coxa ferro vel quolibet telo trajecta fuerit, VI. solid. componat.

XVI. Si folliculus testiculorum cum coxa, IX., sol. componat.

XVII. Si utraque coxa cum testiculis fuerit perforata, XV. sol. componat.

XVIII. Si quis alium in facie percusserit, ut oculus vel os torqueatur, IV. solid. componat.

XIX. Qui harpatorem, qui cum circulo harpare potest (7), in manum percusserit, componat illum quarta parte majori compositione, quam alteri ejusdem conditionis homini. Aurifices similiter. Fœminas fresum facientes (8), similiter.

#### VI. *De Alodibus* (9).

I. Hereditatem defuncti filius, non filia suscipiat. Si filium non habuit qui defunctus est, ad filiam pecunia et mancipia (10), terra verò ad proximum paternæ generationis consanguineum pertineat.

II. Si autem nec filiam habuit, soror ejus pecuniam et mancipia : terram proximus paternæ generationis accipiat.

III. Si autem nec filiam, neque sororem habuit, sed matrem tantum superstitem reliquit, quod filia vel soror debuerunt, mater suscipiat, id est pecuniam et mancipia.

IV. Quod si nec filium, nec filiam, nec sororem,

rorem , aut matrem dimisit superstites , proximus qui fuerit paternæ generationis heres ex toto succedat , tam in pecunia atque Mancipiis , quam in terra.

V. Ad quemcunque hereditas terræ perverit , ad illum vestis bellica , id est lorica et ultio proximi , et solutio leudis (11) , debet pertinere.

VI. Mater moriens filio terram , Mancipia , pecuniam dimittat , filiæ verò spolia colli (12) , id est murenas , nuscas , molina , inaures , vestes , armillas , vel quidquid ornamenti proprii videbatur habuisse.

VII. Si nec filium , nec filiam habuerit , sororem verò habuerit , sorori pecuniam et Mancipia , proximo verò paterni generis terram relinquat.

VIII. Usque ad quintam generationem paterna generatio succedat. Post quintum autem filia ex toto , sive de patris sive matris parte in hereditatem succedat , et tunc demum hereditas ad fusum à lancea transeat (13).

## VII. *De furtis.*

I. Qui gregem equarum in parco (14) furatus fuerit , in triplum componat. Si autem foris gregem commovit quot equæ fuerunt ,

tot capita in commotionis multam (15) componat, et quot abstulit, tot in triplum componatur de cervo, bove, vacca, ove, porco, judicatum est.

II. Qui scrofas, sex cum verre quod dicunt son (16), furatus est, in triplum componat et delaturam (17) sol. VII. et in freda (18) totidem.

III. Qui ornamenta muliebria quod rhedo (19) dicunt, furto abstulerit in triplum componat, delaturam XII. sol. et in freda similiter.

IV. Homo in furto occisus, non solvatur, sed si proximus ejus dixerit innocentem occisum, campo eum comprobet innocentem, vel XII. hominum sacramento furem credi justè occisum.

V. Qui hominem liberum infra patriam vendiderit, solvat eum quasi occisum, et in fredam solid. XII. Qui liberum extra solum vendiderit, solvat eum similiter et in fredam sol. LX. Similiter in fœmina.

VI. Qui liberum ligaverit, X. sol. componat. Qui Adalingum, XXX. sol. Si negat, cum XII. juret aut campo decernat.

VII. In omni re furto ablata, si is cui res componenda est, dixerit capitale (20) pejus esse quam quod ablatum est, juret de debito:

solus, pejus non esse quod offert illo quod abstulit, et ita solvat secundum legem.

VIII. *De incendio.*

Qui domum alterius noctu incenderit, damnum triplo sarciat, et in fredo (21) solid. IX. aut si negat, cum XI. juret, aut campo decernat.

IX. *De liberto occiso.*

Servus à Domino per manumissionem libertate donatus si occisus fuerit, LXXX. sol. componat, vel quidquid ei solvi debeat, medietas liberi hominis solvatur.

X. *De vi.*

I. Qui liberam foeminam rapuerit, reddat eam cum solid. CC. et quidquid cum ea tulit, restituat, addens et ad unamquamque rem sol. X.

II. Si libera foemina sine voluntate patris, aut tutoris, cuilibet nupserit, perdat omnem substantiam quam habuit, vel habere debuit.

III. Qui foeminam nobilem virginem, nondum parientem occiderit, DC. sol. componat: si pariens erit, ter DC. sol. si jam parere desiit, DC. solid.

IV. Qui liberam non parientem occiderit, bis LXXX. et VI. solid. et duos tremisses com-



ponat : si pariens est DC. solid. si jam desit CC. solid. componat.

V. Si servus liberam fœminam rapuerit, dominus compositionem solvat ac si occisa fuisset.

VI. Similiter de viduæ raptu, vel interfectione, judicatum est.

VII. Qui alterum intra septa propria occiderit in triplum componat, vel quidquid damni ibi commiserit, tripliciter emendet.

VIII. Qui nolens, sed casu quolibet, hominem vulneraverit, vel occiderit, compositionem legitimam solvat.

IX. Qui domum alterius collecta manu hostiliter circumdederit, trium primorum qui fuerint, unusquisque solid. LX. componat, et rei similiter. De ceteris, qui eos secuti sunt, solid. X. unusquisque, et in bannum Regis (22) solid. LX.

XI. *Si quadrupes damnum fecerit.*

Si quadrupes damnum quodlibet fecerit, possessor pro qualitate damni vel compositionem solvat, vel sacramentum juret.

XII. *De minoribus causis.*

Quidquid homo alteri fecerit, quod injus-

tum factum dicatur, X. solid. componat, aut cum quinque juret.

*XIII. De potestate testandi.*

Libero homini liceat hereditatem suam cui voluerit tradere.

*XIV. De veneficiis.*

Si mulier maritum veneficio dicatur occidisse, vel dolo malo ad occidendum prodidisse, proximus mulieris campo eam innocentem efficiat: aut si campionem (23) non habuerit, ipsa ad novem vomeres ignitos (24) examinanda mittatur.

*XV. De campo.*

A duobus solid. usque ad maximam compositionem, in furto et vulneribus campus judicat.

*XVI. De dilectis servorum.*

Omne damnum, quod servus fecerit, dominus emendet.

*XVII. De animali alieno læso.*

I. Qui quadrupedia alterius in spem cuiuslibet seu fossam minaverit (25), ibique vel mortua fuerint, vel damnum aliquod pertulerint, is qui ea minavit, damnum emendet.

II. Si homo laqueum ; vel pedicam , vel quolibet machinamentum , ad capiendas feras in sylva posuerit , ibique pecus vel jumentum alterius captum , vel mortuum fuerit , qui machinamentum fecit , damnum emendet.

(1) [ WERINORUM. ] Lindembrog dans son Glossaire qui est à la fin du *Codex Legum Antiquarum* , remarque fort bien que les anciens auteurs écrivent différemment le nom de ce peuple , que Pline appelle *Varrini* , Ptolémée *Avarini* , et Cassiodore *Guarni* pour *Warni* , comme d'autres écrivent *Guelphi* pour *Welphi*. Nous ferons voir par la suite , que d'autres auteurs dont Lindembrog ne parle pas , ont effectivement connu ce peuple sous son vrai nom de *Varnes*.

(2) [ HOC EST THURINGORUM. ] Ces trois mots semblent faire entendre que les Thuringiens étaient le même peuple que les Varnes : ce que Lindembrog regarde comme une erreur ; et pour prouver le contraire , il cite Cassiodore qui rapporte trois lettres de Théodoric , roi des Goths dont il était secrétaire d'état , adressées toutes trois séparément au roi des *Hérules* , au roi des *Guarnes* , c'est-à-dire , des *Varnes* , et à celui des *Thoringues* ou des *Thuringiens* ; ce qui fait connaître que les *Varnes* et ces derniers étaient des peuples différens. Je suis aussi de ce sentiment. Mais pour ne pas rendre tout à fait inutile ce *hoc est Thuringorum* , j'oserais croire que *hoc* a été mis là pour *hæc* , qui lève toute équivoque , en faisant entendre que cette loi est la même que celle des Thuringiens ;

ce qui était très-possible , en admettant que la Prégnitz a été habitée par ce peuple sous le nom de *Doringi*, et le Mecklenbourg par les Varnes et les Anglais, comme nous l'avons dit en expliquant les passages de Pline , de Tacite et de Ptolémée.

(3) [ *SI QVIS ADALINGUM.* ] *Adel* ou *Adeling*, qu'on trouve aussi écrit *Edel* ou *Edeling*, signifie un noble de race , un gentilhomme : Lindembrog le prouve dans son Glossaire par les témoignages de divers auteurs , entr'autres par celui de Paul-Diacre dans les Gestes des Lombards, liv. 1, ch. 21. *Hi omnes ADALINGI fuerunt: sic enim apud eos quædam nobilis prosopia vocabatur.* Par cet autre de Hucbald, abbé d'Elnone, dans la vie de Saint-Lebwin : *Erat gens Saxonum, sicut nunc usque consistit ordine tripartito divisa; sunt enim ibi qui illorum lingua EDLINGI, sunt qui Frilingi, sunt qui Lazzi vocantur: quod Latina sonat lingua, Nobiles, Ingenui atque Serviles.* Nithard, livre IV de son Histoire, dit aussi la même chose ; et un noble est encore aujourd'hui appelé en allemand *Edel* ou *Edelmann*.

(4) [ *IN CAMPUM EXEAT.* ] On sait que le duel était autrefois en usage et ordonné en justice dans les accusations dont on ne pouvait produire des preuves convaincantes. Ces duels se faisaient dans un *champ clos*, en présence des juges et même des rois. Ces combats avaient lieu chez les Varnes comme chez tous les autres peuples Germains.

(5) [ *SI VECTEM.* ] Il paraît qu'on veut désigner ici la verge. C'est peut-être la première fois qu'on a em-

ployé *vectis* en ce sens. On trouve dans d'autres lois du Recueil *veretrum*.

(6) [ *VULTIVAM*. ] Ce mot tiré de *vultus*, le visage, est expliqué dans une addition à la loi des Frisons, article XVI, qui est dans le Recueil de Lindembrog. C'était une difformité provenant d'un coup porté au visage, et qui pouvait être vue à la distance de douze pieds : *Si ex percussione deformitas faciei illata fuerit, quæ de XII, pedum longitudine possit agnosci, quod Vultivam dicunt.*

(7) [ *QUI HARPATOREM, QUI CUM CIRCULO HARPAE POTEST.* ] On est en peine de savoir ce que c'est qu'un *harpateur* qui peut harper avec un cercle, Lindembrog demande si c'est un joueur de harpe, instrument de musique; et cite Venance Fortunat, livre VII, pièce 8, qui dit que les Barbares jouaient de la harpe, comme les Romains de la lyre, les Grecs de celle d'Achille, et les Bretons du crotale ou de l'atable :

*Romanusque lyra plaudat tibi Barbarus harpa,  
Græcus Achilliaca, Crotta Britannica canat.*

On trouve bien, il est vrai, dans le vieux dictionnaire de Nicot, le mot *harpe*, pour jouer de la harpe. Mais qu'est-ce qu'un joueur de harpe qui peut en jouer avec un cercle? Est-ce un bateleur, un faiseur de tours de passe-passe, qui en même temps qu'il joue de la harpe passe à travers un cercle? c'est ce qu'on ne pourrait supposer qu'en changeant le *cum circulo*, en *in circulo*. Mais il vaut mieux tâcher d'expliquer le passage sans y rien changer. Les anciens peuples Germains aimaient trop la chasse, au rapport de Tacite, pour ne pas

prendre plaisir à celle que nous appelons la fauconnerie, ainsi nommée du Faucon, qui est le roi des oiseaux de chasse, moindre de corps que le Gerfau, l'Autour et le Sacre, mais plus grand que tous les autres. Leur goût pour cette chasse dans un temps où l'invention du fusil était inconnue, paraît en divers endroits du Recueil des Lois anciennes; entr'autres dans la loi des Alamans, titre xcix. c. xx, dans celle des Baiwarois, titre xx en entier; et dans celle des Lombards, liv. 1, titre ix, ch. xxxiii, etc. Or Pline nomme *Harpa*, une espèce d'oiseau de proie. Le vieux dictionnaire de Nicot dit au mot *harpe*, que *harper* ne signifie pas seulement jouer de la harpe, mais aussi attaquer et tenter d'opprimer : c'est de là qu'est venu notre mot *écharper*. Le même, au mot *Sacre*, oiseau de proie, dit que le *Sarcllet* est le tiercelet du *Sacre*, ou le mâle, à qui l'on donne ce nom diminutif, parcequ'il est d'un tiers plus petit que la femelle. Le père Pomai, dans le Traité de la Fauconnerie qui est au bout de son Dictionnaire, dit que le mâle du *Sacre* s'appelle *Tertiarius Circos* ou *Circus*, et le *Sacre* bâtard, *Circus Nothus* : ce qui est conforme au nom que donnent à cet oiseau Homère, Aristote et Pline; mais le législateur des Varnes voulant désigner simplement le *Sacre* mâle comme le chef de l'espèce, et n'ignorant pas qu'il était le plus petit, sans s'embarrasser des distinctions de la fauconnerie, s'est contenté d'avoir recours au diminutif de *Circus*, et de le nommer *Circulus*, ce qui s'approche assez du *Sarcllet* de Nicot. Et tout cela posé, il en résulte que l'article de la loi en question, revient à ceci : « Quiconque aura frappé à la main un faucon- » nier qui peut chasser à l'oiseau avec un *Sacre*, doit

» lui donner un dédommagement d'un quart plus  
 » grand qu'à un autre chasseur : et il en sera de même  
 » à l'égard des ouvriers qui travaillent en or, et des  
 » femmes, dont la loi parle ensuite. »

(8) [ FŒMINAS PRÆSUM FACIENTES. ] Lindembrog dans son Glossaire, dit que *fresum* vient peut-être de *frendere*, qui est le même que *frangere*, rompre, et que Varron dans son Traité de *Re Rustica*, livre II, ch. 4, a parlé de *fèves frésées*, c'est-à-dire, *rompues, divisées et moulues*. Le mot *fraiser* et *fraisé* s'est conservé dans la langue française pour les fèves qu'on dépouille de leur peau, *fabas cuti exuere*, *purgare* : *Bohnen abschelen, ausernen*, en allemand. Mais qu'est-ce que cette occupation a de si intéressant, de si utile, de si nécessaire, de si rare, en un mot, d'un exercice si particulier, pour être mise en parité avec les arts des fauconniers et des orfèvres? Pour moi, je croirais, sauf meilleur avis, sur ce qu'il paraît par d'autres marques qu'on a fourré dans cette loi latine, plusieurs mots tirés de l'allemand; je croirais, dis-je, que *FRESUM* peut être une corruption de *FRESSEN*, le manger; et que les femmes dont il s'agit, étaient celles qui faisaient la cuisine pour le public; car, comme on dit en latin *cibum facere*, pour *préparer le manger*, la loi a dit dans le même sens *FRESUM facientes*.

(9) [ DE ALODIIS. ] Un *ALEU* ou *FRANC-ALEU*, était un bien-fonds exempt de toute charge et redevance, que le possesseur ne tenait de personne, ou qu'il avait eu dans le partage des terres dont il avait aidé à faire la conquête. C'était un bien noble qu'on pouvait vendre ou donner en toute propriété à qui on voulait, pourvu

que l'acquéreur fût suffisamment qualifié, soit pour la condition, soit pour le sexe.

(10) [ MANGIPIA. ] C'étaient des serfs ou des esclaves prisonniers de guerre, dont la condition ne changeait que l'affranchissement mentionné dans le titre ix de la loi.

(11) [ SOLUTIO LEUDIS. ] Les LEUTES, en allemand, étaient les hommes ou les gens du seigneur, à qui ils devaient payer le droit de LEUDE ou de sujétion pour les biens qu'ils tenaient de lui. C'est de ce droit que celui de lods et ventes a tiré son origine. La loi dit donc que l'aleu ayant passé à un nouveau maître, c'est à lui qu'on doit payer le droit de LEUDE.

(12) [ SPOLIA COLLI. ] Dans l'énumération de ces ornemens du cou des femmes, il y a quelques bijoux qui sont aujourd'hui peu connus. Tels sont les MURENAS et les MURGAS. Les *murenæ* ou *murenulæ*, suivant un Glossaire que cite Lindembrog, étaient de petites chaînes rondes et longues, *catenulæ teretes*. Il rapporte un passage de S. Jérôme dans son éloge d'Assella; où il est dit qu'elle vendit à l'insu de ses parens, l'or de son cou, que le vulgaire appelle une MURÉNULE, à cause que le métal dont elles sont faites se pliant en petites baguettes, on en forme une espèce de chaîne qui se tourne en rond: *Aurum colli sui, quod quidem, MURENULAM vulgus vocat, quod scilicet metallo in virgulas lentescente, quadam ordinis flexuosi catena contextitur, absque parentibus vendidit*. Il cite le pape Grégoire-le-Grand, qui dit dans son Commentaire sur le Cantique des Cantiques, que la Murène (ou Lamproie), est un poisson qui étant pris



se met en rond ; à l'imitation de quoi on fait un pendant d'oreille qu'on appelle MURÉNULE. — Les colliers s'attachent au cou par le moyen des MURÉNULES. *MURENA piscis est, qui captus vertit se in circulum, ad cuius exemplar sit inauris, quæ MURENULA dicitur. MURENULIS monilia collo ligantur.* Il paraît encore par un passage d'Anastase le bibliothécaire cité dans Baronius, tome x, en l'an 843, que l'on portait des MURÈNES de couleur, nommément de vertes et d'incarnates : *MURENAS prasinus, MURENAM eriphilem.* Voilà à peu près tout ce qu'on sait sur les MURÈNES ou MURÉNULES. A l'égard des MUSCAS, le Glossaire latin et tudesque que cite Lindembrog, les interprète dans un endroit par un agraffe ; *fibula MUSCA* ; et dans un autre, par une petite lune ou boucle, *lunula MUSCULI.* Plaute, dans son Epidique, parle de ces petites lunes qu'on portait au doigt : *LUNULAM atque anellum aureolum in digitum.* C'était sans doute une bague dont le châton ou la tête était ronde, à la différence de l'anneau qui était tout uni. S. Jérôme dit que de son temps les femmes avaient des ornemens qui leur pendaient du cou, ayant la forme d'une LUNE ; *habent mulieres in LUNÆ similitudinem bullas dependentes.* Philostrate, Plutarque et Juvenal parlent aussi d'une petite LUNE, qui était affectée à la noblesse Grecque et Romaine ; mais comme cette marque ne se portait que sur la chaussure, et non au doigt, ni au cou, il n'est pas de mon sujet de m'en occuper ici.

(13) [AD FUSUM A LANCEA.] Expression remarquable et qui annonce bien un peuple guerrier. Nous nous contentons de dire aujourd'hui que le bien, le nom

et les armes d'une grande maison sont tombés en quenouille, et nous n'employons verbialement le mot de fuseau, que pour peindre la taille et les jambes de nos petits-maitres.

(14) [IN PARCO.] Ce mot qui vient de l'Allemand *BARG*, n'est ici noté que pour faire voir que nous l'avons conservé en français.

(15) [MULCTAM.] *MULCTA* est une amende. Cicéron et les autres bons auteurs disent *MULTA*.

(16) [VERRE QUOD DICUNT SON.] Les Allemands d'aujourd'hui nomment le porc ou pourceau indistinctement *Schwein*, et *Sau* : ce dernier a quelque rapport à *SON* : et ils donnent au pourceau mâle ou verrat le nom d'*Elber*, et à la truie celui de *Moor* ou *Mohr*. Mais les Flamands nomment le porc indistinctement *Varkien*, *Verken* ou *Bigge* ; le pourceau mâle *Beer*, ou *on-gelucht Verken* ; et la coche ou truie, *zeuge*, ou *zog*, ce qui a un rapport fort éloigné à *SON*. Tout cela fait voir que les langues sont sujettes à de grands changemens.

(17) [ET DELATURAM.] C'était la récompense du dénonciateur ou du délateur, selon Vadianus, cité dans le Glossaire de Lindembrog.

(18) [ET IN FREDA.] *Freda* ou *Fredum*, était l'amende qui revenait au fisc, comme il paraît par ce passage de Grégoire de Tours, parlant des vertus de S. Martin, liv. iv, chap. 26. *Affirmavit rex quosdam ex his qui absoluti fuerant ad se venisse, compositionem fisco debitam, quam illi Fredum vocant,*

à se *indultam*. Notre mot de *frais* pourrait bien être venu de là.

(19) [ORNAMENTA MULIEBRIA QUOD DICUNT RHEDO.] Suivant l'ancien Glossaire latin et tudesque, cité dans celui de Lindembrog *Scafrida*, signifie *Tokema*, ouvrage relief ou relevé en bosse, à quoi Lindembrog ajoute que *Hauszgeradt* se dit encore aujourd'hui de tous les meubles et ornemens d'une maison. Mais puisque *Rhedo* est un ornement de relief, ne serait-il pas plus court de le faire venir du mot allemand *Erhedt*, qui signifie la même chose? Et en ce cas, serai-je trop de dire, que ces ornemens de femmes étaient peut-être des robes brodées? On sait que ces sortes d'ouvrages, dont l'invention vient de Phrygie, étaient assez connus dans l'antiquité, pour que les principales dames de la nation des Varnes aimassent à s'en parer, et sussent les travailler de leurs propres mains, ou y occupassent leurs servantes, qui étant des étrangères prises en guerre, pouvaient leur avoir apporté cette invention de plus loin.

(20) [CAPITALE PEJUS ESSE.] Il faut entendre par *Capitale*, suivant l'interprétation de Vadianus, le prix de l'estimation d'une chose volée.

(21) [ET IN FREDO.] Voyez la note (18).

(22) [ET IN BANNUM REGIS.] Le *Speculum* ou miroir Saxon, cité par Lindembrog dans son Glossaire, dit, liv. II, article 61, que le ban du roi était une amende de soixante sous, comme est en effet celle dont parle ici la loi des Varnes. Mais d'où vient que cette amende est appelée *Ban Royal*, et pourquoi n'est-elle

Que que dans ce seul cas de la loi? c'est ce que je ne trouve expliqué nulle part : mais je présume, par rapport au ban, qu'un coupable payait cette amende au roi pour se racheter de la peine du ban ou du bannissement qu'il avait encourue; et qui emportait la confiscation tout au moins des biens, comme semble le dire Hincmar à Charlemagne, dans ce passage : *Jussione vestra per Vicecomitem pagi, in BANNUM, quod in lingua latino proscriptio confiscando vocatur, missum.*

(23) [ *SI CAMPIONEM NON HABUERIT.* ] Les Champions ont pris ce nom de ce qu'ils combattaient en champ clos pour des gens qui ne pouvaient eux-mêmes se battre. *Campionem pro se dare debet, si quis ipsus pugnare non possit.* Tel était le cas dont parle la loi des Varnes, où s'agissant d'une femme accusée d'avoir fait mourir son mari par le poison, elle ne pouvait se justifier qu'en empruntant le bras d'un champion son parent, ou à ce défaut celui d'un autre homme; et si elle ne pouvait pas trouver un champion, il ne lui restait d'autre ressource pour prouver son innocence, que de subir l'épreuve dont la loi parle ensuite.

(24) [ *AD NOVEM VOMERES IGNITOS EXAMINANDA MITTATUR.* ] Cette épreuve consistait à marcher, les pieds nus, sur des socs de charrue brûlans, dont le nombre n'est ici que de neuf, mais que je trouve avoir été porté jusqu'à douze par le pénitentiel Romain, titre 1, chap. 1. *Super 12, vomeres ferventes se expurget.* Il fallait en marchant dessus, non-seulement en souffrir l'ardeur, mais même n'avoir aucune marque

de brûlure à la plante des pieds. On voit des traces de cet usage dans ces vers de l'Antigone de Sophocle :

ἢ πόδες δ' ἔσχατοι καὶ μάλιστα αἴθεν ἡρώδῃ  
καὶ πύξι δάκρυον, καὶ δούρι σπυγμωτόν  
ἐνὶ μύθῳ δρῶσαν.

(25) [ QUADRUPEDIA ALTERIUS IN SEPTEM CUIUSLIBET SEU FOSSAM MINAVERIT. ] Ce dernier mot signifie *aura mené*, et vient du verbe *minare*, dont les Français ont changé l'*i* en *e* dans le verbe *mener*, ainsi qu'ils l'ont fait dans le verbe *menacer*, qui vient de *minari*. C'est ce que Paul Diacre confirme par ces mots : *Agere modo significat ante se pellere, id est MINARE* : et notre vieux Nicot dans son dictionnaire au mot *mener*, qu'il traduit par *ducere, deducere*, à MINO, MINAS, MINARE.

---

DISSERTATION  
SUR  
L'ORIGINE, JUSQU'À PRÉSENT INCONNUE,  
DES HABITANS  
DE LA PARTIE ALLEMANDE  
DU CANTON DE BERNE;  
*Par M. DE FRANCHVILLE (1).*

---

IL s'agit à présent de tirer de la loi des Varnes un tableau de leur gouvernement, de leurs coutumes et de leur religion.

Les Varnes avaient un roi, au ban duquel étaient mis les perturbateurs du repos public, comme étaient ceux qui venaient à main armée assiéger une maison. Mais il paraît, par cet

(1) Acad. de Berlin, 1779. *Troisième Mém.*

exemple, que son autorité n'intervenait que dans ce qui avait un rapport direct à l'état militaire; laissant à la justice civile le soin de réprimer les autres délits.

Il y avait chez les Varnes quatre conditions d'hommes : les nobles, les libres, les affranchis et les serfs ou esclaves.

Les nobles tenaient le premier rang, parce que c'était d'eux principalement que dépendait le soutien et la conservation de l'état. Les homicides commis en leurs personnes se payaient jusqu'à 3060 livres. Si on les éborgnait ou aveuglait, si on les privait de ce qui fait l'homme, ou du sens de l'ouïe, il en coûtait 1530 livres. Si on leur rompait un os ou un article du pied, on était condamné à payer 459 livres. Si on leur faisait une balafre au visage, qui pût se voir à douze pieds de distance, on leur payait 255 livres. Si on leur coupait un doigt de la main, on devait payer 170 livres; enfin, pour les moindres coups qu'on leur donnait, qu'il en coulât du sang ou non, ou si simplement on s'avisait de les lier, il en coûtait 153 livres. Les femmes ou filles des nobles avaient aussi part à cette considération, puisque non-seulement la loi taxe les meurtres d'une vierge noble qui n'accouche point encore, et

d'une femme noble qui n'accouche plus , à la même somme que celui d'un homme noble ; c'est-à-dire à 3060 livres ; mais même elle taxe le meurtre d'une femme noble qui fait des enfans , sur le même pied que ceux de trois hommes nobles , c'est-à-dire à 9180 livres. Un peuple guerrier par état , comme étaient les Varnes , ne pouvait maintenir ses forces qu'en favorisant chez lui la population.

Les libres tenaient le second rang. Quoique roturiers , ils ne contribuaient pas moins que les nobles à la défense de la patrie : aussi étaient-ce eux qui servaient dans l'armée des Varnes en qualité de soldats. Peut-être s'en trouvait-il parmi eux , qui n'étant pas en état de porter les armes , s'occupaient à l'agriculture. Mais on peut compter que leur principale , et autant qu'il était possible , leur unique occupation consistait à porter les armes. Ces hommes libres étaient traités selon leur condition. La loi taxe les injures qu'on leur faisait au tiers de celles des nobles ; il en est de même des femmes libres , mais leurs filles qui n'accouchent pas , n'y sont pas aussi bien traitées que les femmes qui n'accouchent plus.

Les affranchis qui tenaient le troisième rang , étaient regardés tout au plus comme la moitié



d'un homme libre , et même un cinquième de moins lorsqu'on les tuait. Ces affranchis étaient des étrangers qui , ayant été faits prisonniers de guerre et réduits à l'esclavage , avaient si bien employé leurs talens et leur industrie à la satisfaction de leurs maîtres , qu'ils avaient mérité et obtenu leur liberté. Dans ce nouvel état , ou ils exerçaient des arts mécaniques , ou ils faisaient valoir des terres. C'était parmi eux qu'il se trouvait d'habiles fauconniers , des orfèvres et des cuisiniers dont parle la loi.

Enfin , ceux qui étaient encore dans l'état d'esclavage , et que par cette raison on appelait serfs , n'étaient regardés que comme les trois huitièmes d'un affranchi. C'était cette dernière classe d'hommes méprisés et méprisables , parce qu'ils avaient préféré la captivité à la mort ; c'était elle , dis-je , qui avait pour son partage les offices les plus bas , les travaux les plus grossiers de la maison de leurs maîtres. Heureux ceux qui y apportaient une industrie et des talens distingués ! Mais le plus grand nombre d'entr'eux n'étaient que des valets d'écurie , des bouviers , des vachers , des porchers , comme on l'apprend de plusieurs autres lois anciennes du Recueil de Lindembrog. En un mot , on en faisait généralement si peu

de cas , qu'excepté leur vie qui était taxée à 50 sous ( 153 livres ) , plus pour l'intérêt du maître que par égard pour le serf qui n'en pouvait pas profiter étant mort , la loi nous laisse ignorer par son silence si l'on daignait prendre connaissance des blessures ou d'autres outrages qu'on pouvait leur faire ; à moins qu'on ne veuille les comprendre dans les causes mineures dont l'offenseur se tirait d'affaires en payant 10 sous ( 51 livres ). Quant aux délits qu'ils commettaient , c'était au maître qu'on devait s'en prendre , et on l'obligeait à les réparer.

Il est remarquable que toutes les peines prononcées par la loi étaient pécuniaires. Les Varnes ne connaissaient point la loi du Talion , en mettant à prix la vie des hommes. Mais si d'un côté c'était autoriser l'homme riche à poignarder son ennemi , ou à lui faire toutes les mutilations que la loi désigne dans un si grand détail ; en revanche , il y avait cela de bon qu'un meurtre ne coûtait la vie qu'à un homme , au lieu de deux et souvent d'un plus grand nombre , ce qui ne pouvait pas manquer de tourner à l'avantage de la population , qui était pour eux , comme j'ai déjà dit , un objet de la plus grande importance. L'auteur du Traité des Délits et des Peines

n'a-t-il pas démontré, dans ces derniers temps, que la mort dont on punit les criminels, n'est d'aucune utilité pour la société humaine ? Il n'y a point d'état peut-être où il se commette plus de crimes qu'en France ; où ils sont punis avec tant de sévérité, et infiniment plus que dans le pays du roi de Prusse, où l'on ne fait presque jamais mourir personne.

La disposition de la loi des Varnes pour les aleuds ou les héritages nobles, est la même que celle de la loi salique, à laquelle la France doit la conservation de sa monarchie depuis tant de siècles. Les successions de mâles en mâles font aussi le soutien des maisons nobles. C'est encore à cette marque qu'on peut juger que les Varnes étaient un peuple guerrier, gouverné par un roi, dont la succession était héréditaire et donnait l'exclusion aux filles. Mais pour ce qui est des héritages roturiers, l'homme libre avait par la loi le droit de disposer de son bien en faveur de qui bon lui semblait, et cela est encore très-juste.

La loi avait enfin pourvu à tout ce qui pouvait maintenir l'ordre et la police dans le gouvernement des Varnes. Les peines contre les meurtriers, les incendiaires, les voleurs, les ravisseurs de femmes ; celles en particulier

**Contre les filles de condition libre encore mineures qui se mariaient sans le consentement de leur père ou de leur tuteur ; celle contre les femmes qui empoisonnaient leur mari ; toutes ces punitions , quoiqu'elles ne fussent que pécuniaires , étaient sans doute reconnues suffisantes pour la sûreté du public. Et certainement de si sages dispositions annoncent un peuple qui n'était ni brigand , ni barbare.**

Non-seulement les Varnes avaient de bonnes lois ; on trouvait aussi chez eux l'agréable joint à l'utile. Leur table était délicate et abondamment servie , puisque non contents d'avoir des parcs de cerfs , de bœufs , de vaches , de brebis et de porcs , ils élevaient pour leur usage des oiseaux de fauconnerie qui leur fournissaient toute sorte de gibier à plume ; en même temps qu'ils prenaient dans leurs lacets et dans leurs pièges les bêtes fauves et toute sorte de gibier à poil. Aussi , avons-nous dit en expliquant leur loi , que les femmes qui faisaient la cuisine n'étaient pas moins protégées que les fauconniers. Ils avaient aussi chez eux des haras de jumens dont l'espèce leur était d'un grand secours pour leur cavalerie. Outre cela , on voit encore dans leur loi qu'ils ne manquaient pas d'argent , puisqu'ils employaient des orfè-

vres ; que leurs femmes avaient différentes sortes de bijoux précieux qui étaient comptés avec leur argent entre les effets mobiliers de leurs successions, et qu'il y a apparence qu'elles portaient aussi des robes en broderie. Leurs serfs ou esclaves des deux sexes, qui étaient des étrangers enlevés de côté et d'autre , mettaient en œuvre tout ce qu'ils savaient , pour leur plaire et pour flatter leurs goûts. Il ne manquait aux Varnes , comme à toutes les autres nations de ce temps-là , pour être parfaitement heureux , que d'avoir plus de stabilité et moins de penchant à passer d'un pays dans un autre : mais il faut avouer aussi que ces déplacements n'étaient pas toujours volontaires.

Il s'agit à présent de savoir en quel pays et en quel temps les Varnes se donnèrent cette loi , et quelle était leur religion. Pour commencer par celle-ci , il est vrai qu'il n'y en a pas la moindre trace dans leur loi. Mais par cela même je présume qu'ils n'étaient point encore chrétiens. Voici sur quoi je fonde cette présomption.

Si le *Hoc est Thuringorum* qu'on lit dans le titre de la loi des Anglais et des Varnes , n'est pas l'ouvrage d'un copiste ignorant , qui a confondu par erreur ces deux peuples avec les

Thuringiens, peut-être en voudrait-on inférer que la loi fut faite dans le temps que ces trois peuples étaient voisins, et que les Thuringiens habitaient, selon les uns, le pays de Brême, et selon d'autres la Prénitz, les Anglais une partie du Mecklenbourg, et les Varnes l'autre partie de ce même pays, où j'ai montré qu'on trouve encore des lieux et une rivière qui conservent leur nom; et en ce cas il faut convenir que ces trois peuples étaient encore payens. Mais quoique je reconnaisse que la loi fut faite effectivement durant leur paganisme, il ne s'ensuit pas qu'elle ait été faite dans ce premier temps; car si elle était de ce temps-là, et que les trois peuples eussent voulu se soumettre à la même loi, elle aurait pour titre, *Lex Angliorum et Werinorum et Thuringorum*. Mais comme de la manière dont ce titre est énoncé, il paraît que cette loi ne regardait que les Anglais et les Varnes, et que le *Hoc est Thuringorum* signifie tout au plus qu'elle avait été tirée des Thuringiens qui étaient devenus fameux depuis qu'ils avaient fondé le royaume de Thuringe dans le troisième siècle; j'aime mieux croire par cette raison que la loi des Anglais et des Varnes ne fut rédigée que depuis cette époque, ou pour mieux

dire, après que ces deux peuples eurent quitté les bords de la mer Baltique et se furent fait une nouvelle habitation dans la Frise. On croit que cette transmigration se fit l'an 373, en même temps que celle des Bourguignons, qui eux-mêmes s'établirent le long du Rhin. Or il est sûr que tous ces peuples étaient payens lorsqu'ils arrivèrent en ce pays-là ; mais il s'agit de savoir, si les Varnes et les Anglais l'étaient encore, lorsque leur loi fut rédigée ; c'est ce qu'elle-même pourra peut-être nous apprendre.

Le tit. V contient d'abord onze petits chapitres ; ensuite il en vient un douzième et autres suivans jusqu'au quatorzième inclusivement, et il est dit que ces huit derniers sont des jugemens que Vulemar a dictés. Si ces jugemens étaient ajoutés à la fin de la loi, je pourrais les regarder comme une addition qui y aurait été faite depuis, et peut-être long-temps après sa rédaction ; mais comme ces jugemens sont incorporés dans la loi même, je ne fais aucune difficulté de croire qu'ils y ont été insérés en même temps que la loi a été rédigée, et par une conséquence qui me paraît assez vraisemblable, je dis que c'est Vulemar lui-même qui en a été le rédacteur. Mais Vulemar était

chrétien : car dans la loi des Frisons , qui suit immédiatement celle des Varnes dans le recueil de Lindembrog , on trouve aussi une addition de lui , mais séparée , parcequ'elle était postérieure à cette loi. Elle est conçue en ces termes :

*Homo faidosus pacem habeat in ecclesia, in domo sua, ad ecclesiam eundo, de ecclesia redeundo, ad placitum eundo, de placito redeundo.* C'est-à-dire , « Qu'un homme délié » ait la paix dans l'église , dans sa maison , allant à l'église , revenant de l'église , allant au plaids , revenant du plaids. »

Il n'y a personne qui ne sente que ce jugement n'a pu être écrit que par un légiste chrétien , qui dans la supposition qu'il fût le rédacteur de la loi des Anglais et des Varnes , y aurait aussi par conséquent inséré ce même article ou quelqu'autre de pareille nature ; mais que comme il ne l'a pas fait , c'est une preuve convaincante que ces deux peuples étaient encore payens.

Ce qui m'affermirait dans cette opinion , est que comme la Frise était alors un grand pays qui s'étendait depuis le Wéser jusqu'à l'Escaut et renfermait différens peuples parmi lesquels il pouvait se trouver et des payens et



des chrétiens à la fois , la justice demandant qu'ils fussent également protégés, la loi des Frisons devait y avoir pourvu. En effet, chose très-remarquable, le premier titre de l'addition que j'ai rapporté ayant prescrit le respect dû à l'église, c'est-à-dire aux temples des chrétiens, le douzième et dernier titre n'est pas moins favorable à ceux des payens, étant conçu en ces termes :

XII. *DE HONORE TEMPLORUM.* De l'honneur des temples. *Qui fanum effregerit, et ibi aliquid de sacris tulerit, ducitur ad altare, et in sabulo, quod accessus maris operiri solet, finduntur aures ejus, et castratur, et immolatur Diis quorum templa violavit.* C'est-à-dire : « Quiconque a fait effraction à un temple et en a enlevé quelque chose des choses consacrées, est conduit à la mer, » et sur le sable que la marée montante a coutume de couvrir, on lui fend les oreilles, on le châtie, et on l'immole aux Dieux dont il a violé les temples. » Cela prouve donc ce que j'ai dit, qu'il y avait chez les Frisons et des payens et des chrétiens ; mais que comme les Varnes et les Anglais n'avaient ni temples ni églises, c'est une marque qu'ils n'étaient pas chrétiens, parce que le culte religieux qu'ils

rendaient à *Herta*, la déesse de la terre, comme le rapporte Tacite, n'exigeait pour elle d'autre asile qu'une forêt, ni d'autre sanctuaire qu'un chariot couvert dans lequel le prêtre faisait accroire que cette Divinité était cachée, lorsqu'il promenait cette voiture d'un lieu à un autre. Ainsi il y a toute apparence que les Varnes et les Anglais étaient encore payens lorsque leur loi fut rédigée.

Pour ce qui est du pays qu'ils habitaient en ce même temps, les deux jugemens de Vulemar, l'un dans la loi des Anglais et des Varnes, l'autre dans celle des Frisons, prouvent assez clairement que les uns et les autres étaient pour lors habitans de la Frise : ce que notre célèbre historien de France Mézeray paraît n'avoir pas ignoré, lorsqu'il dit dans son *Abrégé Chronologique*, sous le règne de Clotaire II : « Que les Varnes, Garnes ou » Guerins étaient un peuple de Germanie, » dont la première habitation avait été au » pays où est aujourd'hui le duché de Meck- » lenbourg, etc. Delà étant sortis avec les » Anglais, les Saxons et les Erules, ils s'étaient » venus loger dans la Frise et dans la Batavie, » au nord des terres que les Français tenaient

» delà le Rhin, et là ils avaient établi un  
» petit royaume. »

Il reste à découvrir, s'il est possible, en quel temps leur loi fut rédigée. Rien ne serait plus aisé que cette découverte, si nous savions seulement en quel temps vivait Vulemar qui, sur ce que j'ai dit plus haut, paraît en avoir été le rédacteur. Mais ce jurisconsulte, quelque honoré qu'il ait pu être de son temps, n'ayant mis dans les deux lois auxquelles il a fait les additions, que ce que nous avons rapporté, et n'étant pas connu d'ailleurs par aucun autre endroit, il est impossible d'en tirer aucune lumière sur le temps où il vivait. Tout ce que nous pouvons donc marquer de plus précis sur celui de la rédaction de la loi, est qu'elle fut faite entre l'année 373, temps où les Anglais vinrent s'établir avec les Varnes chez les Frisons, et l'année 430, où les Anglais encore payens commencèrent à passer avec les Frisons dans la Grande - Bretagne à laquelle ils donnèrent leur nom, après qu'ils s'y furent établis tout à fait l'an 441, suivant Mézeray.

Parmi les dépêches de Théoderic roi d'Italie, que Cassiodore nous a conservées dans les cinq premiers livres de ses Variétés, on en

trouve deux adressées au roi des Varnes. Voici la première, qui est la troisième du livre II.

(1) HERULORUM REGI (2), GUARNORUM REGI (3), THORINGORUM REGI (4) THEODORICUS REX.

*Studet conciliare discordes Reges inter se.*

Superbiam Divinitati semper exosam, persequi debet generalitatis assensus. Nam qui vult opinabilem vel inopinabilem gentem voluntaria iniquitate subvertere, non disponit cæteris justa servare. Pessima consuetudo est, despiciere veritatem. Credit sibi omnia cedere, si elatum contigerit in abominabili certamine superare. Et ideo vos, quos conscientiae virtus erigit, et consideratio detestabilis præsumptionis accendit. Legatos vestros, unâ cum meis et fratris nostri (5) Gundibaldi Regis ad Francorum Regem (6) Ludovicum destinate : ut aut de se Visigothorum conflictum considerata æquitate suspendat, et leges gentium quærat; aut omnium patiatur incursum, qui tantorum arbitrium judicat esse temnendum. Quid quærit ultra, cui offertur absoluta justitia ? Dicam planè, quod sentio. Qui sine

lege vult agere, cunctorum disponit regna quassare. Sed melius est, ut inter initia perniciosa reprimatur assumptio : ut sine labore perficiatur omnium, quod certamen esse poterat singulorum. Recolite namque (7) Eurici senioris affectum, quantis vos juvit semper muneribus, quoties à vobis proximarum gentium imminetia bella suspendit. Reddite (8) filio ejus gratiam, quam tantum agnoscitis vestris utilitatibus attributam. Nam si tanto regno aliquid prævaluerit, vos aggredi sine dubitatione præsumet. Quapropter (9) excellentiam vestram epistolari sermone salutantes, per Legatos nostros illum et illum, præsentium portitores, verbo vobis aliqua dicenda commissimus : ut vos, qui nostrum sequimini, Deo juvante, dispositum, unus vos complectatur assensus, et foris hoc agatis, ne in vestris Provinciis dimicare possitis.

*Notes sur cette Dépêche.*

(1) Nous remarquerons d'abord qu'elle est de l'an 506, le treizième du règne de Théodéric en Italie ; depuis qu'en 493 il y avait détrôné et fait mourir Odoacre, roi des Turcilinges, auxquels étaient joints les Scyrrs, les Hérules et les Rugiens.

(2) [HERULORVM REGI.] Il s'agit ici de savoir où était

était en 506 la demeure de ces Hérules, et de découvrir, s'il est possible, le nom de leur roi. Grotius dit qu'après l'Empire de Trajan, les Hérules avec les Rugiens passèrent dans la Scandie, à présent le pays de Schonen ou Scanie au-delà du Sund, et qu'ils avaient des chefs ou princes auxquels ils obéissaient ; mais que peu avant l'Empire de Justinien, ils en furent chassés par les Danois. Suivant Procope, contemporain de Justinien, « les Hérules habitaient autrefois au-delà du Danube, et étant devenus les plus puissans d'entre leurs voisins, ils rendirent les Lombards leurs tributaires : depuis, ils furent vaincus par ces derniers qui secouèrent le joug, et qui les ayant chassés, avec Rodolfe, leur chef, les obligèrent d'aller chercher d'autres terres, qui avaient été anciennement habitées par les Rugiens. Ensuite une partie passa avec les Goths en Italie, et l'autre alla s'établir auprès des Gépides. Ces derniers, faisant des courses sur les Hérules, les contraignirent de passer le Danube sous le règne de l'empereur Anastase, qui envoya une armée contre eux. Ils furent battus, et ceux qui restèrent de cette défaite, obtinrent leur pardon, promettant de demeurer fidèles à l'Empire, qui néanmoins n'en tira depuis aucun avantage. Enfin, Justinien étant parvenu à l'Empire, leur donna de bonnes terres, et de quoi les cultiver ; ce qui les toucha de telle sorte, qu'en reconnaissance de ses bienfaits, ils se donnèrent entièrement à lui, et embrassèrent le christianisme. » Ce dernier événement n'est point antérieur à l'an 528, et il est question de l'état des Hérules en 506, plus de

vingt ans avant le règne de Justinien. Or, Jean Aventin, dans ses Annales de Bavière, livre 11, vers la fin, dit qu'après la mort du roi Odoacre ( en 493 ), Théodéric étant devenu maître, non-seulement de l'Italie et de la ville de Rome, mais encore de la Dalmatie, des Pannonies, du Norique, de la Vindélicie et de la Sicile; n'oubliant pas l'inconstance de la fortune et craignant d'être chassé sans aucune peine, prit soin de se fortifier par des alliances avec tous les rois Germains qui régnaient, soit en Germanie, soit dans les provinces Romaines; fit venir en Italie le reste des Hérules qui était dans la Germanie, à quoi Jean Bann, dans son Commentaire sur l'Introduction à la Géographie de Philippe Cluvier, ajoute, page 249, que Théodoric, en 493, accorda à ces Hérules des demeures entre les peuples du Piémont, *Herulisque sedes inter Subalpinos concessit anno C. 493*. C'est donc là où ils étaient l'an 506. Mais on ignore le nom du roi qu'ils avaient alors; à moins que ce ne soit *Géthès* ou *Grétas*, roi des Hérules, qui alla tout exprès à Constantinople, l'an 528, pour s'y faire baptiser avec les principaux de sa nation.

(3) [GUARNORUM REGI.] Nous avons laissé précédemment les Varnes dans la Frise en l'année 441; et l'on prouve par un passage de Procope, que nous rapporterons à l'article de cet historien, qu'ils étaient encore dans ce même pays vers l'an 534. Donc, c'est là qu'ils avaient leur demeure, lorsque Théodoric adressa sa dépêche à leur roi, l'an 506. Mais le nom de ce roi nous est inconnu, ne croyant pas pouvoir le confondre avec Hermigisle, son successeur.

(4) [ THORINGORUM REGI. ] L'ancien royaume de Thuringe n'était pas renfermé dans la simple province qui en porte aujourd'hui le nom. Il s'étendait jusqu'aux bords du Mein et du Rhin, et comprenait une bonne partie de la Vettéravie, de la Hesse et de Fulde. Ce royaume fut éteint en 527, après la fameuse bataille de Runebourg. Hermanfrid en fut le dernier roi. On croit que c'était lui (plutôt que Basin, son père,) qui régna en 506, lorsque Théodoric, dont il avait épousé la nièce, lui adressa sa dépêche.

(5) [ GUNDIBALDI REGIS. ] C'est Gondebaud ou Gombaud, roi des Bourguignons, qui mourut en 516.

(6) [ LUDOVICUM. ] C'est *Clovis*, premier roi chrétien de France, beau-frère de Théodoric, qui avait épousé sa sœur Audoflède. Clovis mourut en 514.

(7) [ ENRICI SENIORIS. ] Ce vieux *Enric*, qu'on nommait aussi *Euric*, *Eric*, *Evaric* et *Evarix*, fut roi des Visigoths en Espagne et dans l'Aquitaine, depuis 466 jusqu'en 484.

(8) [ FILIO EJUS. ] Ce fils d'Enric le vieux, était Alaric son successeur, et gendre de Théodoric, dont il avait épousé la fille, nommée Théodégotte. Alaric était chrétien, mais Arrien : Clovis, excité par les évêques d'Aquitaine, lui déclara la guerre en 506. Théodoric, non content d'écrire à Clovis des lettres (qu'on trouve dans Cassiodore), pour le porter à la paix, sollicita le roi des Bourguignons et ceux des Hérules, des Varnes et des Thuringiens, à joindre leurs bons offices aux siens en faveur d'Alaric. Mais Clovis refusa la médiation de ces princes, et entrant sur les



terres d'Alaric, il le combattit dans les plaines de Vouglai en Poitou, le vainquit, et le tua de sa propre main, après vingt-deux ans de règne.

(9) [ EXCELLENTIAM VESTRAM. ] Cet exemple, qui n'est pas à beaucoup près unique dans Cassiodore, prouve que le titre d'excellence n'a pas été donné simplement aux rois de France de la première race, comme on l'a prétendu, mais à tous les autres rois, et mutuellement de roi à roi.

TRADUCTION DE LA LETTRE DU ROI THÉODORIC AU ROI DES HÉRULES, AU ROI DES VARNES, AU ROI DES THURINGIENS.

*Il travaille à procurer la paix entre des rois qui sont en discorde.*

« C'est un sentiment général que l'orgueil,  
 » qui est toujours odieux à la Divinité, doit  
 » être poursuivi en toute rigueur. Car quicon-  
 » que est dans l'intention de faire périr par  
 » une injustice volontaire, un peuple qui ne  
 » s'y attend point, n'a pas dessein d'observer  
 » l'équité envers les autres. C'est une très-  
 » mauvaise coutume que de mépriser la vérité.  
 » S'il arrive qu'un orgueilleux soit vainqueur  
 » dans un combat abominable, il s' imagine que  
 » tout plie devant lui. Vous donc qui avez des

» sentimens élevés, et qui brûlez en vous-  
 » mêmes à la vue d'une présomption détesta-  
 » ble , envoyez vos ambassadeurs conjointe-  
 » ment avec les miens et avec ceux de notre  
 » frère le roi Gondebaud à (Clovis) Louis,  
 » roi des Français, pour que de lui-même et  
 » par égard pour la justice, il suspende sa ba-  
 » taille contre les Visigoths, et qu'il s'informe  
 » des lois des nations. S'il juge que l'arbitrage  
 » de si grands hommes soit méprisable, qu'il  
 » ne trouve pas mauvais qu'eux tous se met-  
 » tent contre lui. On lui offre pleine justice :  
 » que demande-t-il davantage ? Je dirai nette-  
 » ment ce que je pense : Qui veut agir indé-  
 » pendamment de la loi , a dessein de troubler  
 » les états d'un chacun. Mais il est à propos  
 » de réprimer dans ses commencemens une  
 » présomption pernicieuse pour empêcher ,  
 » sans peine, qu'un combat particulier ne de-  
 » vienne général. Car enfin , rappelez - vous  
 » l'affection du vieux (Evaric) Enric ; de quel  
 » secours il vous a été par les grands présens  
 » qu'il vous a faits sans cesse ! combien de fois  
 » il a détourné de vous les guerres menaçantes  
 » des peuples voisins ! Rendez à son fils un  
 » bienfait dont vous reconnaissez avoir tiré  
 » tant d'utilité. Car s'il a jamais de l'avantage

» sur un si grand potentat, comptez qu'il vous  
 » attaquera infailliblement. Ainsi, saluant vo-  
 » tre excellence en style épistolaire, nous avons  
 » donné ordre à nos ambassadeurs *tel et tel*,  
 » porteurs des présentes, de vous dire de bou-  
 » che certaines choses, afin qu'en suivant,  
 » avec l'aide de Dieu, nos dispositions, vous  
 » n'ayez avec nous qu'un même sentiment, et  
 » que vous agissiez au dehors, de manière à  
 » pouvoir éloigner la guerre de vos provinces. »

La seconde lettre du roi Théodoric, touchant les Varnes, est la première du livre V des Variétés de Cassiodore ; la voici :

(1) REGI VUARNORUM THEOD. REX.

*De armis artificiosa formatione laudatis.*

Cum piceis, tymbribus, et pueros à geniali gentili candore lucentes, et spathas nobis, etiam arma desecantes, vestra fraternitas destinavit, ferro magis quam auri pretio ditiores. Splendet illic claritas expolita, ut intuentium facies fideli puritate restituant : quarum margines in acutum tali æqualitate descendunt, ut non limis compositæ, sed igneis fornacibus credantur effusæ. Harum media pulchris alveis

excavata, quibusdam videntur crispari posse vermiculis : ubi tanta varietatis umbra colludit, ut intextum magis credas variis coloribus lucidum metallum. Hoc vestra cotis diligenter emundat : hoc vester splendidissimus pulvis ita industriosè detergit, ut speculum quoddam virorum faciat ferream lucem : qui idèò patriæ vestræ natura largiente concessus est, ut hujus rei opinionem nobis faciat singularem. Enses, qui pulchritudine sui putantur esse Vulcani, qui tanta elegantia fabrilis visus est excolere, et quod ejus manibus formabatur, non opus mortalium, sed crederetur esse divinum. Proindè per illum et illum Legatos nostros solventes debitæ salutationis affectum, arma vestra libenter nos accepisse declaramus, quæ bonæ pacis studia transmiserunt, vicissitudinem muneris pro expensarum vestrarum consideratione tribuentes : quæ tantum vobis reddantur accepta, quantum nobis vestra fuere gratissima. Præstent divina concordiam : ut hæc inter nos grata mente facientes, gentium nostrarum velle jungamus, et invicem solliciti mutuis possimus utilitatibus obligari.

THEOD., ROI, AU ROI DES VARNES.

*Il le remercie d'un présent d'armes parfaitement bien travaillées.*

Votre fraternité nous a envoyé , non-seulement des timbres ou cimiers de casques , noirs comme poix , mais aussi des enfans d'une grande blancheur naturelle et de fortes épées qui coupent les armes , et qui sont plus enrichies par le fer que par le prix de l'or. Elles sont si bien polies et si claires qu'elles représentent traits pour traits les visages de ceux qui les regardent. Leurs bords sont si affilés et si égaux qu'on les croirait moins faits à la lime que jetés en moule dans des fournaies ardentes. Leur milieu travaillé à jour , a de beaux petits bassins creux qui paraissent à quelques-uns pouvoir être frisés comme de petits vermisseaux , où il y a tant d'ombre de variété , que le tissu est un brillant métal de différentes couleurs. Votre pierre à éguiser le nettoie à merveille ; votre poudre d'émeril le polit si industrieusement ; que c'est une espèce de miroir à l'usage des hommes , que produit l'éclat du fer ; que la nature favorisant votre patrie vous accorde

si libéralement, que nous en concevons une opinion singulière, savoir que ce sont des épées de Vulcain qui les a forgées de ses mains, moins comme un chef-d'œuvre humain que comme un ouvrage céleste. C'est pourquoi nous acquittant par tel et tel nos ambassadeurs, de la salutation affectueuse que nous vous devons, nous déclarons avoir reçu avec plaisir ces armes qui nous ont transmis les désirs d'une bonne paix, donnant le réciproque de votre présent en considération de vos dépenses ; souhaitant que le nôtre vous soit aussi agréable que le vôtre nous l'a été. Que la divine Providence vous donne la concorde, et que l'entretènement avec vous de bon cœur, nous répondions aux intentions de nos peuples et nous travaillerons, à l'avenir, à pouvoir nous lier par des avantages mutuels !

Procopé de Césarée en Palestine, auteur du milieu du sixième siècle, qui accompagna Bélisaire, général de l'empereur Justinien I<sup>er</sup>., dans ses guerres d'Italie et d'Afrique, parle des Varnes en divers endroits de ses histoires. Dans celle contre les Goths, chapitre XV (de la traduction de M. Cousin, que je suivrai partout à cause de sa fidélité), il dit : que « quand les Eruliens, vaincus par les Lom-

» bards, abandonnèrent leur pays, une partie  
 » s'établit dans l'Illyrie; les autres ne voulant  
 » pas passer le Danube, allèrent chercher des  
 » demeures jusqu'aux extrémités de la terre.  
 » Etant donc conduits par quelques-uns du  
 » sang royal, ils traversèrent tout le pays des  
 » Sclavons, et ensuite une vaste solitude qui  
 » est au-delà. Ils entrèrent dans le pays des  
 » Varnes et dans le Danemarck, et arrivèrent  
 » à l'Océan, où ils s'embarquèrent, et arrivè-  
 » rent à l'île de Thulé. » Ensuite vient la des-  
 cription de cette île : mais comme il n'en est  
 pas ici question, je ne m'arrêterai qu'à ce qui  
 est dit des Varnes, dont le pays était sans  
 doute alors le Mecklenbourg; par conséquent  
 le fait que l'auteur rapporte, était antérieur à  
 l'année 373, dans laquelle les Varnes quittèrent  
 le Mecklenbourg pour aller s'établir dans la  
 Frise, comme on l'a déjà vu plus haut. Et en  
 ce cas, il était naturel que les Eruliens venant  
 de l'Illyrie par l'Esclavonie et la Pologne,  
 traversassent le Mecklenbourg pour passer de  
 là en Danemarck, etc.

Dans le chapitre XXXV de la même histoire,  
 Procope raconte que « dans le temps que  
 » Vacès régnait parmi les Lombards, il avait un  
 » neveu nommé Risiulfe, que la loi du pays

» désignait successeur du royaume ; mais  
 » comme Vacès avait dessein de le laisser à  
 » son fils , il suscita à Risiulfe une fausse ac-  
 » cusation , et le condamna au bannissement.  
 » Ce malheureux , persécuté , se réfugia chez  
 » les Varnes , et laissa ses deux fils dans son  
 » pays. Vacès corrompit ces barbares par ar-  
 » gent pour les massacrer. L'un de ses fils mou-  
 » rut de maladie peu de temps après ; l'autre ,  
 » nommé Ildisge , se sauva chez les Sclavons.  
 » Vacès mourut aussi lui-même , et laissa son  
 » royaume à son fils Valdale , qui n'était qu'un  
 » enfant , et dont le tuteur nommé Anduin  
 » administra les états. Cette administration le  
 » rendit si puissant , qu'il s'empara de la cou-  
 » ronne après la mort de son pupile. » Il a  
 fallu pousser le récit jusqu'à cette dernière  
 circonstance , pour découvrir en quelle année  
 arriva la retraite de Risiulfe chez les Varnes ,  
 et où ce peuple demeurerait alors. Car pour  
 l'année , il est connu qu'Anduin commença à  
 régner l'an 526 ; de sorte que le bannissement  
 de Risiulfe peut être arrivé dix ans aupara-  
 vant , pendant lesquels Vacès aura fini son  
 règne , et son fils passé le sien et sa minorité.  
 En effet , je découvre en ce moment dans Sige-  
 bert , que Wachon , roi des Lombards , le



même que Vacès mourut l'an 519. Ainsi il est très-possible que Risiulfe se soit réfugié chez les Varnes l'an 516. Mais cette année-là il y eut dans la Frise , où nous avons laissé les Varnes , une grande inondation de l'Océan , qui couvrit toutes les terres basses , fit périr 6000 personnes et un plus grand nombre de bestiaux : ce qui pourrait avoir obligé les Varnes à quitter ce pays-là , parce qu'au rapport des Annales de Frise , quelque temps auparavant , on avait tiré des puits , des harangs vivans qui avaient fait prédire cette inondation. D'ailleurs , pour que Risiulfe pût se retirer chez les Varnes , et que Vacès fût à portée de les corrompre , il fallait que le pays où ils étaient ne fût pas fort éloigné de celui des Lombards. Or , ces derniers , dès l'an 479 , suivant Sigebert , ayant à leur tête Gudeoch , leur cinquième roi depuis qu'ils avaient quitté la Scandie , commencèrent à envahir le pays des Rugiens , voisin du Norique , qu'ils possédèrent tranquillement pendant quarante ou quarante-deux ans ; mais dans cet intervalle , savoir l'an 487 , suivant une Chronique que Calvisius nomme *Chronicon Vetus* , Odoacer , roi des Hérules ( les mêmes que les Eruhiens de Procope ) , qui était allé en Italie pour s'y établir ,

en ramena dans la Rugie près du Norique , une armée avec laquelle il tailla en pièces Febanus , roi des Rugiens , le fit prisonnier , retourna à Rome et y triompha le 24 novembre. A quoi Paul Diacre ajoute que les Rugiens , après leur défaite , suivirent Odoacer en Italie , et que les Lombards trouvant leurs habitations vuides , allèrent les occuper avec leur roi Gudeoch. Baronius dit que l'année suivante 488 , Frédéric , fils de Febanus , recouvra la Rugie avec le secours des Ostrogoths ; mais qu'Odoacer y envoya d'Italie une armée qui défit Frédéric , emmena le reste des Rugiens , et emporta en même temps le corps de Severin , l'apôtre du Norique , qui y était mort en 482. Odoacer mourut l'an 493 , et vers ce temps-là , les Bavares , sous le nom de Bajobares ou Bajoariens , et parlant la même langue que les Lombards , vinrent occuper , suivant Mézeray , la partie du Norique qui était sur les rives du Danube , et avec le temps ils en gagnèrent aussi la partie méditerranée , et même la seconde Rhétie qui était située entre les rivières de l'Inn et du Leek ; de sorte qu'ils avaient pour bornes la Pannonie , la Souabe , l'Italie et le Danube. Pendant ce temps-là les Lombards étaient toujours près du No-

rique ; mais l'an 526, suivant Sigebert, ils s'étendirent dans la Pannonie sous leur roi Anduin. Enfin, l'an 548 ils s'emparèrent de plusieurs châteaux du Norique, ou comme d'autres disent, ils prirent possession de la ville des Noriques et de plusieurs places dans la Pannonie, que Justinien leur avait abandonnées en reconnaissance du secours qu'ils avaient accordé à Narsès son général contre Totila, roi des Goths d'Italie, et de la guerre qu'ils avaient faite en même temps pour son service à Cummond, roi des Gépides. On voit donc par-là qu'en 516, que nous avons pris pour l'année de la retraite de Risiulfe, ils occupent aussi une partie de la Souabe ou de la Bavière, du côté de la Suisse, si même ils n'avaient pas déjà passé le lac de Constance et pris possession de ce qu'on appelle aujourd'hui le pays allemand ou l'ancien canton de Berne, situé le long de l'Aar, qui prenant sa source du côté du midi, va du côté du nord se jeter dans le Rhin. Tout cela suppose nécessairement que depuis le temps que nous avons laissé les Varnes dans la Frise, ils auraient quitté cette contrée pour en chercher une meilleure, contraints peut-être à ce changement par les Frisons même, ou ne s'y

trouvant pas-en sûreté contre les fréquentes inondations de l'Océan. Un autre motif pouvait encore les avoir engagés à cette émigration , quoique les auteurs n'en disent rien. Comme les Varnes ne s'étaient établis dans la Frise que parce qu'ils avaient suivi leurs frères , les Bourguignons , appelés par l'empereur Valentinien , il y a lieu de croire qu'ils les suivirent encore lorsque ceux-ci , qui étaient placés dans le Palatinat , l'abandonnèrent pour aller s'établir dans l'Alsace, la Franche-Comté et la Suisse ; ce qu'ils exécutèrent , dit-on , sous leur roi Godégésile , vers l'an 404 ou 408. De sorte donc que ce serait dès ce temps-là que les Varnes auraient eu en partage dans cette conquête le pays allemand du canton auquel ils donnèrent leur nom , depuis changé par corruption en celui de Berne , et que c'est pour cette raison qu'il fit partie du royaume auquel ces mêmes Bourguignons donnèrent leur nom. Retournons à Procope.

Dans le chapitre XX de son Histoire mêlée, cet auteur rapporte fort au long un fait assez particulier touchant un roi des Varnes.

« Il s'éleva dans le même temps , dit-il , un différend et une guerre entre les Varnes et les habitans de l'île de Britia. Les Varnes de-

meurent au-delà du Danube, et s'étendent jusqu'à la mer du Nord et jusqu'au Rhin, qui les sépare d'avec les Français et d'avec quelques autres nations. Autrefois, tous ceux qui habitaient sur les deux bords de ce fleuve, étaient distingués par des noms particuliers ; maintenant ils sont confondus sous celui de Germains , qui ne sont qu'un de ces peuples. L'île de Britia n'est qu'à 200 stades du rivage, vis-à-vis de l'embouchure du Rhin, entre Thulé et l'Angleterre. L'Angleterre, du côté d'occident et d'Espagne, n'est pas éloignée du continent de plus de 4000 stades. Elle est opposée à la partie méridionale de la Gaule. Thulé, autant que l'on peut en juger, est à l'extrémité du septentrion. L'île de Britia est peuplée par trois nations fort nombreuses, les Anglais, les Frisons et les Bretons, qui obéissent à trois rois différens. Elle produit une telle multitude d'hommes, que chaque année plusieurs familles passent en France, où on leur assigne des terres pour les cultiver. D'où vient que les Français prétendent quelque droit sur l'île. Il est certain qu'entre les ambassadeurs que leur roi envoya à Justinien, il y avait des Anglais, ce que ce prince affecta

affecta par ambition , pour faire voir que cette fille relève de son royaume.

» Il n'y a pas bien long-temps que les Varnes avaient pour roi Hermigiscle, qui, pour affermir sa puissance, épousa la fille ( la sœur , comme il est dit plus bas ) de Théodébert , roi des Français. Il avait d'une première femme un fils , nommé Radiger , qu'il accorda avec la sœur du roi d'Angleterre , à laquelle le roi son frère donna pour sa dot une grande somme d'argent. Un jour qu'Hermigiscle se promenait à cheval , avec des principaux de son royaume , il vit sur un arbre un oiseau qui criait d'un ton lugubre , ce qu'il prit pour un présage funeste , et il dit que c'était un signe qu'il mourrait dans quarante jours. Voici encore ce qu'il ajouta : *J'ai apporté tous les soins dont j'ai été capable pour vous rendre heureux. J'ai pris une femme en France , j'ai fiancé mon fils à une fille de Britia ; mais maintenant que je juge que ma mort est proche , que je n'ai point d'enfans de ma femme , et que mon fils n'est pas encore engagé par la célébration du mariage , j'ai un conseil à vous donner , que vous exécuterez après ma mort , si vous le trouvez à propos. J'estime qu'il*

*vous est plus avantageux de contracter alliance avec les Français , d'avec qui vous n'êtes séparés que par le Rhin , que de la contracter avec ces Insulaires , avec qui il ne vous est par aisé d'entretenir commerce par mer. Comme les Français sont nos voisins , et qu'ils sont puissans , ils nous feront du bien , et du mal quand il leur plaira ; mais ils nous voudront plutôt faire du mal que du bien , s'ils n'en sont retenus par la considération d'une alliance. Un voisin est toujours formidable au plus faible , parce qu'il ne lui est que trop aisé de lui faire des violences , et de trouver des prétextes pour l'opprimer, avec apparence de justice. Laissez donc à la princesse, que mon fils a fiancée, les présens que je lui ait faits , en faveur du mariage que j'espérais célébrer. Permettez qu'elle les retienne , selon l'usage de toutes les nations , pour se consoler du tort qu'elle recevra , et que mon fils épouse sa belle-mère , comme la loi du pays le permet.*

» Hermigiscle mourut quarante jours après ce discours , comme il l'avait prédit. En rapportant cette circonstance telle que je la trouve dans mon historien , je ne prétends

pas qu'on doive strictement y ajouter foi. Le fils d'Hermigisle prit possession de ses Etats , et par l'avis des grands du royaume , il répudia sa fiancée et épousa sa belle-mère. La fiancée conçut aussitôt le dessein de venger l'outrage qu'on lui faisait ; car, parmi ces Barbares, les filles ont un tel soin de conserver leur honneur , qu'il semble que l'on ne soit pas bien persuadé de la vertu de celles à qui l'on promet mariage, et avec qui on ne l'achève pas. La fiancée de Radiger commença par lui envoyer demander pourquoi il la répudiait , puisqu'elle avait eu tout le soin qu'elle devait de son honneur , et qu'elle ne lui avait fait aucun déplaisir ? et elle prit ensuite une généreuse résolution de lui déclarer la guerre. Elle amassa 400 vaisseaux , sur lesquels elle fit monter 10 mille hommes , commandés par un de ses frères , qui n'était que particulier. Ces insulaires sont les plus braves que nous connaissions. Ils combattent à pied , et ne savent point monter à cheval. Il n'y a point de chevaux dans leur île , si ce n'est peut-être en peinture. Que si dans les voyages ou dans les ambassades qu'ils ont faites quelquefois chez les Français et chez les Romains , ils se sont servis de chevaux , il a fallu les mettre



dessus et les en ôter. Les Varnes font aussi la guerre à pied. Tous les rameurs de cette flotte étaient soldats, et il n'y avait pas une seule personne inutile. Ce peuple ne se sert que de rames, et ne connaît point l'usage des voiles. Quand la flotte eut pris terre, proche l'embouchure du Rhin, cette généreuse fille fit un retranchement, où elle demeura avec peu de gens; et elle envoya son frère contre l'ennemi. Les Varnes étaient campés assez proche de la mer, de sorte que les Anglais les ayant bientôt rencontrés, en étant venus aux mains, ceux-ci remportèrent la victoire, firent un grand carnage des Varnes, et mirent le reste en déroute. Les vainqueurs n'ayant pu poursuivre bien loin les fuyards, se rendirent dans leur camp. La fiancée leur reprocha leur lâcheté en des termes fort piquans, et elle dit à son frère qu'il n'avait rien gagné en gagnant la bataille, puisqu'il n'avait pas pris Radiger; et à l'instant elle choisit les plus vaillans de l'armée, et leur commanda de l'aller chercher, et de le lui amener vif. Ils coururent le pays jusqu'à ce qu'ils l'eurent trouvé dans une épaisse forêt, où il s'était caché. Ils le lièrent et l'amènèrent devant sa fiancée, où il parut tout tremblant, dans l'attente

d'une mort cruelle ; mais au lieu de le faire mourir , elle se contenta de lui demander pourquoi , n'ayant aucun reproche à lui faire , il l'avait méprisée jusqu'à un tel point , que d'épouser une autre femme. Il s'excusa sur les ordres de son père , et sur les conseils des premiers de sa nation ; il la supplia de lui pardonner une faute qu'il avait été contraint de commettre , lui offrit de l'épouser , et lui promit d'effacer , par les services qu'il lui voulait rendre , l'injure qu'il lui avait faite. Cette fille , satisfaite de son excuse , commanda de le délier et de le traiter civilement. Peu de temps après il renvoya en France la sœur ou la fille , comme il est dit plus haut , de Théodébert , et il contracta mariage avec sa première fiancée. Voilà quel fut le succès de cette affaire. »

Je ne dois pas oublier ici un passage remarquable de l'Histoire de *Justinien* , par *Agathias* , écrivain grec et son contemporain , pour servir à montrer l'identité des Varnes et des Bernois. L'historien dit , au chapitre XI , paragraphe X , que *Vacare* , Varne de nation , homme habile et expérimenté dans l'art de la guerre ( c'était le roi des Varnes ) , étant mort , *Théobalde* , son

fils, lui succéda, et vint trouver *Narsez*,  
 général de cet empereur, qui faisait le siège  
 de la ville d'Arimini, pour passer avec lui  
 un traité d'alliance, ce qui fut exécuté par  
 le moyen d'une somme considérable qui lui  
 fut payée. Or, ces Varnes, engagés au service  
 de *Justinien*, ne pouvaient être manifeste-  
 ment que des Suisses, et ces Suisses des Ber-  
 nois, dont le nom a un si grand rapport à  
 celui des Varnes.

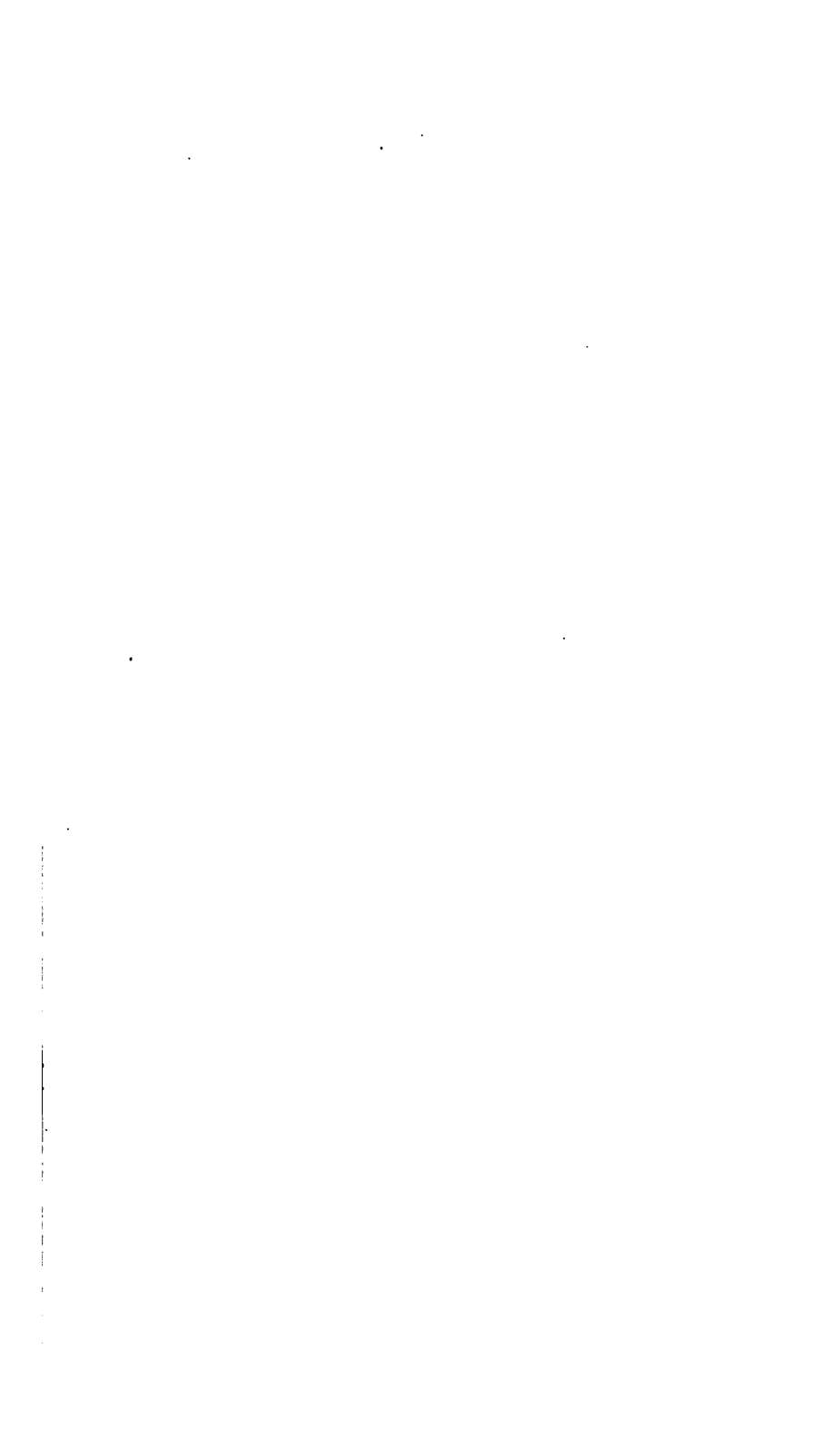
Si cette autorité ne suffit pas encore pour  
 prouver que ces Varnes étaient le peuple Al-  
 lemand du canton de Berne, on n'a qu'à  
 consulter la Gaule chrétienne de MM. de  
*Sainte-Marthe*, on y verra, au mot *Cons-  
 tance*, que cet évêché, situé en Souabe,  
 y fut transféré de *Vindiche* ou *Vindonissa*,  
 ville ruinée du canton de Berne, environ l'an  
 594, par *Childebert II*, qui voulut punir  
 la révolte des Varnes, peuple d'Allemagne,  
 ce qui ne peut être applicable qu'au peuple  
 Allemand du canton de Berne. Car enfin,  
 ayant montré dans mon premier Mémoire que  
 la guerre qu'eurent les Suisses de ce canton  
 contre le roi Childebert, ne fut occasionnée  
 que parce qu'il leur enleva leur évêché de  
*Vindonissa*, pour le transférer à *Constance*,

il s'ensuit incontestablement que cette translation ne pouvait intéresser que les Varnes, qui, par conséquent, étaient les seuls Suisses du canton de Berne.

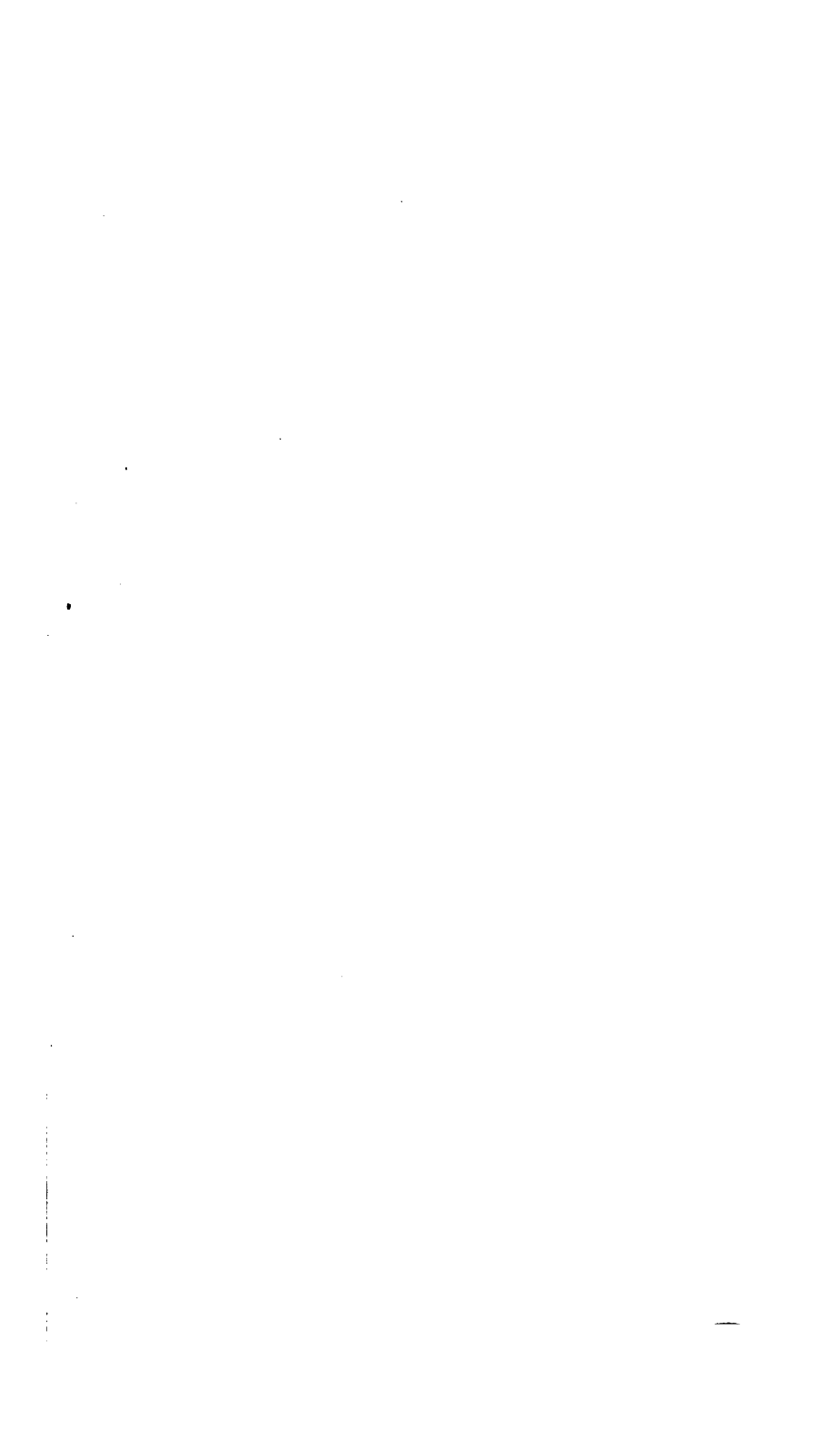
Je laisse aux savans Bernois, plus à portée de consulter les archives du pays, à pousser plus loin que moi leurs recherches. Ils nous apprendront peut-être l'époque précise de l'établissement de leurs ancêtres dans la partie allemande de leur canton. Ils pourront compléter la suite chronologique de leurs rois, leur histoire, etc.; pour moi je me contente d'avoir ébauché cette matière.

Fin du 2<sup>e</sup>. vol. des Mémoires sur l'Histoire  
Moderne.

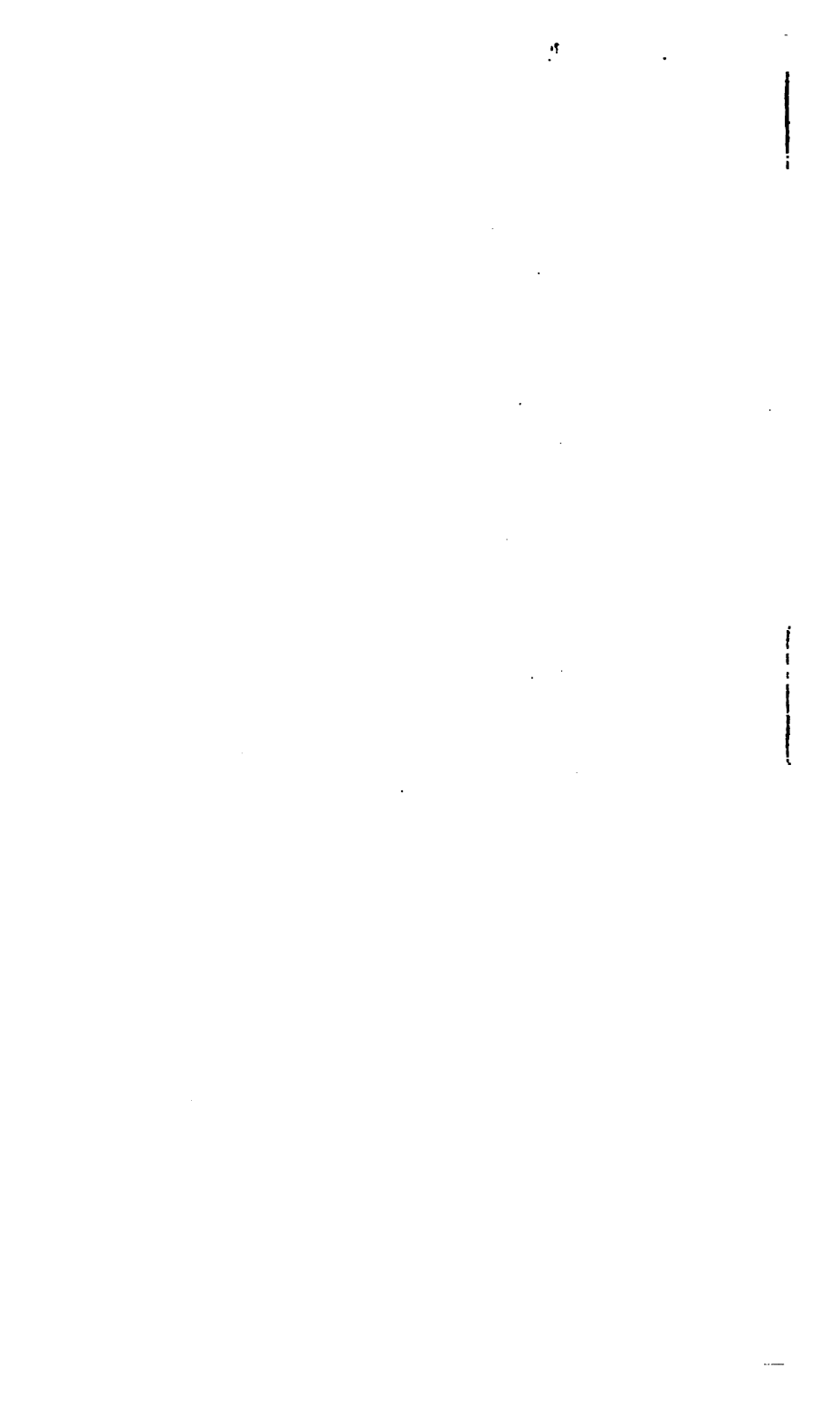
CR



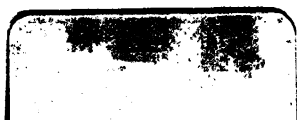








MAR 25 1941





MAR 25 1941

